

MÉMOIRES
D'UNE POLONAISE

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE LA POLOGNE,

DEPUIS 1764 JUSQU'A 1830.

M^{me} FRANÇOISE TREMBICKA.

II

A PARIS.

Chez } LACHÈZE, LIBRAIRE, rue Saint-Jacques, 102.
 } P. LUCAS, LIBRAIRE, rue de l'École de Médecine, 4.

1841

marquis de Lafayette, sur l'arrêt qui a châtié les calomniateurs du lieutenant-général Canuel, sur celui qui a enjoint à M. le procureur-général d'informer contre les calomniateurs des régiments suisses; c'est surtout dans les salons qu'ils exhalent leur rage, et se soulagent sans ménagement de la bile qui les suffoque.

Jeté par hasard dans une de leurs réunions, où je n'étais connu que de la maîtresse de la maison secrètement abonnée au Parachute, laquelle riait sous cape, en me lançant des regards expressifs à mesure que la conversation s'échauffait; j'ai eu le plaisir d'en juger tout à l'aise. Je pourrais transcrire ici mot à mot cette scène; mais comme il n'y avait pas de contradicteur, elle n'offrirait que des redites fatigantes, les interlocuteurs n'ayant fait autre chose que répéter, en leur donnant une nouvelle forme, les mêmes idées, les mêmes doléances, les mêmes invectives, et, ce qui ne m'a pas peu surpris, les mêmes conjectures. Dans ce chœur sentimental où dominait le buonapartisme le plus franc, à raison sans doute de ce que la réunion était composée presque en entier de militaires bariolés de cordons et dorés comme des calices, tout s'est réduit à ce petit nombre d'assertions qui, cent fois paraphrasées, cent fois remâchées, cent fois retournées, ont seules fait tous les honneurs de la soirée.

« C'est vraiment effrayant comme de C... bla-
» chit à vue d'œil depuis quelques jours! Le voilà
» dans les bonnes grâces de la duchesse! c'est un
» homme coulé! perdu! déshonoré! aussi nous
» n'étions que des sots de faire fonds sur lui; il
» était impossible qu'il crût bonnement que nous
» lui pardonnerions l'affaire de Ney et de la Bé-
» doÿère; c'était folie de croire qu'il nous prêterait

MÉMOIRES
D'UNE POLONAISE.

1787

MÉMOIRES D'UNE POLONAISE

POUR SERVIR

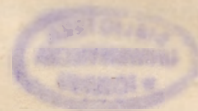
A L'HISTOIRE DE LA POLOGNE,

DEPUIS 1764 JUSQU'À 1830.

PAR

M^{me} FRANÇOISE TREMBICKA.

II



2

A PARIS,

CHEZ } LACHÈZE, LIBRAIRE, rue Saint-Jacques, 102.
 } LUCAS, rue de l'École de Médecine, 4.

—
1841

IMPRIMERIE DE M^{me} V^o DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint Louis, 46, au Marais.

MÉMOIRES
D'UNE POLONAISE

A L'HISTOIRE DE LA POLOGNE

DEPUIS 1764 JUSQU'À 1830

M^{me} FRANÇOISE TREMBICA

380831



A PARIS

LACHÈRE, Libraire, rue Saint-Jacques, 103
MÈGAS, rue de l'École de Médecine, 4

1831

D. 600/67

MÉMOIRES D'UNE POLONAISE,

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE LA POLOGNE,

DEPUIS 1764 JUSQU'À 1830.

Et moi aussi j'ai vécu en Arcadie.

CHAPITRE PREMIER.

État du royaume de Pologne sous le règne d'Alexandre. —
Diètes. — Opposition. — Espionnage. — Sociétés secrètes. —
Diète à huis-clos. — Révolution militaire de Pétersbourg. —
Patriotes polonais. — Haute cour. — Couronnement de
l'empereur Nicolas. — Dernière diète.

Après avoir vengé à Paris même l'invasion
de la Russie et l'incendie de Moscou en ren-
versant la puissance de Napoléon, Alexandre
fut salué du titre de libérateur par les Alle-
mands, sur qui avait spécialement pesé le joug
des Français. L'enthousiasme qu'il inspirait
illumina son âme ; il rêva sincèrement à cette

époque les libertés de l'Europe, il entrevit même celles de la Russie, et commença à l'y préparer en accordant une constitution libérale à la Pologne. Elle fut organisée de manière à former un état séparé de la Russie, avec une administration nationale, ses diètes, ses diétines et ses assemblées communales. Toutes les garanties furent données à la sûreté individuelle, la propriété légale et la liberté de la presse. Enfin nous avons un roi de Pologne ! car Alexandre, en se dispensant de la cérémonie du couronnement, en fit un acte obligatoire à ses successeurs. Les caresses qu'il prodigua à la nation, sa puissance de séduction agirent sur ces têtes chaudes, passionnées, créatures d'impulsion et d'entraînement comme nous le sommes tous. La première diète porta au comble les sentimens que l'empereur inspirait naturellement ; le discours qu'il prononça donnait à entendre qu'il étendrait aux anciennes provinces polonaises les bienfaits dont le royaume commençait à jouir, et quelque circonscrit que fût le cercle de nos libertés, nous vécûmes sur l'espoir que ses rayons iraient bientôt embrasser nos compatriotes d'au-delà du Bug, et que nous ne formerions qu'un seul *tout*. C'est là ce but unique vers lequel tendent les vœux de tout bon Polonais ; c'est là cette pensée qui a plané sur

toutes nos insurrections et leur a imprimé une couleur si patriotique. En nous présentant cette amorce, Napoléon a joué nos vies dans des causes étrangères à la nôtre ; et si nous nous sommes égarés à la poursuite d'autant de feux follets, qui aura le courage de nous imputer à crime ce qui dérive d'une si noble vertu ? Alexandre fit aussi luire à nos yeux charmés la même déception, et tant que nous le crûmes, nous fûmes bien près de l'aimer. Il serait injuste de dire que dans ce temps l'empereur n'était pas sincère ; il s'élançait avec son âme et son imagination au-devant de la nouvelle gloire d'être à la tête des libertés qu'il venait de rendre à l'Europe en faisant crouler le despotisme militaire de Napoléon ; mais des circonstances en dehors de sa propre volonté le firent rentrer dans son métier de roi. Le premier essai de l'affranchissement des paysans qu'il fit en Livonie ne fut pas heureux ; il rencontra l'opposition des seigneurs, et la brutalité des masses peu préparées à ce changement spontané, et qui n'y voyaient qu'une réaction. — Les sociétés secrètes, organisées en Allemagne et en Italie, lui donnèrent des alarmes plus sérieuses, que M. de Metternich sut adroitement exploiter en faveur des opinions anti-libérales, dont il est le plus puissant support. Un homme doué de moins

de grâce n'eût point exercé sur l'empereur l'ascendant dont M. de Metternich n'a cessé de jouir; mais il échoua contre le piège de séduction qu'il tendait si souvent lui-même, et tandis que l'empereur d'Autriche repoussait quelquefois en sot opiniâtre les meilleurs avis de son ministre, Alexandre ne vit que par ses yeux et adopta toutes ses idées. De là ce changement qu'on lui a tant reproché, et dont nous fûmes les premiers à nous ressentir. Lorsqu'en 1818 les citoyens de la Lithuanie rassemblés à Wilna se décidèrent unanimement à affranchir leurs paysans, l'empereur accueillit froidement leur proposition, et il leur fut bientôt enjoint de n'y plus revenir. — La censure fut établie pour les journaux et les écrits périodiques; elle s'étendit à ce qu'on imprimait dans le pays, et surtout aux ouvrages venant de l'étranger. Jamais abus ne fut poussé plus loin et n'a appelé de plus justes murmures. Un autre coup frappa la jeune génération dans son germe pour ainsi dire. Effrayé de plus en plus de la marche des idées nouvelles, le gouvernement supprima une grande partie des écoles primaires, et l'instruction mise à la portée des paysans et de la petite noblesse par leur moyen se trouva réduite à rien. Des entraves bien autrement difficiles à surmonter entourèrent l'éducation des classes supérieu-

res; des restrictions furent mises à toutes les études qui favorisent le développement intellectuel; on voulut interdire jusqu'à la pensée même. Les personnes riches ou influentes que la persécution épargnait envoyaient leurs enfans dans l'étranger; quelques-unes faisaient venir des gouverneurs français; mais, à moins d'être tout-à-fait stupides, ces derniers étaient observés de bien près, car on imaginait qu'ils apportaient les miasmes révolutionnaires et iraient les répandre dans le pays, ce qui rendait leur séjour chez nous souverainement désagréable, et on finit par y renoncer. Le seul moyen de faire sa cour était de placer les enfans dans l'armée, et comme ce n'est pas toujours la meilleure école de moralité, à moins qu'on n'y apportât des principes bien solides, cet état répugnait aux parens, dont la plupart néanmoins n'avaient pas d'autre chance en faveur de l'établissement des enfans.

La diète de 1818 présenta l'empereur, ordinairement si doux, comme un maître sévère qui n'entendait pas du tout *que la constitution fût une vérité*. Le gouvernement n'ayant point soumis le budget à l'inspection de la diète, cette dernière en appela comme d'un abus, tout en se servant d'expressions très-modérées. Alexandre répondit qu'il n'entrairait point dans les attributions de la diète d'en appeler

des actes du gouvernement ou de les blâmer, qu'elle n'était rassemblée que pour délibérer sur les objets que le gouvernement jugerait à propos de lui soumettre. Dans le discours d'ouverture de la seconde diète, 13 septembre 1820, l'empereur alla jusqu'à dire que la constitution qu'il avait octroyée ne portait que sur la base de la confiance illimitée qu'on devait placer en lui, et que même l'existence du nom polonais dépendait de la morale chrétienne dont il était animé. C'est, si je ne me trompe, à cette diète qu'il s'est servi de l'expression : *Qui aime bien, châtie bien!* Néanmoins ces menaces provoquèrent plutôt qu'elles n'assoupirent la fermentation qui venait de s'élever dans le sein des patriotes, et donnèrent lieu au parti d'opposition constitutionnelle, connu chez nous sous le titre de *l'opposition de Kalisz*¹. A sa tête parurent les deux frères Niemoiowski, Joseph Godlewski, nonce de Marianpol, et bientôt le nombre de leurs adhérens composa une très-forte majorité. C'étaient nos Mauguin et nos Odilon-Barrot; ils tenaient seulement à l'inviolabilité de la constitution, et, appuyés sur elle, ils jetèrent un défi au gouvernement. Cette diète fut très-orageuse; elle signala les abus, rejeta les pro-

¹ Kalisz est le nom du palatinat, dont les frères Niemoiowski et les autres membres de l'opposition étaient les représentans.

jets de lois qu'on lui présenta, parla fortement contre la mauvaise administration du pays et dénonça une banqueroute très-prochaine. Le mécontentement de l'empereur fut porté au plus haut point, et il déclara, dans son discours de clôture, que la diète avait retardé la restauration de la patrie. Il ne pardonna jamais aux Niemoiowski cette opposition constitutionnelle que lui, autocrate né, concevait comme une rébellion. Tout le palatinat de Kalisz fut enveloppé dans leur disgrâce, et comme ces deux illustres frères venaient d'être appelés par le choix de leurs concitoyens au conseil du palatinat, l'empereur fit supprimer arbitrairement ledit conseil, privant ainsi la province d'un droit précieux, et déclarant que cet état de choses durerait jusqu'au moment où il pourrait se fier à ses représentans comme députés et comme citoyens. « Cet » acte arbitraire, dit Lelevel, mit toute une » province *hors la loi*, et la jeta en guerre ouverte avec le pouvoir exécutif qui violait » ainsi la loi. » La nation polonaise en tint compte à ses représentans avec toute cette vivacité d'enthousiasme qu'elle doit à la nature, et son respect leur tint lieu d'ovation. On interdit aux Niemoiowski de se trouver en présence de l'empereur; mais comme la qualité de leurs fonctions leur faisait un devoir de se

trouver à la diète, Vincent Niemoiowski n'imagina pas que la défense s'étendit à ses obligations de mandataire du pays, et se rendit à Varsovie. La police l'attendait aux barrières, et lui fit rebrousser chemin, escorté par les gendarmes. L'inviolabilité du représentant fut violée en sa personne, tandis qu'on suscita adroitement un procès criminel à son frère, qui, aux termes de la loi, invalida ses fonctions.

Tels furent quelques-uns des petits faux-fuyans auxquels un grand monarque n'a pas rougi de condescendre pour se soustraire à des obligations acceptées de plein gré, mais qui jurèrent avec toutes les notions de puissance absolue dont on avait bercé son enfance et environné sa jeunesse. Il professa des idées libérales tant qu'il ne s'agissait que d'une élégante théorie; mais il fut froissé par l'opposition constitutionnelle que rencontra sa volonté arbitraire. L'imagination de l'empereur était hantée par les périls dont le libéralisme menaçait les trônes; il entrevoyait partout ses manifestations, et se méprenait de bonne foi en qualifiant de tendance subversive le respect porté à une constitution qu'il avait librement octroyée. Tout lien de confiance entre le souverain et ses sujets fut dès lors brisé; ces sociétés secrètes, dont l'ombre seule lui semblait

si dangereuse, prirent enfin un corps, se posèrent avec les formes de la résistance, et empoisonnèrent les dernières années de sa vie en y semant la défiance et l'inquiétude. En vain s'efforça-t-il de faire prédominer le système abstrait de sa légitimité dans l'esprit de ses nouveaux sujets; en vain l'ai-je entendu condamner les Grecs qui cherchaient à se soustraire au joug d'un souverain également légitime : le bon vieux temps où les peuples adoptaient tout sans rien examiner n'existait plus. Et cependant qu'il eût été aisé à l'empereur de consolider son règne dans nos cœurs en mettant plus de bonne foi dans ses rapports avec nous, en restaurant une Pologne et s'en faisant un boulevard, non seulement contre l'Occident, mais contre ses propres sujets, si portés à faire justice sommaire de leurs Czars! Avec quelle ardeur toutes les peuplades d'origine slave, réparties sous la domination allemande, qu'elles détestent, avec quelle ardeur, dis-je, ne se fussent-elles pas rangées sous ce chef de même race, qui avait des sourires d'ange et des libertés à donner! Il y a encore une belle page dans l'histoire après celle de Napoléon; elle attend le chef futur de toutes les peuplades slaves réunies sous une seule bannière.

Le grand-duc établi à Varsovie protestait d'ailleurs de fait contre les meilleures inten-

tions de l'empereur. Sa tyrannie de détail s'exerçait sans contrôle, et l'armée n'était pas le seul jouet de la cruauté de ses fantaisies. Un espionnage qui gâtait jusqu'aux jouissances domestiques répandait la défiance au sein de l'intimité, et son influence sur la moralité était d'autant plus fatale, qu'elle commençait dans les écoles et gangrenait le cœur à l'âge où il est si susceptible de généreuses inspirations. On se défiait de son jeune collègue, et on finissait par n'avoir foi à rien de bon ni de vrai. Le domestique, la servante étaient aux ordres de la police, et leur premier devoir leur prescrivait de dénoncer leurs maîtres. Aux grandes réunions ou soirées, données par les personnages officiels, il se glissait tout d'un coup un intrus, que personne ne connaissait, dont tout le monde se défiait, mais à qui on n'eût jamais osé montrer la porte. Enfin c'était Rome aux temps des Césars, avec la modification que dix-huit siècles ont introduite dans la manière d'exercer une puissance illimitée. Le métier d'espion courrait quelquefois le risque d'être une simple sinécure, vu les précautions dont on usait généralement, quoique nous soyons le peuple le plus communicatif, à vrai dire. Eh bien ! alors, pour ne pas rester oisifs, il n'est sorte de contes absurdes que ces messieurs n'imagi-

nassent pour avoir leur salaire, qui coûtait des sommes immenses à l'État. Malheureusement le faux, le vrai, l'absurde, l'impossible, atteignaient l'oreille soupçonneuse du grand-duc. On arrachait, la nuit, du milieu de leurs familles, les pères, les enfans ; on les jetait dans une de ces horribles prisons appropriées depuis quelque temps à cet objet ; ils y languissaient avant qu'une craintive et inquiète affection parvint à découvrir leur sort. Le plus plaisant de la chose, si pareille chose pouvait être plaisante, c'est que l'empereur et le grand-duc s'espionnaient mutuellement, avaient leurs espions respectifs, et vivaient dans la continue appréhension d'un mal à venir. L'année 1824 commence cette longue série de tentatives pour arracher le pays à la domination russe et réunir dans un seul tout ses parties isolées.

On prétend que le général Dombrowski avait légué en mourant une insurrection à accomplir à ses concitoyens. Lui, dont le sang avait coulé sur tous les champs de bataille de l'Europe, lors de la marche triomphante des armées françaises au travers d'elle, il sentit sur son lit de mort à quelles vanités il avait sacrifié, puisque sa patrie restait impuissante, morcelée. Il donna alors ce conseil, dont nous avons tous la conscience, qui est de rejeter le

secours de l'étranger, de nous appuyer de nous-mêmes pour opérer l'affranchissement de ces vingt millions qui, agissant unanimement sur tous les points à la fois, terrasseraient l'ennemi sans retour. N'est-ce pas là ce beau symbole de l'abbé de Lamennais sur la puissance de l'unité d'action, lorsqu'il nous représente le voyageur arrêté dans sa pénible course devant un roc qui lui barre le chemin ? un autre survient, même impuissance. Mais il en vient toujours de ces pèlerins tendant au même but, et ne reculant pas devant les difficultés de l'entreprise. Leurs efforts réunis succèdent enfin ; le roc disparaît et la route est frayée. Ce qui était impossible à l'homme isolé devient aisé avec le secours de ses semblables. Et chez nous aussi, il y a eu de ces pèlerins avec leur vœu dans leur cœur, frappant le roc et se brisant contre sa force, parce que les autres étaient en retard ou manquaient au mot d'ordre et d'appel. Les paroles du général Dombrowski portèrent fruit ; il fut arrosé du sang des martyrs, pour lever avec plus de vigueur son feuillage vers les cieux.

Le major Lukasinski, d'une bonne famille de gentilshommes, servait depuis 1806 avec mérite, et s'était même distingué sous Dresde en 1813. Il était dans le 4^e régiment, renommé entre tous par sa bravoure, et jeta les fonde-

mens d'une société patriotique à laquelle on donna le nom de *Franc-Maçonnerie nationale*, dont le seul but fut la restauration de la Pologne. Les symboles extérieurs étaient les mêmes que ceux de la franc-maçonnerie ; mais la confraternité en fut une purement nationale, et devait embrasser toutes les parties de la Pologne pour tendre unanimement vers le même objet¹. Il appliqua l'idée principale de la franc-maçonnerie, la réédification du temple de Salomon, c'est-à-dire la régénération de l'espèce humaine, à la restauration de la Pologne. La mort de Hiram figurait le démembrement du pays ; ses trois meurtriers représentaient les trois monarchies qui y avaient coopéré¹, tandis que le devoir de ses enfans, comme le nôtre, les portait à poursuivre les ennemis qui s'étaient emparés de son trône. La foi à la résurrection de Hiram était le type d'une Pologne sortant victorieuse de son tombeau. Cette franc-maçonnerie militaire, établie en 1819, se propagea rapidement, vu le zèle de ses votaires, et poussa dans le duché de Posen de très-fortes racines. L'empereur Alexandre, effrayé de plus en plus du

¹ Mochnacki, le fameux auteur d'une histoire de la dernière insurrection, dont il n'y a que les deux premiers volumes, a parlé avec le plus de détails sur cette partie intéressante de nos annales. Je suis en ceci ses données.

progrès des nouvelles idées, donna, en 1821, l'ordre de fermer les loges des francs-maçons, ce qui ne fit que resserrer les liens de cette société nationale. A la tête de celle du grand-duché de Posen on voyait le général Uminski, homme plein de courage et d'énergie, dont la présence à Varsovie redoubla encore l'ardeur de tous les membres. Ils se lièrent par serment « à marcher sur les traces de nos anciens héros, et de ne se donner ni cesse ni relâche » jusqu'à ce qu'ils aient délivré la patrie, cette « mère malheureuse et si chérie. » Cette entrevue et ce serment eurent lieu le 3 de mai.

Lorsque les révolutions d'Italie, en 1821, semblaient de nature à concentrer toute l'attention de l'empereur en allumant une guerre générale, le major Lukasinski n'attendit que le moment où les troupes russes, conduites par le général Jermoloff, passeraient la frontière, pour commencer à agir, ayant bien disposé les esprits au moyen des ramifications de la société dans toutes les provinces polonaises, et ne se tenant plus autant sur ses gardes. Un homme, qui s'était glissé dans la société, dénonça les principaux individus : le major Lukasinski fut arrêté avec beaucoup d'autres, qu'on enferma dans le couvent des Carmes. Deux d'entre eux se suicidèrent sur-le-champ, tandis que le major Lukasinski subit deux

années d'enquêtes sans rien révéler qui pût compromettre ses frères. Il en fut de même d'un autre citoyen, Adolphe Cichowski, dont on voulut extorquer des aveux tendant à impliquer les représentans Niemoiowski. La faim, l'insomnie, les terreurs de tout genre dont on augmenta l'horreur de son obscur cachot ne purent vaincre son généreux silence, et il eut la gloire de sauver une foule d'individus au prix de tourmens inouïs, supportés avec un courage à leur niveau. On nomma une commission militaire spéciale pour connaître de ce nouveau genre de délit, et il fut interdit aux défenseurs des accusés d'en appeler de l'incompétence d'un semblable tribunal, tandis qu'on laissa circuler à dessein que l'empereur modifierait la sévérité du décret en enjoignant à la commission de prononcer le châtement le plus rigoureux, simplement pour la forme et l'exemple. Lukasinski, partant de là, fut condamné à neuf années de travaux forcés; deux de ses collègues à six, et tous les trois à perdre leur grade. Cichowski resta emprisonné. L'empereur commua, dans sa clémence infinie, est-il dit dans le décret, la peine de Lukasinski à sept années, celle des autres à quatre. On leur arracha publiquement les épaulettes; ils furent chargés de fers et envoyés à la forteresse de Zamosc.

Le reste de cette histoire est une cruelle tragédie, je me hâte d'en venir à la fin. Après une année de détention, Lukasinski tenta d'échapper à ses bourreaux; mais son plan fut avorté, et il se vit impliqué dans la conspiration des forçats qui avaient voulu rompre leurs fers. Il n'attendait plus que l'arrêt de mort qui devait mettre fin à sa vie de torture; mais le grand-duc prolongea ses jours à dessein de le tourmenter davantage, ou de lui arracher des aveux pour remonter à la source des sociétés secrètes dont il ne tenait pas le fil, et sa peine de mort fut commuée en celle de détention perpétuelle. Il était fouetté chaque semaine en présence d'un fonctionnaire russe, et l'excès des douleurs lui extorqua des demi-aveux qu'il supprimait dès que la peine avait cessé¹. Aussi, lorsqu'on le fit comparaître devant la commission d'enquêtes, en 1826, il découvrit son corps cicatrisé, et demanda si des aveux extorqués à coups de fouet pouvaient être de quelque poids. On n'en entendit plus parler, et lorsque l'insurrection de 1830 eut libéré tous les détenus, on le chercha vainement parmi eux. Il a été

¹ On pourrait révoquer en doute une telle monstruosité; elle n'est, hélas! que trop vraie! Une personne que je connaissais beaucoup me l'a racontée en 1828, car ses devoirs le forçaient à en être le témoin, et ses yeux remplis de larmes achevaient de persuader de la vérité de ses assertions.

dit depuis que le grand-duc, en quittant Varsovie, l'avait emmené couvert de haillons, attaché à l'affût d'un canon, et traînant encore ses chaînes. J'ignore si on peut accorder une confiance implicite à cette dernière donnée. Elle est si horrible, qu'on se refuse d'y croire. Quel qu'ait été le sort de ce patriote martyr, il a droit à nos larmes; car ses intentions ont été si nobles et si pures, que le succès seul a manqué à sa gloire.

Néanmoins ce germe inflammable devait couvrir et produire de nouvelles victimes. Les scènes que j'ai retracées à Wilna en ont été le reflet; les arrestations d'étudiants à Varsovie continuaient toujours, et la *société secrète* organisée par Lukasinski agissait encore avec vigueur sous la conduite du colonel Krzyzanski, du régiment des chasseurs, qui l'avait remplacé auprès de l'armée.

La dernière diète qui eut lieu sous le règne de l'empereur Alexandre tint ses séances à huis-clos, en vertu de l'acte additionnel à la constitution. C'était la violer ouvertement, car ses délibérations devaient être publiques. Elle fit des lois importantes, établit la société du crédit territorial, qui pouvait devenir une source de prospérité pour le pays, en libérant peu à peu les terres grevées de dettes. On vota aussi une loi sur le mariage et le di-



voice, dont il sera question plus tard. L'empereur Alexandre mourut la même année 1825, à Taganrog. Il fut universellement regretté, quoiqu'il eût trompé toutes nos espérances. Mais le règne de son successeur nous fit apprécier davantage sa modération, son humanité, la douceur de son caractère, en rencontrant précisément l'opposé dans le futur arbitre de nos destinées.

L'armée forme en Russie le seul contre-poids à la puissance absolue du trône; c'est dans son sein que l'on voit germer et éclater ces révolutions soudaines dont dépend la vie des empereurs. Depuis son contact avec les Français, les nouvelles idées avaient pénétré dans ses rangs, et une sourde fermentation, quelques révoltes partielles se joignaient aux alarmes de l'empereur Alexandre dans les derniers jours de sa vie. Une révolution en Russie ne serait pas à la fleur d'oranger, et si jamais ils ont assez d'union et de concert pour en faire une, ils ne s'arrêteront pas en chemin. L'intelligence naturelle du Russe, développée par une instruction soignée, en fait un être susceptible de s'élever aux plus hautes conceptions sociales; ce qui lui manque du côté de la moralité est suppléé par une grande intensité de volonté et d'énergie, une âme de fer, des passions silencieuses, l'amour de son

pays, la haine de l'étranger. En parlant du Russe, je le prends tel qu'on le voit lorsqu'il reste attaché au sol natal, car les élégans voyageurs qui ont parcouru toute l'Europe sont le triste spécimen des *touristes* de toutes les parties du monde, dont il a été dit :

The fool returns then perfectly well bred,
With nothing but a solo in his head.

Les Polonais des anciennes provinces détachées de notre pays avaient de fréquentes relations avec les armées russes stationnées dans le midi, et s'entendirent bientôt ensemble. Les frères Murawieff et le prince Trubecki avaient formé à Pétersbourg, dès 1817, une association connue sous le titre de *filz fidèles de la patrie*; Rylejew et Pestel agissaient dans le midi. Le dernier était un idéologue, épris du gouvernement de l'Amérique du Nord, et croyant qu'il serait facile de le transplanter d'emblée en Russie. Ses rêves d'une république future ne pouvaient s'accomplir que par le massacre de la famille impériale, en y comprenant les femmes et les enfans. La *ligue slavonne*, autre association formée par Borissow, embrassait toutes les races slaves, la Russie, la Pologne, la Hongrie, la Bohême, la Moravie, la Dalmatie, la Croatie, la Serbie, la Moldavie, la Valachie, qui devaient composer une république fédérale. Les Russes



désiraient s'entendre avec les Polonais, et le colonel Krzyzanowski rencontra Bestusheff et Morawieff à Kieff. Le premier offrit à la Pologne son ancienne indépendance, disant qu'il était temps que les Polonais et les Russes cessassent de se haïr, leur intérêt étant le même; que l'association russe s'efforceraient d'effacer la haine qui les séparait. On insista sur la nécessité d'agir d'un commun accord, et l'on semblait attendre des Polonais d'empêcher le grand-duc de se mettre à la tête du corps de Lithuanie dont il était le chef, si les conjurés excitaient une révolution en Russie. Le colonel Krzyzanowski prit sur lui de ne rien décider, et se comporta très-froidement à leur égard, tant était vif en lui ce sentiment d'antipathie nationale qui engendre la défiance, et se mettra toujours en tiers dans nos rapports. Ils en vinrent à parler de la forme future du gouvernement en Pologne; mais le colonel Krzyzanowski, se renfermant dans les bornes d'une étroite réserve, répliqua qu'on n'y avait pas encore réfléchi. Bestusheff, au dire de Krzyzanowski, était un jeune républicain qui recommandait à la Russie et à la Pologne les Etats-Unis pour modèle, un terroriste qui ne reculait devant rien; et lorsque le colonel Krzyzanowski lui donna à entendre qu'aucun Polonais n'avait attenté à la vie de

son souverain, le Russe ne l'en estima pas davantage, prétendant toujours que sans enthousiasme on n'opérait rien d'élevé. Le prince Jabtonowski eut une entrevue avec Pestel, chez le prince Wolkonski, au commencement de l'année 1825; l'on argumenta sur les restitutions auxquelles la Pologne avait droit, et que Pestel lui concédait toutes, ainsi que sur le mode de gouvernement à adopter. Questions oiseuses, intempestives, qui ne mènent jamais à rien! En général, ces rapports furent marqués par une grande indifférence de la part des Polonais, qui se défiaient des Russes, tenaient beaucoup à s'assurer une monarchie constitutionnelle, et se trouvaient gênés par une aversion insurmontable. On nous en a blâmés à tort, ce me semble; le but de part et d'autre était si différent, qu'il devait jeter un abîme entre nous. Arracher son pays à l'intrus, à l'étranger, n'est pas conspirer contre un gouvernement établi, contre son propre souverain qu'on veut assassiner. La facilité de Pestel à nous faire des concessions prouverait qu'il cherchait à nous tromper ou qu'il ne tenait pas à l'honneur de son pays.

L'avènement de l'empereur Nicolas fut marqué par une sanglante révolution à Saint-Petersbourg, qu'il assoupit en un instant, mais

qui plongea dans le deuil la plupart des grandes familles de Russie. On dit que la Nèwa charriait les cadavres, et que les papiers officiels ne nous ont jamais révélé la vérité sur cet objet. On prit pour prétexte l'usurpation de l'empereur Nicolas, puisque le trône appartenait de droit au grand-duc Constantin, et qu'on ignorait le pacte de famille qui l'en avait exclus à l'époque de son mariage. Les conjurés perdirent la tête, tandis que les soldats, obéissant à un instinct de vénération pour l'empereur et le chef de l'Eglise, restèrent immobiles à son aspect, ou obéirent docilement à ses ordres, qu'il donna avec le sang-froid et le courage qu'il a manifestés dans toutes les grandes occasions. Les régimens en qui on soupçonnait des tendances révolutionnaires furent *les enfans perdus* de la guerre de Turquie, et il en resta très-peu; les chefs périrent sur le gibet; d'autres allèrent expier leurs fautes dans les forteresses, dans les mines, en Sibérie, etc. Il faut dire à l'honneur des dames russes qu'après avoir épuisé les prières et les larmes en faveur des objets de leur affection, elles les accompagnèrent en Sibérie pour adoucir leurs peines en partageant leur sort¹.

¹ Parmi ceux qui furent les victimes de cette révolution manquée, j'ai connu un homme bien distingué dont le sort a

Les investigations des conjurés entraînent la découverte des *sociétés secrètes* en Pologne, qui avaient échappé jusque là à l'œil vigilant de la police, et les arrestations allaient se succédant à Varsovie et dans les provinces. Les révélations du prince Jablonowski complétèrent le malheur de ces infortunés; elles cou-

brisé le cœur de tous ses amis, car il en avait qui l'aimaient jusqu'au fanatisme. M. Lunin, d'une noble famille de Russie, aurait dû naître en Angleterre pour concilier ses opinions avec ses devoirs de sujet, qui juraient si fort entre eux. Son organisation intellectuelle, sa passion de l'étude, de la musique, les grâces de son esprit, l'abnégation de son caractère, en ont fait un de ces êtres qui marquent leur passage sur la terre par des malheurs et de grands dévouemens. Sa carrière militaire, où tout est obéissance implicite, s'était d'abord ressentie des inconvéniens de ses nobles qualités, et il en est toujours resté au simple grade de capitaine, quoique aucun général en chef ne concentrât plus de respect. Étant encore fort jeune dans les gardes commandés alors par le grand-duc Constantin, il y eut des différends entre le chef et ses officiers: « Messieurs, dit le grand-duc dans un accès d'humeur libérale, si je vous ai offensés, je suis prêt à vous donner satisfaction. » Tous de sa-luer, croyant que ces paroles équivalaient à un coup d'épée. Mais M. Lunin, s'avançant vers le grand-duc, s'écria: « Monseigneur, l'honneur est trop grand pour le refuser. » Ce dernier, à son tour, le trouva si grand qu'il le refusa, et cela ne valut pas ses faveurs au jeune lieutenant. Il fut depuis persécuté, relégué dans les garnisons, et ne s'en tourmentait pas, avec son chien, sa flûte et ses livres. La dernière infortune l'atteignit à Varsovie en 1826. Il fut transporté à Saint-Petersbourg, publiquement dégradé, condamné à une détention perpétuelle, mort pour tous. On ne saurait trop déplorer la destinée qui a brisé un être si supérieur, tout en convenant qu'il ne pouvait y échapper qu'en abjurant tout ce qui faisait sa gloire aux yeux de ceux qui savaient sentir, penser comme lui.

laient de source; il se couvrit d'opprobre, et reste certainement plus à plaindre que les victimes de sa lâcheté. Le colonel Krzyzanowski ne voulut pas bouger, résistant aux supplications de son régiment, où on l'adorait, et fut enfermé aux Carmes. La commission d'enquêtes, ayant à sa tête le comte Zamoyski, président du sénat, poursuivit les investigations durant toute une année, et chaque nouvel aveu augmentait le nombre des prévenus, dont les prisons n'étaient que trop remplies. Le colonel Krzyzanowski ne convenait de rien, ce qui invalidait les révélations du prince Jablonowski, et désolait le grand-duc. Il l'y décida enfin, en lui faisant dire que, s'il ne s'avouait pas coupable, il laisserait publier, au moyen de la presse, les lettres de la femme qui lui était attachée. Plutôt que de compromettre l'honneur de cette personne, le colonel s'exposa à mettre sa tête sur le bloc en convenant de ses rapports avec les conjurés russes. Mais il ne compromit que lui seul. Le général Uminski fut tiré de sa prison de Thorn, amené à Varsovie, confronté avec ses accusateurs, dont il déjoua toutes les ruses en se déclarant le fondateur d'une société patriotique, et n'allant pas au-delà. Un des plus beaux noms de la Pologne, celui du vieux comte Stanislas Soltyk, comparut sur

le banc des accusés, dans la personne de ce noble et vénérable vieillard octogénaire, couvert de cheveux blancs, mais qui avait retrouvé une jeunesse pleine de vie en se plaçant à la tête de cette grande association secrète, dont le but était la restauration de la patrie à laquelle il avait consacré tout son être. Des scènes tragiques marquèrent le cours des enquêtes. Un citoyen de la Volhynie, nommé Sabinski, se précipita sur le prince Jablonowski dans un accès de désespoir, tenta de l'étouffer, et finit par se suicider. Nous retrouvons encore ici M. de Nowosiltzoff, qui triomphait, durant la marche du procès, d'avoir toujours représenté les Polonais comme des conspirateurs nés, et croyait sanctionner ainsi les précédentes violences, les injustices, les persécutions dirigées contre d'innocens enfans. Il voulut faire juger les prisonniers par un tribunal militaire; mais il rencontra une forte opposition dans son éternel adversaire le prince Lubecki, ministre des finances du royaume, qui plaça ce grand procès sur la voie constitutionnelle. Ainsi la haine invétérée de ces deux rivaux de pouvoir et de faveur opéra le salut de ces accusés, dont l'affaire fut déférée à la chambre du sénat, qui la jugea en sa qualité de haute cour nationale. Les évêques furent admis à y siéger en vertu

d'une bulle du pape Clément VIII. M. de Nowosiltzoff comptait sur leur docilité; mais dès que l'honneur national fut en jeu, le clergé, avec l'archevêque Woronicz à sa tête, s'appliqua à disculper les accusés, et y réussit. Le comte Zamoyski, ayant présidé la commission d'enquêtes, ne siégea pas comme juge dans la haute cour; les fonctions de président échurent de droit au palatin Pierre Bielinski, comme au plus ancien des sénateurs, et celles de vice-président au général Vincent Krasinski. Dès que le prince Czartoryski (alors en Italie) eut appris le danger de ses compatriotes, il s'empressa de venir occuper sa place de sénateur, afin de les servir dans le cours du procès. Depuis bien long-temps, un intérêt si palpitant ne s'était attaché à aucun incident. Le peuple assiégeait les avenues du palais, où la haute cour tenait ses séances, en dépit de la police et du grand-duc. Ce dernier, exaspéré, enragé, fit interdire l'entrée de la salle d'audience à tous ceux qui y viendraient sans uniforme; ils furent également obligés d'inscrire leurs noms, le tout à dessein de les rebuter par la crainte de s'exposer ainsi à une future persécution. Des batailles avaient lieu chaque jour entre les curieux et la police, dont cette dernière ne sortait pas triomphante à beaucoup près. Les accusés arrivaient

dans des voitures dont les stores étaient baissés, et dont une escorte de gendarmerie défendait l'approche. Toutes ces précautions excitèrent au plus haut point les émotions provoquées si naturellement par l'injustice et le malheur.

Le procès se trouvait aux mains d'hommes droits, intègres, qui se montrèrent fidèles à leur haute mission; mais une issue différente eût perdu les sénateurs, car la voix publique ne s'était jamais si fortement prononcée. Enfin ce décret qu'on attendait, la respiration suspendue pour ainsi dire, déclara, preuves en main, que les accusés n'étaient point coupables. Le président Bielinski, dans le fameux rapport de cette affaire à l'empereur, pose en principe que, loin d'avoir commis un crime de *haute trahison* en cherchant à réunir à la Pologne les provinces anciennement détachées d'elle, les accusés en appellent au traité de Vienne, en convenant tous que *la nationalité* formait le seul but de leur association. Si, ajoute-t-il, les Polonais ont cherché à réunir dans un seul toutes les parties morcelées de leur pays, il n'y a pas là de crime, puisqu'il n'y a pas eu levée de boucliers; car *la nationalité* indépendante de tout autre motif absorbe les vœux d'un Polonais, les bornant à apprécier, à conserver les bienfaits assurés par le traité de Vienne, sans porter les esprits à en-

treprendre ce qui pourrait exciter les soupçons ou les inquiétudes du gouvernement. Quant aux expressions de la *résurrection* ou de la *restauration* de la Pologne, les défenseurs et les accusés en appellent également aux paroles de l'empereur Alexandre si souvent répétées en présence de la diète : « Quelques pas » de plus (disait l'empereur lors de l'ouverture de la diète de 1820) dans cette voie de » sagesse et de modération, marqués par la » confiance et la droiture, et vous atteindrez » le but de vos espérances et des miennes. » Dans le discours de clôture, la même année, nous trouvons ces paroles remarquables : « In- » terrogez votre conscience, et voyez si vous » avez rendu à votre patrie les services qu'elle » était en droit d'attendre de votre sagesse, » si, entraînés par les doctrines subversives » du jour, vous n'avez pas retardé l'œuvre » de la *résurrection* de votre patrie, qu'une » sage prévoyance aurait pu accomplir. » La haute cour s'est attachée à une si puissante considération. Elle a été induite à supposer que les *associés* des provinces conquises ont puisé dans les paroles d'un monarque magnanime *une ardeur plus vive* à participer aux bienfaits qu'il avait assurés au royaume. Partant de là, les expressions de la *résurrection* ou de la *restauration* d'une partie souffrante

ne sauraient être imputées à *crime*. Comme les accusés étaient seulement coupables de la *non révélation* des projets des conjurés russes, le sénat condamna à l'unanimité le colonel Krzyzanowski à six années d'emprisonnement, en y comprenant le laps de temps écoulé durant les enquêtes; déclarant ainsi, à la face de l'univers, dit Mochnacki, « que, lorsque » des Polonais s'associent dans le but de réunir » en un seul toutes les provinces de leur patrie déchirée, il serait impossible à d'autres » Polonais de qualifier ce dessein de *haute* » *trahison*. »

Il est triste de dire qu'une seule voix ne se joignit pas au cri unanime de ses concitoyens pour absoudre d'aussi nobles coupables. Cette voix fut celle du général Krasinski, autrefois le plus populaire, le plus aimé de nos généraux, comme il en était un des plus braves. Le métier de courtisan remplaça celui de soldat; dès cet instant il fut perdu pour ses amis; même son ancienne renommée ne couvrit plus des actions dont on ne cessait de s'étonner en se rappelant d'elle. Son vote de peine capitale contre les siens le couvrit d'une honte dont il ne se releva plus. Il alléguait comme excuse, qu'il savait positivement que les accusés étaient coupables, et que le sénat, à titre de corps politique, aurait dû les condamner, afin de

mettre le pays à couvert des conséquences probables du mécontentement de l'empereur. Le grand-duc arrêta neuf mois la publicité du décret de la haute cour, qui fut enfin promulgué. Mais ce décret et le rapport (rédigé, dit-on, par le prince Czartoryski) portèrent au comble l'éloignement de l'empereur pour des sujets qu'à vrai dire il n'avait jamais affectionnés. Voici comment il s'exprime dans sa lettre au grand-duc : « J'en conclus que le président, par ce rapport, a manqué à ses devoirs envers son roi, envers sa patrie, et qu'il doit être accusé de crime d'état. » Le général Krasinski fut comblé d'éloges et de faveurs, et son crédit en cour alla en augmentant.

Après quatre années de détention, les accusés furent mis en liberté. Le comte Soltyk, accablé par l'âge et les infirmités, resta alité depuis. Le colonel Krzyzanowski, envoyé à Tobolsk, n'en est jamais revenu. Les Polonais, dont l'affaire fut soumise au sénat russe à Saint-Pétersbourg, se virent condamnés à l'exil en Sibérie. Tout ce que la nation pouvait donner d'enthousiasme entoura les derniers jours de l'existence du palatin Bielinski; il n'en jouit que trop peu, et fut enlevé l'année suivante, par la mort, à l'amour de son pays. Son convoi funèbre mit au jour les sentimens dont la nation était animée; la jeunesse des

écoles l'accompagna durant le trajet, après avoir dûment rossé la police qui voulait l'en empêcher; on déchira en pièces le drap noir qui recouvrait le cercueil, pour l'emporter comme relique nationale. Le prince Czartoryski prononça l'éloge funèbre avec cette pathétique éloquence dont ses écrits ont toujours porté l'empreinte.

La même année 1829, l'empereur Nicolas arriva à Varsovie avec l'impératrice et le prince héritier. Nous eûmes le spectacle d'un couronnement dans nos murs, dont personne ne pouvait plus se ressouvenir; néanmoins on se sentait triste, inquiet, agité de mauvais sentimens, et des acclamations soudoyées ou extorquées accueillait seules l'empereur. Il proféra à genoux un long serment, terminé par une prière; sa voix tremblait d'émotion; et l'impératrice pleurait lorsque son époux plaça la couronne sur sa tête.

L'archevêque primat s'écria à trois fois : *Vivat rea!* mais aucune voix ne répondit à la sienne, et toute cette cérémonie présenta un aspect qui ne faisait augurer rien de bon pour l'avenir. Les fêtes, les bals, les illuminations furent magnifiques. On pouvait croire que la ville nageait dans le feu pendant trois jours; et le palais des lieutenans, éclairé par des globes de lumière, apparaissait comme une

féerie. Le grand-duc, de plus mauvaise humeur que jamais, faisait la police à l'entour du château, en fronçant de plus belle son horrible sourcil. Il paraissait froissé par les hommages qu'on rendait à son frère cadet, qu'il appelait souvent entre ses familiers : « Le polisson de Nicolas, à qui il avait donné un trône, et qui ne voulait pas lui concéder un article de costume pour les soldats. »

L'empereur revint l'année suivante, et la diète de 1830 fut convoquée. Elle ne lui donna pas lieu d'être satisfait de la docilité de ses sujets polonais à suivre les ordres émanés de son trône, car c'est dans cette seule acception que l'empereur entendait ses libertés constitutionnelles. On débattit vivement la loi du divorce et du mariage, votée l'année 1825, qu'on trouvait défectueuse. Le clergé présenta, par l'organe du gouvernement, des projets qui faisaient rentrer le divorce dans son domaine spécial, que l'empereur appuya et que le sénat accepta. Mais la chambre des nonces se prononça contre, exprimant le désir de se conformer au code français sur cet objet. L'empereur qualifia ce code de diabolique; et rien ne fut épargné pour décider la chambre des nonces à suivre l'exemple du sénat; flatteries, promesses, séductions, tout échoua. Lelevel prononça à ce sujet un fameux discours qu'on

trouvera dans le cours de cet ouvrage, et le nouveau projet de loi fut rejeté. Le courroux de l'empereur fut extrême; tous les ministres marchaient tête baissée, car il avait été même question de les mettre en jugement pour avoir violé la constitution. Ce fut la dernière diète de ce règne amphibie, de cette lutte de garanties constitutionnelles avec les volontés émanées d'un ukaze. Les persécutions dirigées contre des vieillards et des enfants, les angoisses de la veille, les terreurs du lendemain, expliquent suffisamment l'insurrection qui éclata la même année, et justifient cette levée de boucliers contre le gouvernement d'un intrus, marqué par l'oppression et la violation de ses sermens.

Mon ami ne demandait pas mieux que de le faire car il s'en acquittait si bien ! Il me dit que le prince était le neveu favori du dernier roi de Pologne ; qu'il était beau au-delà de ce qu'on peut s'en attendre ; que ses portraits sont les plus beaux de ce dix-huitième siècle où les femmes aiment à se faire admirer.

CHAPITRE II.

La Blacha. — Madame de Vauban. — Madame Walewska. — Le prince Joseph Poniatowski. — Anecdotes. — Les femmes de mon pays. — Mademoiselle Plater. — La princesse Isabelle Czartoryska. — Madame Claudine Potocka. — Mademoiselle Emilie Szczaniecka. — La comtesse Micielska.

— Le prince Joseph était l'être le plus accompli qu'on puisse se figurer, brave, généreux, courtois, charmant avec les femmes.

— Le *quite gentleman* résumera tout cela, m'écriai-je en interrompant la personne qui me parlait ainsi, puisque nous sommes en Angleterre.

— A la bonne heure ; mais ne vous laissez pas trop emporter par votre amour pour les Anglais. Je vous accorde le *quite gentleman* né et élevé en Angleterre, mais transplanté ailleurs, avant que les animosités politiques aient terni le lustre de sa loyauté.

— Nous voilà retombés dans les Anglais, et je veux, moi, que vous me parliez du prince Poniatowski et de la Blacha ; pour moi c'est de l'histoire ancienne.

Mon ami ne demandait pas mieux que de le faire, car il s'en acquittait si bien ! Il me dit que le prince était le neveu favori du dernier roi de Pologne, je le savais ; qu'il était beau au-delà de ce qu'on peut imaginer, ce dont ses portraits font foi. Son caractère tenait de ce dix-huitième siècle où les femmes avaient fait la loi, quoique déchuës de toutes les qualités qui assurent un noble empire. Il était constamment gouverné par elles, et la Blacha continuait la corruption de la cour de son oncle. Le palais du prince Joseph attenant au château était appelé *la Blacha* ; je lui conserve son nom polonais, faute d'équivalent. Le prince datait d'une époque où une maîtresse en titre rentrait dans l'indispensable, quoique celles qui lui étaient subordonnées pussent se vanter d'être les objets d'une préférence plus positive. La dépravation n'est ni dans les mœurs ni dans la tendance morale de mon pays, c'est un des dons exotiques imposés à grands frais. Il y a dans la courtoisie du Polonais quelque chose de trop chevaleresque pour s'allier au débordement qui a renversé la société du dix-huitième siècle, et il attache des images si délicates à l'amour de la femme intellectuelle de son pays, que celle qui est tombée bien bas reste encore couverte de son respect. Une Française, madame de

Vauban, présidait donc cette cour d'amour qu'on nommait la Blacha. Rien moins que jeune lors de la révolution française, sèche de corps et de cœur, vaporeuse, mais grande dame, elle y réunissait toutes les beautés de Varsovie, auxquelles le prince offrait tour à tour son inconstant hommage. Loin d'en être jalouse, elle avait l'air d'applaudir à des passe-temps qui continuaient les traditions de la cour de France et ses propres réminiscences. Une consolation à laquelle elle *succombait* généralement cicatrisait toutes ses blessures : la bourse du prince était à sa disposition, elle y puisait à pleines mains, et retourna en France enrichie de nos dépouilles, pour se plaindre au soleil de son pays des rigueurs du nôtre. Sa position semblait si bien établie, que des dames *collets montés* ne rougissaient pas de la courtoiser ; ce qu'il faut attribuer en partie à la royauté du prince dans les cœurs d'une nation si susceptible d'entraînement et de fascination, et plutôt encore au sentiment oblitéré de la moralité au temps dont je parle. Les intimes néanmoins se bornaient à peu de femmes, avec une de ces réputations qui clochent ou ont fait naufrage. Les vétérans féminins de cette espèce de cour ont porté jusqu'au dernier instant un caractère de commérage, d'intrigue, de fausseté qui faisait mal. Lorsqu'il m'est arrivé de

l'observer, les dames habituées à ce genre répondaient : « Ma chère, tout le monde portait un masque à la Blacha ! » Et à force d'en recouvrir une physionomie peut-être honteuse d'elle-même, elles en bannirent toute vérité d'expression, continuant de le porter lorsque les exigences de leur position avaient heureusement cessé d'exister.

Là débuta une femme dont on a beaucoup parlé depuis, car elle fut peut-être du petit nombre des personnes à qui Napoléon marqua de l'attachement. Quelles qu'aient été les erreurs de la conduite de madame Walewska sous ce rapport, elle échappa à la dépravation de la Blacha, et ce pis-aller homœopathique était une chance de salut. Elle resta si peu dans cette enceinte souillée, qu'elle conserva intacte une douceur, une bonté, une absence d'intrigue qui plaideront en sa faveur. Mariée dans sa première jeunesse à un homme fait pour être son grand-père, douée de la plus grande beauté, où prédominait la fraîcheur délicate d'une feuille de rose, élevée dans une famille dont les principes n'étaient pas une sauve-garde, elle fut jetée par ses propres frères aux mains de l'empereur. Lorsque ce dernier arriva à Varsovie en 1806, il avait déjà secoué l'ascendant exercé par l'âme de dentelle de Joséphine, comme il le disait, sur son âme

de fer. Varsovie présentait alors une foule de beautés dont quelques débris, quelques soi-disant colisées justifient la renommée. On prétend qu'il fixa ses premiers vœux sur une de ces femmes modèles, chaste comme une sensitive, qui à l'époque d'une grande corruption était restée *au-dessus du soupçon*, et dont la beauté, l'intelligence avaient appelé l'admiration de M. de Talleyrand, ce juge de si bon goût en tout genre. Il s'en souvenait au travers des années et de tant de tableaux mouvans qui avaient passé sous ses yeux. On fit comprendre à l'empereur *l'impossible*, même pour lui, de porter de ce côté ses hommages. Madame Walewska lui plut infiniment, et ses frères se prêtèrent à la favoriser. Ainsi, toutes les garanties que l'affection de famille offre si souvent à la jeune femme chancelant au bord de l'abîme lui faillirent à la fois. Elle succomba. Les distractions d'un champ de bataille, de ce vaste champ appelé l'Europe, enlevèrent souvent l'empereur à madame Walewska, qu'on dit s'être passionnément attachée à lui; elle le revoyait à de longs intervalles, et finit par se rendre à Paris¹. L'impératrice José-

¹ La beauté de madame Walewska devait être véritablement frappante, et le trait suivant semble le confirmer. Lorsqu'elle alla visiter les monumens du Louvre, le soldat qui était de garde croisa la baïonnette comme pour lui en interdire la

phine, qui savait toujours ces choses si bonnes à ignorer, témoigna le désir de la voir, et lui marqua la bonté si naturelle à cette femme charmante, même vis-à-vis d'une rivale. Néanmoins elle se refroidit à son égard, et cessa de la voir. Bientôt après, le mariage de l'empereur avec Marie-Louise le fit rentrer dans la bonne voie, et il ne fut plus question de madame Walewska, dont il avait préalablement assuré la position d'une manière satisfaisante. Nous la retrouvons encore là où il fallait s'attendre à la revoir, c'est-à-dire à l'île d'Elbe, apportant son dévouement à l'heure de l'infortune. L'empereur ne désira pas l'y voir rester, tant il craignait de donner le moindre ombrage à cette même Marie-Louise si inconsciente de ses devoirs, rejetant la belle mission de rester fidèle au malheur¹. C'est comme madame d'Ornano que madame Walewska se présente encore à nous; et bien-

sortie. Tout étonnée, elle se prit à le regarder. « Madame, lui dit le galant français, on m'a placé ici pour garder la Vénus de Médicis, et non pour la laisser sortir. »

¹ Quelqu'un qui a beaucoup vécu avec M. de Talleyrand me racontait, depuis mon arrivée en France, que ce dernier lui avait dit, en parlant de madame Walewska, qu'elle était la seule femme que l'empereur eût véritablement aimée, car il avait mis dans ses rapports avec elle tous les ménagemens du mystère et de la délicatesse. Un passage secret le conduisait des Tuileries chez elle. « Et l'impératrice Joséphine, dis-je, son premier, son joli amour ! — Bon ! reprit mon spirituel interlocuteur, elle le tenait sous sa pantoufle. C'est tout ! »

tôt une mort prématurée l'enleva au mari qu'elle avait choisi afin de concentrer dans une union que la société sanctionne tout ce qu'il y avait d'affectueux dans son âme. Je me serais fait un scrupule d'en parler, si cet épisode n'eût été si généralement connu, et si Constant, valet de chambre de l'empereur, ne l'avait abordé avec d'autres détails. Je tiens les miens d'un ami de madame de Walewska, qui m'en parlait dernièrement encore en appuyant sur ses excellentes qualités, et, à vrai dire, avec cette indulgence que l'homme du monde mettra toujours à excuser une femme, surtout lorsqu'elle a été si jolie.

Il faut revenir au prince Poniatowski, et ce n'est pas y revenir de trop loin lorsqu'on peint quelqu'un tenant avant tout à l'honneur et à sa dame. Le dernier culte portait l'empreinte flétrie du siècle où il prit naissance, mais l'autre eut toutes les couleurs de l'héroïsme le plus pur ; aussi a-t-il pu dire en mourant : « Dieu m'a confié l'honneur des Polonais, c'est à lui seul que je le rendrai. » Véritable roi de la Pologne, comme l'appelait Napoléon, il résumait les qualités brillantes et les défauts nationaux qui expliquent cette vocation. Sa manie des favoris, si inhérente à notre caractère, était poussée à l'extrême ; eux aussi le gouvernaient. Tous les degrés sociaux en Po-

logne peuvent se vanter de leurs séides ; nos dissidences politiques font que cela étend les inimitiés à l'infini, car c'est une affaire de parti, de donner toujours raison à un ami, fût-il sot entre tous. L'intrépidité du prince a égalé toutes les renommées françaises de ce temps, rappelant l'âge fabuleux des exploits à la *demi-dieu*. Il était à déjeuner avec Murat dans un petit village de Saxe qu'on croyait gardé par un détachement de soldats polonais, lorsqu'on vint dire que les Cosaques allaient s'en emparer. Je suis trahi ! s'écrie Murat en regardant le prince Poniatowski. Celui-ci se lève aussitôt, monte à cheval, suivi de son état-major, repousse les Cosaques, avec cette ardeur que le sentiment de l'honneur blessé peut ajouter à la bravoure, et revient finir son déjeuner.

On a supposé que le mariage du prince Poniatowski avec la princesse Auguste de Saxe, à qui la constitution du 3 de mai avait déferé la couronne, pouvait entrer dans les vues de l'empereur Napoléon touchant la création d'un royaume de Pologne. Des hypothèses sont allées plus loin : on pensait que cette jeune princesse, objet de la courtoisie chevaleresque du plus bel homme de ce temps-là, plierait sans effort l'orgueil de l'ancienne maison de Saxe et le préférerait à tous. Des faits ont prouvé que de semblables projets n'ont jamais occupé

Napoléon, sans nous inculquer l'éternelle vérité qu'aucune nation n'a été l'agent de la résurrection d'une autre, mais bien toujours celui de sa chute. Si l'union fait la force, pourquoi vingt millions du peuple brave entre les braves jetteraient-ils les yeux sur la France, qui les a tant de fois déçus ; sur l'Angleterre, qu'un ver intérieur ronge, au lieu de se rallier Polonais à Polonais, pousser leur cri de guerre, se soulever à la fois de toutes parts, courir à l'ennemi avec Dieu dans le cœur, et ne tout devoir qu'à lui et à soi-même ? Ce fut en couvrant la retraite de l'armée française à Leipzig que le prince Poniatowski trouva la fin de sa carrière. Il arriva déjà blessé au bras sur les bords de l'Elster, gouvernant avec peine un cheval fougueux. On lui conseilla de faire comme tous, car enfin telle était la fortune de la guerre. C'est alors qu'il prononça les belles paroles citées plus haut, et se précipitant dans les flots de l'Elster, suivi de son aide-de-camp M. Hippolyte de Béchant, il fut emporté par un courant rapide, et se présenta devant le Dieu qui arme le bras du patriote au moment où son pays, livré à ses anciens oppresseurs, n'aurait eu à lui offrir que la chance d'un exil ou celle de les servir. *La vie n'est pas le premier des biens*, a dit Schiller. Et jamais mort plus glorieuse n'arriva plus à propos pour

couronner une existence désormais sans but.

Un long cri de douleur retentit près du cercueil qui ramenait ses restes, et le poète qui eut toujours un son sympathique à mêler à nos calamités nationales, M. Niemcewicz, en fut l'écho dans une de ses touchantes élégies¹.

Madame de Vauban, quelques années après, retourna en France près de la marquise de Barbantane, sa mère, emportant les derniers miasmes corrupteurs infectant l'atmosphère morale de mon pays. On vit bientôt après surgir une autre génération de femmes, précisément les filles de celles dont on avait eu tant à dire, jetant sur les fautes de leurs grand'mères un manteau peut-être trop pesant à force de perfections. Élevées avec soin, cultivant leurs talens et leur intelligence pour les communiquer un jour à leurs enfans, on

¹ Quelqu'un de très-intime avec le prince Poniatowski m'a raconté que, se promenant un jour ensemble dans la campagne, ils virent voler une pie à quelque distance. « Vous vous moqueriez de moi, fit le prince en riant, si j'allais vous dire que la vue de cet oiseau m'est souverainement désagréable et que j'y attache un sentiment superstitieux. Dans le temps où j'étais colonel au service de l'Autriche, nous campâmes dans un endroit où il vint des Bohémiennes qui nous dirent nos destinées : — Beau jeune homme ! s'écria l'une d'elles en hochant la tête d'une manière significative et en examinant les lignes de ma main, prends garde à une pie, elle te portera malheur ! »

Or *pie* veut dire *Elster* en allemand, et c'est dans ses flots que le prince rencontra une fin si tragique.

les vit porter dans le monde, une fois mariées, la décence du gynécée, avec une instruction supérieure. Devenues mères, ce monde à peine entrevu cessa de leur offrir des charmes; elles se fixèrent près du berceau de leurs enfans, eurent le talent d'y attacher leurs maris, et s'en arrachaient avec effort pour satisfaire à des devoirs de société, arrivant au bal avec une robe froissée par leurs *petites*. On dira le siècle des femmes, une fois qu'elles ont compris leurs devoirs, l'influence qui en résulte; je dirai le siècle des enfans, car c'étaient eux qui l'avaient envahi, et la petite fille à peine née faisait déjà la loi dans la maison. Loin d'aller chercher des distractions ailleurs pour fuir des cris importuns, le père s'associait aux inquiétudes souvent exagérées de sa jeune moitié, soignant les enfans à tour de rôle et les gâtant à l'envi. On le voyait dans la société toujours aux côtés de sa femme, n'ayant d'yeux ni d'attention que pour elle; enfin les bons ménages de ce siècle se rappelaient avec succès le passé. Cette régénération avait commencé par les hautes classes. C'était un bonheur; elles donnent généralement le ton. Si l'empire indirect sur les actions, comme celui qu'elle exerce hautement sur les affections, revient de droit à la femme, j'ai mille fois pensé depuis que mes compatriotes étaient

créées pour en jouir dans toute sa plénitude. Les années écoulées loin de ma patrie, mon contact avec les étrangers de différentes contrées, n'ont affaibli en rien l'impression que m'ont laissée les femmes de mon pays, et il m'a bien tardé de leur rendre cet hommage. Toutes les comparaisons ont été à leur avantage; et dernièrement encore, à une des plus agréables soirées que j'aie passées à Londres, le capitaine Butler, qui connaît beaucoup la Pologne, appuyait mes convictions de la force des siennes, s'étonnant qu'une contrée si pauvre, comparativement à l'Angleterre, eût pour cachet l'éducation remarquable des jeunes personnes sous tous les rapports, leur supériorité intellectuelle. Je ne les trouve pas hérissées de grec et de latin, scientifiques comme on les voit souvent ailleurs; néanmoins mes compatriotes seules me font l'effet de la femme accomplissant une mission d'amour et d'influence. Le développement du cœur constitue la base de leur éducation; ce n'est point une gouvernante à qui on demande du français et la musique sans mentionner ses principes, c'est la mère qui s'en occupe en Pologne, et ne quitte jamais sa fille, surtout lorsqu'elle a atteint l'âge où il lui faut un ange gardien pour frayer les voies. Aussi rien n'est charmant comme les

jeunes filles de mon pays; elles peuvent parfois donner l'idée du lis conservant jusqu'à la délicate poussière que recèle le beau calice de cette fleur. Faut-il s'étonner si des femmes ainsi élevées ont déployé de notre temps des vertus romaines, les ont inculquées à leurs maris, à leurs enfans, leur ont fait tout quitter à l'appel de la patrie? Une personne, témoin oculaire du fait, me disait un jour: « Il faut avouer que les femmes en Sa-
» mogitie ont eu plus d'enthousiasme que les
» hommes; elles étaient de véritables Lacé-
» démoniennes, envoyant leurs époux, leurs
» fils, grossir les rangs de l'insurrection. J'en-
» tendis une mère dire à son fils unique: Si
» vous ne joignez la révolution, vous méritez
» la mort, et je rougis d'un enfant qui ne
» s'arme point en faveur de sa patrie. Une au-
» tre pleurait amèrement: A quoi bon me ser-
» vira d'avoir aimé mon pays, disait-elle, si son
» sol n'est arrosé du sang d'un mari ou de
» celui de mes fils? Ils sont encore enfans; et
» l'autre est prisonnier! Une jeune personne
» voulut former un régiment de femmes et se
» mettre à leur tête; elle en fut sagement
» dissuadée par un de nos généraux. » Ne consultant que son imagination, à qui une vie de château avait imprimé quelque chose de romantique, la comtesse Émilie Plater combat-

tit dans la cause de son pays; mais sa constitution délicate ne put résister à d'aussi rudes travaux, et cet élan inconsidéré lui coûta une existence bien jeune encore, que notre sexe utilise beaucoup mieux en se renfermant dans le cercle de ses devoirs spéciaux.

Au reste, il a fallu des circonstances aussi extraordinaires pour engager une personne douce, timide et placée si haut, à entrer sur une scène si agitée. A peu d'exceptions près, toutes les femmes, à cette époque, se sont montrées à leur poste, soignant les malades, les blessés, encourageant le faible, animant le timide, enfin fidèles au plus beau sentiment de leur être, *l'amour de la patrie*, qu'elles ont poussé aussi loin qu'il a été donné de le sentir. Vous les voyez souvent coquettes, parfois fragiles, faisant faute à tel ou tel autre devoir; celui-là seul s'est conservé intact, et s'est retrempé dans les malheurs dont elles ont été les témoins ou les victimes. Exempt de cet esprit de parti si choquant dans les femmes, il n'a appelé ni son amertume ni son âcreté; les émotions qui en dérivent sont pleines de sainteté et d'énergie. Sublime manifestation de la Providence! qui a déposé ce germe dans le sein de mes compatriotes, pour l'implanter à leurs enfans, et leur faire sucer avec le lait l'amour d'une patrie opprimée: « C'est vous

autres femmes qui faites tout en Pologne, me disait M. de Schroeder lorsqu'il brisa avec une si cruelle légèreté mes liens avec mes amitiés d'enfance et ma famille; c'est vous qui excitez contre nous vos maris, vos frères, vos enfans! » Ces paroles donnent la mesure de l'influence des femmes; elles m'ont souvent rappelé cette charmante allégorie grecque de l'Amour allant chercher une âme sur les lèvres de Psyché. J'en parlai un jour avec l'aimable ami dont je tiens une grande partie de mes observations, l'attribuant un peu au manque d'une volonté prononcée chez les hommes; et nous tombâmes d'accord que si la Pologne a été si souvent nommée *le paradis des juifs*, on eût pu lui appliquer avec plus de justesse, d'être, de temps immémorial, *le paradis des femmes*¹. Souveraine du foyer domestique, elle y réunit toutes ses affections, leur donne son âme, sa pensée, parle à leurs passions, soulève ou apaise leur tourmente,

¹ Pendant mon séjour en Saxe, j'entendis le général Woyczynski raconter un trait de son domestique polonais confirmant toutes ces observations. Plein d'indignation en voyant une charrette trainée par une femme, un chien et un cochon, tandis que l'homme était assis dedans, il s'était écrié: « Les vilaines gens! chez nous, monsieur, la femme est dans la charrette, et son homme mène à pied! — Cara Patria! m'écriai-je à mon tour avec un sentiment d'orgueil et de bonheur, la femme au timon, faisant aller l'homme à droite et à gauche! — C'est bien cela! »

usant toujours d'un ascendant qu'elle n'a employé qu'à de nobles fins.

La princesse Isabelle Czartoryska, née comtesse Fleming, fut une des femmes les plus remarquables de la Pologne. Sa longue carrière, parcourue avec tant d'éclat, nous la présente faisant son apparition à la cour d'Auguste III, roi de Pologne, belle, riche, parfaitement bien élevée, et mariée à son cousin le prince général Czartoryski, une des plus hautes sommités sociales. La princesse voyagea beaucoup depuis, attirant en France comme en Angleterre l'admiration de tous. Inséparable du prince son mari dans ses plans de réforme, elle contribua, par ses grâces de femme, à infiltrer ses idées généreuses dans l'âme de ceux qui l'approchaient; travailla avec le même succès à répandre le goût du beau, de l'utile, l'attachement au sol natal, le culte du passé. Des jeunes filles de bonne naissance, mais dont les parens n'étaient pas à leur aise, furent élevées sous ses yeux à Pulawy, et recevaient de sa part, à l'époque de leur mariage, 500 livres sterlings de dot. Pulawy, célébré par l'abbé Delille dans son poème des Jardins, était le foyer de la société la plus élégante; mais le pauvre et le riche y rencontraient le même accueil, car la grande dame dont toute l'Europe a parlé, allait avec em-

pressement au-devant des pauvres et des enfans, ayant toujours mille choses à leur dire. Sa fille aînée, la princesse Marie, épousa le prince de Wirtemberg, frère du roi régnant, général au service du roi de Prusse. Certainement des motifs d'ambition firent conclure ce mariage, mais on prétend que le désir de gagner un si habile général à la cause de la Pologne s'y joignit en partie. Ce lien mal assorti fit dire à Frédéric le Grand: « Qu'est-ce qui vous a porté à donner votre ange de fille à mon diable de cousin? » A une des batailles livrées par Kosciuszko aux Russes, le duc de Wirtemberg, chargé d'un commandement important, se retira sans combattre, au lieu d'attaquer l'ennemi. Une séparation éternelle s'ensuivit entre la princesse et son indigne mari.

Après le second partage de la Pologne, tous les patriotes se virent exposés à la vengeance des envahisseurs, et l'impératrice Catherine donna l'ordre de détruire Pulawy de fond en comble. La princesse Czartoryska vint au-devant des exécuteurs de ces ordres barbares; sa présence d'esprit et sa fermeté arrêtèrent la dévastation de ce séjour, et l'Autriche prit toute la famille sous sa protection. La princesse, retirée à Léopold, continua d'électriser les patriotes rassemblés encore en 1794, sous notre héroïque Kosciuszko, en leur four-

nissant des renforts ; et la comtesse Zamoyiska, veuve du chancelier André Zamoyiski, matrone fort âgée, envoya à Kosciuszko 100,000 livres sterling de sa propre fortune.

La Pologne cessa de compter au rang des nations ; mais ses enfans se groupèrent avec amour autour d'elle, et la princesse n'en fut que plus assidue à cultiver dans la jeune génération confiée à ses soins les sentimens patriotiques dont elle était animée. Pulawy servit d'asile aux vieux militaires dont la guerre avait épuisé les forces et détruit les fortunes. Continuant de tendre la main aux talens naisans ou à ceux qui honoraient la Pologne, M. Niemcewicz y a contracté une de ces amitiés dont la durée suit le temps, devient indépendante des circonstances, et adoucit les peines de l'exil respectif du prince Adam Czartoryski, le fils de ses premiers amis.

Mais c'est aux paysans de Pulawy à prononcer l'oraison funèbre de leur bienfaitrice. Là surtout elle était elle, soulageant leurs misères, prêtant l'oreille à leurs plaintes, bâtissant leurs chaumières, caressant leurs enfans. Une école présidée par la princesse jetait les premières semences de cette civilisation que cette classe réclame dans son pays. Leur moralité en ressentait les salutaires effets, et

l'honnêteté du paysan de Pulawy était passée en proverbe.

La princesse perdit son mari en 1823 ; néanmoins elle demeura à Pulawy, continuant le même genre d'occupation, conservant toutes ses facultés et une activité surprenante. Un nouveau coup de foudre devait frapper une existence partant du même ciel qui avait parfois projeté de si beaux rayons sur son cours : elle vit en 1831 l'armée russe, son petit-fils en tête, envahir Pulawy. Force fut à quatre-vingt-dix années de quitter ce séjour où sa main était allée semant le bien. De la maison où elle s'était retirée, la princesse vit son beau château en flammes par un ordre spécial de l'empereur. Elle porta en femme forte une si grande calamité, et se rendit dans la Pologne autrichienne avec sa fille la princesse de Wirtemberg, son inséparable compagne. Elle sentit approcher sa fin avec la même fermeté, et bénit des individus de trois générations rassemblés autour d'elle à ses derniers instans. Son fils, le prince Adam, exilé depuis cinq ans, dut manquer à cette heure suprême, et en concentrer l'angoisse et la sollicitude.

La comtesse Claudine Potocka, née Dzialynska, distinguée par les agrémens de son esprit et les qualités de son âme, réclame la page de l'auteur, comme le regret du patriote. Jamais

une femme supérieure sous tous les rapports ne remplit avec plus de zèle et de dévouement sa vocation de soulager les misères humaines partout où leur cri lamentable se fait entendre. — Dès que la révolution eut éclaté, elle quitta le grand-duché de Posen, et, vraie sœur de charité, on ne la rencontra désormais qu'au chevet des malades, des blessés, au milieu des exhalaisons des hôpitaux où le choléra exerçait ses ravages. Une santé délicate ne l'empêcha pas de se soumettre aux plus pénibles privations, afin d'avoir le bonheur de donner, ne se réservant que le strict nécessaire. A Dresde tout son temps était donné aux malheureux qui se rendaient en France, ou que la maladie retenait au lit; ceux-là elle ne les quittait pas, reparaissant aux heures généralement consacrées au repos. M. de Schroeder la fit partir de Dresde, sans que l'âge avancé de sa mère, la comtesse Dzialynska, servit de raison plausible pour garder sa fille auprès d'elle.

Elle mit ses bijoux en gage, et en distribua l'argent aux nécessiteux. Les Polonais exilés lui offrirent un bracelet en or avec les armes de la Pologne et du grand duché de Lithuanie, portant cette inscription : *Les Polonais reconnaissans réunis à Dresde, 1832, 18 mars*. Les Allemands, si susceptibles d'enthousiasme, si

portés au culte du beau moral, adoraient cette femme, qui parlait à leurs plus généreuses sympathies. Son portrait se voyait dans tous les magasins, et chacun tenait à l'honneur de l'avoir sur sa table à écrire. — Une existence si pure, ayant le bien d'autrui en vue, fut prématurément terminée à Genève, le 8 juin 1836. Ses compatriotes désolés n'ont cessé de déplorer sa mort, et les étrangers, dont elle a appelé l'intérêt, se sont réunis à eux pour rendre les derniers hommages à celle qui a si bien compris les devoirs de son sexe, l'abnégation et le dévouement.

Non moins modeste, également renfermée dans sa véritable sphère, M^{lle} Emilie Szcza-niecka, amie inséparable de M^{me} Claudine, née aussi dans le grand-duché de Posen, dévoua sa fortune et risqua sa vie dans les hôpitaux, où on la vit jour et nuit prodiguant d'infatigables soins. Dans le grand-duché de Posen comme partout ailleurs, les femmes n'ont point manqué à leur patrie; elles se sont dépouillées de leurs ornemens superflus, ont travaillé pour les hôpitaux, les soldats, fait des bazars, et adouci bien des maux avec le produit de leurs incessans efforts.

A leur tête, ou plutôt à la tête de son sexe, lorsqu'il est question de patriotisme et de sacrifice, marchait celle que j'appelle avec res-

pect la *Cornélie de nos jours*. — La comtesse Micielska est la mère des trois jeunes gens qui ont péri avec tant d'héroïsme dans la campagne de 1831. Il semblerait que l'énergie qui anime cette femme ait triomphé de la tendresse maternelle, car elle a supporté ces pertes avec un admirable courage. Cette même âme donne tant de jeunesse à son esprit, tant de force à sa raison ! et cependant je me rappelle d'un moment, d'un seul, où j'ai saisi tout l'élan, tout l'abandon de son désespoir de mère. Il ne s'exprima ni par des cris, ni par des pleurs : serrant convulsivement ma main, le nom de son fils préféré, François Micielski, passa enfin ses lèvres : — Il n'a rien aimé comme sa mère, me dit-elle. — Je désirais, je craignais de l'entendre. Elle ne put le faire ; sa voix étouffée par une émotion déchirante et profonde fit expirer cette phrase sur ses lèvres, et refoula le reste vers son cœur navré. Elle retenait ma main dans une forte étreinte.

Je revis depuis la comtesse Micielska dans son château de Samter, entourée de sa charmante famille et de la société la plus choisie. Tout ce que la bienveillance a de grâces à prodiguer fut mis à contribution durant cette soirée, qu'il n'est pas permis d'oublier. Elle me parla du passé avec ce charme que les person-

nes du dernier siècle jettent à pleines mains sur des images effacées pour nous, mais à qui leur mémoire et leur imagination prêtent de si fraîches couleurs. La voyant radieuse de vie, d'animation, je compris ce qu'on nous avait tant répété, que nos grand'mères étaient plus agréables que nous ; néanmoins j'eusse préféré la causerie intime de notre premier tête-à-tête, bien que ma place tout ce soir à côté d'elle m'ait fait jouir en quelque façon des privilèges d'une favorite¹.

Les crêpes noirs de M^{me} François Micielska, ceux d'une autre dame de ce nom, prouvaient suffisamment que la famille ne s'était pas ménagée, car indépendamment de ses trois fils M^{me} Micielska avait encore perdu un gendre, et les personnes alliées à elle avaient chacune leurs pertes à déplorer. Le grand-duché se montra plein de patriotisme, ses citoyens furent punis par des amendes dont le fisc prussien s'enrichit considérablement, et ils subirent en outre des années de détention dans différentes forteresses. En général la Prusse n'a laissé échapper aucune occasion d'augmenter son trésor, et un de ces messieurs disait gaiement : — J'ai encore assez de fortune pour m'acquitter de trois insurrections à venir.

¹ Depuis que ceci a été écrit, madame Micielska est morte.

nes du dernier siècle jettent à plaines mains
sur des images effacées pour nous, mais à qui
leur mémoire et leur imagination prêtent de
si fraîches couleurs. La voyant radieuse de vie,
d'animation, je compris ce qu'on nous avait
tant répété, que nos grands jours étaient plus
agréables que nous ; néanmoins j'eusse préféré
la carrière intime de notre premier ténor.
Ici, bien que ma place tout ce soit à côté
d'elle m'ait fait voir en quelque façon des
privileges d'une favorite.

Les crises noires de M^{lle} Françoise Michalska
ont d'une autre dame de ce nom, prononçant
suffisamment que la famille ne s'était pas mé-
nagée, car indépendamment de ses trois fils,
M^{lle} Michalska avait encore perdu un grand
et les personnes alliées à elle avaient chacune
leurs pertes à déplorer. Le grand-duc se
montra plein de patriotisme, ses citoyens se
rent punis par des amendes dont le fisc prin-
cipal considérablement, et ils subi-
rent en outre des années de détention dans
différentes forteresses. En général la Prusse
n'a jamais échappé aucune occasion d'aug-
menter son trésor, et un de ces messieurs disait
grièvement : — L'encore avec de fortune pour
un produit de trois instructions à venir.

Depuis que ceci a été écrit, madame Michalska est morte.

l'empereur polonais, pourchassés sous ses yeux
par sa propre police ; mais cet intérêt ne put
jamais les mettre à couvert du mandat d'arrêt
lancé par le ministère russe, qui convertit la
Saxe en présence du souverain de ce pays, et
d'une manière.

CHAPITRE III.

ne pas effrayer les citoyens de Dresde, qui
n'ont pas trop de goût à cette autorité impo-
sée, ses mandats étaient lancés de distance
La Saxe sous le roi actuel. — Séjour des Polonais à Dresde. —
Le général Woyczynski. — Sa biographie. — Couronne de
roses sur un lit de mort. — Dresde. — M. de Lindenau. —
M. de Falkenstein. — Le docteur Hedenius. — L'armée po-
lonaise. — Le 4^{me} de ligne. — Sa valeur. — Persécutions et
atrocités auxquelles il est en butte en Prusse. — Son der-
nier commandant le major Swiencicki.

La Saxe, morcelée par la Prusse, gardée à
vue par elle comme un bien convoité pendant
long-temps, et dont elle espère jouir un beau
jour ; la Saxe est trop faible pour résister à la
domination que l'empereur Nicolas exerce sur
toute l'Allemagne, et qui n'est plus un se-
cret pour personne. Le caractère personnel de
Frédéric-Auguste, sa fermeté, l'énergie qu'il
a déployée dans l'infortune, ont relevé la
Saxe aux yeux de l'Europe, et ont lutté en
quelque sorte avec la honte dont la défection
de ses troupes à Leipzig avait couvert ses
armes. Le feu roi Antoine était un excellent
vieillard, qui plaignait de tout son cœur les

pauvres Polonais, pourchassés sous ses yeux par sa propre police; mais cet intérêt ne put jamais les mettre à couvert du mandat d'arrêt lancé par le ministère russe, qui gouverne la Saxe en présence du souverain de ce pays, et d'une manière un peu plus sommaire. Afin de ne pas effaroucher les citoyens de Dresde, qui n'ont pas trop de goût à cette autorité improvisée, ses mandats étaient lancés de distance en distance; et en 1836, le général Woyczynski, âgé pour lors de soixante-douze ans, prolongeait seul son séjour à Dresde, car le bon vieux roi Antoine s'était constamment opposé à la proscription de ce vieillard, presque aussi âgé que lui, et qui servit avec honneur la maison de Saxe. Tous les autres avaient fait maison nette; la bonne police saxonne leur demandait de s'en aller, à titre d'acte de complaisance, pour jouir à son tour d'un peu de repos. Façonner un peuple si intellectuel à tourmenter les malheureux, ou bien essayer d'attendrir le factionnaire russe avec les vers d'Euripide, serait même chose, je crois. Le Saxon est civilisé; quelque humble que soit sa place, il a le goût inné du beau; vous le verrez analysant une esquisse de Retch, écoutant les sons de sa belle harpe dans la rue, et, tout plein de ces émotions, il arrive à la demeure du proscrit qu'il est chargé de pour-

suivre, et dont le malheur et l'aspect feront venir quelques beaux vers de Schiller à son esprit; aussi faisaient-ils leur métier le plus gauchement possible, et m'ont-ils toujours donné l'idée du bœuf laborieux qu'on voulait dresser à suivre les traces du proscrit, comme le limier altéré de sang dont c'est l'instinct¹. Jamais aucune rancune ne s'est élevée entre les Saxons et les Polonais; ces derniers ont su les absoudre de la faiblesse de leur gouvernement, et n'ont emporté d'autres souvenirs que ceux de l'enthousiasme avec lequel les Allemands ont salué leur cause, du soin qu'ils ont pris à adoucir leur position, de leurs sites enchanteurs qui se dessinent sous un ciel si lumineux. Le bon général Woyczynski participait à tous ces sentimens; il aimait Dresde avec une sorte de prédilection et y était adoré, car il avait porté dans sa carrière privée toutes les petites vertus qui rehaussent les grands dévouemens de sa vie politique. Aucun retour personnel ne vint se mêler à l'amour passionné qu'il éprouvait pour sa patrie, et son dernier re-

¹ Je me ressouviens d'un trait de bonhomie de la police saxonne qui n'a pas son pareil. J'eus un jour, par ricochet, l'honneur d'une visite domiciliaire. On inspecta mes robes, mes bonnets, mes chiffons de femme dans leur dernier sanctuaire, sans jamais toucher à ma cassette. Pour calmer leurs regrets, je puis les assurer, même d'aussi loin, qu'elle ne contenait rien de suspect.

gret fut de n'avoir pu mourir pour elle. Élevé au corps des cadets à Varsovie, puis page du roi Stanislas, il joignait la plus parfaite aménité de manières à des mérites plus solides. Un des premiers à courir sous le drapeau national lorsque le bras patriotique de Kosciuszko le déploya avec éclat, le général Woyczynski devint désormais partie intégrante dans tous les efforts tentés en faveur de l'indépendance de la Pologne. Libéré des fers des Prussiens après l'issue funeste de la première révolution, nous le voyons à Milan, accompagnant le général Dombrowski auprès du premier consul, et se disposant, de concert avec son ami, à favoriser la formation des légions polonaises. Nommé, par l'empereur Napoléon, général de division et commandant de la ville de Thorn, il se fit porter dans un fauteuil sur le pont de cette ville, assiégée par les Autrichiens, souffrant d'une de ces épouvantables crampes auxquelles il était sujet. Il dirigea si parfaitement les opérations, que l'ennemi fut repoussé avec une perte considérable. Mais son plus beau titre pour vivre dans la mémoire de tous repose dans les souvenirs reconnaissans des citoyens de Thorn, qui voyaient en lui un protecteur, un père. Un de ses bijoux les plus précieux qu'il montrait de préférence était un simple anneau d'or, avec ces mots : *La*

ville de Thorn à son bienfaiteur. Jusqu'à présent son nom y est vénéré; ce qui prouve que les hommes en masse ne sont point ingrats.

La fortune du général tomba avec celle de Napoléon; et l'on se rangea du parti de son vainqueur, transplantant le serment comme on change de terre une plante, sûr de la voir fleurir en dépit de cette transfusion. Le général ne fit pas comme tous; il attendit que le roi de Saxe l'eût délié de son serment avant de se décider à servir son pays sous de nouveaux maîtres. L'empereur Alexandre lui offrit le ministère de la guerre; mais déjà le grand-duc Constantin lui portait cette haine instinctive vouée à la droiture et à l'opposition qu'elle commandait à ses volontés.

Leur choc fut violent. Le grand-duc s'élança vers lui, les poings fermés, en s'écriant : — *Toi bonapartiste!* — Je ne suis ni Russe, ni bonapartiste, reprit avec calme le général en portant la main à la garde de son épée; je suis Polonais! — Ici finit la carrière active du général; retiré dans sa petite terre, ancien patrimoine de sa famille, quinze années se passèrent dans un calme absolu. A peine la main de quelques anciens amis osait venir chercher la sienne, tant on craignait la contagion de sa disgrâce. Il y fut entouré des affections de sa famille, qu'il aimait chère-

ment, je ne sais trop pourquoi, bien qu'on ait lieu d'être fâché qu'il soit mort sans laisser d'enfans. Il avait aliéné sa fortune durant sa brillante carrière militaire ; car, jusqu'à son dernier jour, sa générosité fut sans bornes, et on pouvait lui appliquer ce mot charmant de Marc-Antoine : *Je n'ai donc plus que ce que j'ai donné.*

L'insurrection du 29 novembre rouvrit pour le général la vie publique, après laquelle il soupirait dans sa retraite, et une députation ayant le castellan Kochanowski, son plus ancien ami, à sa tête, vint l'y chercher ; car le vœu général l'appelait au poste de gouverneur militaire de Varsovie. Le vétéran exilé n'avait point usé sa vigueur morale, et il accueillit avec un retour de jeunesse l'éblouissante aurore de la liberté de la Pologne.

Le général Uminski me racontait bien souvent son entrevue avec lui, lorsque échappé aux cachots des Prussiens il vint grossir les rangs de l'insurrection nationale. — J'arrivai, me disait-il, un peu découragé par les bruits sinistres semés sur mon chemin ; c'était précisément la veille de la bataille de Grochow, et les masses des armées russes se présentaient en force sous Dybiez, qui n'avait rien perdu de sa réputation militaire. Les gens mûrs raisonnaient, calculaient et tremblaient

sagement. Quel fut mon étonnement de trouver dans le vénérable vieillard le feu, l'espérance confiante de la jeunesse, décelés par le plus heureux des sourires ! — Vous voilà réuni à nous, tant mieux ! Nous allons battre les Russes. — Vous croyez ! — Qui pourrait en douter ? Voyez nos ressources ! voyez nos braves soldats ! — Un contre douze !... Nous nous battons, et nous vaincrons. — La physionomie rayonnante du vieux guerrier complétait les merveilles qu'il attendait de l'armée. Le général Uminski, qui certes ne pêche que par un excès de courage, sortit de là animé d'une confiance nouvelle.

Au plus fort de l'effervescence populaire qui amena le 15 août, le général Woyczynski, exposant ses cheveux blancs à d'imminens dangers, se jeta au milieu du peuple ameuté, cherchant à sauver les victimes de sa fureur. On dit qu'il se fit voir admirable de calme et de mépris de tout péril personnel. Il en parlait souvent ; car il sentait qu'il avait rempli un saint devoir de plus envers son pays. Qui a fait comme lui ?

Varsovie succomba ; mais le salut était dans l'armée, forte de courage, de persévérance. Elle voulait se battre, implorant ses chefs de marcher à sa tête. Sa généreuse confiance ne rencontra pas d'écho ; on lui enleva la chance

si belle de mourir sous le drapeau national, en amoncelant des monceaux de cadavres ennemis. Ses chefs ont imaginé que la force du soldat étant désorganisée, tout devait finir, et ils n'ont point fait la part de la puissance qu'exerce une idée morale, en agissant sur les nobles facultés de l'homme, moins susceptibles d'être abattues ou plus aisément relevées. Là gît ce puissant levier sur lequel doit s'appuyer un autre Archimède pour soulever le monde. Le premier qui saura diriger les entraînemens moraux des masses opérera des miracles.

Mais nous, ils étaient encore en notre pouvoir ! nous les avions offerts récemment à l'admiration de l'Europe. Pour lors frappés de vertige, nous nous refusâmes de les continuer, et six généraux furent seulement assez courageux ou assez clairvoyans pour rejeter une amnistie acceptée sans confiance, offerte de mauvaise foi, et pour vouloir continuer à se battre. Le vieux général Woyczynski fut de leur nombre, et se décida à aller chercher sous un autre ciel un asile qu'il ne voulait point devoir aux ennemis de sa patrie. Dresde fixa son choix. Il s'y vit bientôt entouré d'amis ; mais son plus grand bonheur était de se promener seul dans la campagne, et d'envoyer de là des soupirs vers son pays.

Cinq années d'intimité avec l'excellent général m'ont dévoilé tous les trésors de sa belle âme, et me l'ont fait admirer davantage chaque jour. Il était d'une extrême vérité, et savait l'allier à une grande indulgence. Je lui ai vu à soixante-douze ans des illusions sur la nature humaine, que le contact de nos semblables nous enlève à trente. Il me semble toutefois qu'il les méprisait, mais que, loin de les condamner, il brûlait encore de les servir. Une partie de son modeste revenu était consacrée à soulager les besoins de ses compatriotes, et comme sa fierté avait rejeté toute espèce de subside d'un gouvernement étranger, il tenait vivement à ce que ses moyens bornés pussent lui suffire jusqu'au bout. Ce vœu fut exaucé, et personne ne put se vanter de l'avoir obligé d'une manière qui eût répugné à sa délicatesse.

Si l'infortune est l'écueil du méchant, c'est le creuset où l'or pur se dépouille de son alliage et se montre dans sa beauté. Tout ce que l'abnégation de sainteté a marqué l'exil de l'excellent général. Sa résignation m'a souvent rappelé celle de Coligny, lorsqu'on l'emportait blessé d'un champ de bataille : *Si tant y a que Dieu est très-doux*, disait-il à un autre compagnon mourant. *Si tant y a que la patrie est très-douce*, aurait pu dire le général tous les jours de sa vie.

— Nous passons souvent devant *le beau moral* avec l'indifférence que nous marquons au vice, au mal dans ce monde, tandis que le bien seul devrait appeler notre culte. Le caractère du général présente la moralité de celui de Kosciuszko : même simplicité, même abnégation, même besoin d'être utile à ses semblables. J'ai vu le général s'arrêter et acheter un pain au chien fatigué qui trainait la charrette d'un impitoyable maître. Aucun pauvre ne passait devant lui sans qu'il le secourût. Et comment dépeindre les soins dont il entourait cet être encore plus faible, réclamant toujours un appui, la femme, douce et craintive ? Ce fut elle qui exerça le plus souvent son besoin, son bonheur d'être utile. Il veillait sur sa réputation comme si elle eût été sa fille chérie, et jamais sa bouche ne s'ouvrit qu'en son honneur. La goutte, remontée au cœur, termina, en 1837, une carrière où tout fut loyauté et sacrifice. Honorant son pays, l'exil, la nature humaine, il laisse à ses compatriotes une dette à remplir dans l'obligation de révéler les modestes vertus qui ont toujours cherché l'ombre, et qui font rejaillir sur nous un si noble éclat. Heureuse, mille fois heureuse, si ma faible voix a payé le premier tribut à l'homme de bien près de qui je sentais le charme de la bonté se communiquer à mon âme

et y répandre ses meilleures inspirations !
Si le général portait une prédilection particulière à mon sexe, vu sa faiblesse et son appel à sa protection, il fut comblé à son tour de nos soins les plus tendres, les plus assidus, et inspira, à l'âge de soixante-et-douze ans, une passion d'autant plus intéressante qu'elle naquit dans le silence et se révéla trop tard.
Une jeune et jolie veuve de Dresde, que j'ai rencontrée chez une amie commune, une Allemande rêveuse et imaginative, se passionna pour le général, qui fut bien éloigné de soupçonner son attachement, tout en lui marquant de ces soins auxquels toute femme tant soit peu agréable pouvait s'attendre de sa part. Comme le général était discret dans ses amours, on n'eut pas idée des soins dont la belle veuve devenait peu à peu l'objet, et il put soupirer à son aise. Elle soupirait en silence de son côté, et ils n'en vinrent jamais à une explication formelle. Au plus fort de la maladie qui termina les jours du général, cette dame envoya chez lui une personne de confiance, en lui faisant l'offre de sa main et de sa fortune. Hélas ! il lui fit répondre que cet aveu venait trop tard, et pourquoi elle s'était obstinée à le différer ainsi. Cette couronne de roses devait donc se flétrir sur un lit de mort ; mais je suis bien aise qu'elle y

soit tombée, dernière auréole du chevalier le plus parfait qui ait levé la lance en l'honneur de mon sexe. Si quelque chose du culte qu'il nous avait consacré a pu se faire jour au travers d'horribles souffrances et des pieuses idées qui devaient naturellement l'occuper, il a dû emporter un doux sentiment de plus au-delà de sa tombe. J'aime cette femme qui a payé nos dettes envers lui, et a prouvé que le véritable amour est quelque chose de si noble et de si chaste.

Il ne m'a pas été donné de recueillir le dernier soupir du bon général, j'étais déjà en Angleterre; mais que de fois n'y ai-je point pensé depuis, surtout lorsque j'ai rencontré l'insulte du sot, la désertion du lâche ou l'égoïsme du bon! Alors, oh! alors, j'ai fait comme ces pauvres Indiens, allant porter leurs plaintes sur la tombe d'Albuquerque; cette tombe, hélas! c'est encore si loin qu'il faudrait l'aller chercher!

Une fois que j'ai touché une corde si retentissante, et en amenant plus d'une qui se rattache à la Saxe, pourquoi ne pas dire un mot de ce pays, auquel le général avait fini par s'attacher, et dont la terre recouvre les cendres? Qui croirait que cette ville, dont en moins d'une heure vous avez fait le tour, est comme qui dirait l'auberge de l'Europe? On pourrait

s'y donner rendez-vous, comme à la Rotonde du Palais-Royal. Sa proximité des eaux minérales y attire une foule d'étrangers que son théâtre, sa galerie, la musique de sa chapelle royale, y fixent souvent au-delà de leurs premières intentions. Au nombre de ces accessoires si agréables à rencontrer, il ne faut pas oublier le bon marché qui en facilite l'approche. Dresde m'a toujours fait l'effet d'une statue assise dans un jardin, dont la fraîche beauté dissimule les défauts que présentent sa sculpture; et, en effet, ses promenades plaideront en faveur de ce qui manque à son architecture. La culture intellectuelle du pays y est poussée très-loin; la marchande fruitière lit, à l'abri d'un parasol, un livre instructif, ou bien le mari lui fait la lecture à haute voix, tandis qu'elle arrange ses fleurs et ses fruits, avec un goût qui rappelle Glycère l'Athénienne. En revanche, j'ai vu tricoter des soldats au corps de garde, spectacle dégoûtant pour une Polonoise, bercée au récit des hauts faits des siens.

La jeune cour est également adonnée aux sciences et aux beaux-arts. Le prince Jean a fait du Dante la meilleure traduction qu'on connaisse, et je ne sais combien d'opéras, dont son chambellan arrange la musique. La modeste princesse Amélie, sœur du roi, a écrit

des comédies qui sont des chefs-d'œuvre, ouvrant ainsi de nouvelles régions à l'intelligence des femmes, où la princesse Marie de France leur a révélé qu'il y a encore d'autres palmes à cueillir. Le ministre de Lindenau est un savant astronome; on l'appelle mieux que cela : dans ce pays d'intégrité, il passe pour le plus intègre, et a refusé la pension annexée à son ministère, parce que la Saxe n'était pas riche. Aussi ai-je eu bien du plaisir à serrer la main de M. de Lindenau. Quel dommage qu'une contrée qui renferme des hommes si distingués, soit garrottée par mille et un liens, qui ne sont pas aussi faciles à rompre que ceux de Gulliver !

Serais-je ingrate, moi aussi, et aurais-je oublié de mentionner le nom le plus cher aux Polonais, celui du docteur Hédénus, dont le zèle désintéressé a sauvé la vie ou rendu la santé à tant de malheureux ? Philanthrope éclairé, il semblait que sa mission l'appelât à être médecin, car c'est une mission de paix et d'amour, que sa physionomie révèle; besoins urgents d'une époque où les agitations politiques ont mis plus d'anarchie au cœur qu'on n'en laisse voir à l'extérieur. Animé d'un profond sentiment de bienveillance, le docteur Hédénus semble créé pour guérir toutes sortes de blessures; et après qu'il a bien fait

comprendre le plaisir qu'il y a à être bon, on se laisse aller à écouter l'homme le plus scientifique et le moins pédant, du commerce le plus facile que j'aie jamais rencontré. Ce sont autant d'éclairs, car il y a là, ici, partout un malade, un être souffrant, et voilà le docteur Hédénus parti. Une bénédiction l'accompagne, il le sent, et va courageusement affronter un danger qui ne présente d'autres lauriers que la silencieuse reconnaissance de l'humanité souffrante¹.

M. de Falkenstein, conseiller de cour et bibliothécaire du roi de Saxe, ami de Kosciuszko, dont il a écrit la vie, est quelqu'un dont le nom s'est bien souvent rencontré dans mes pages, car il vient si naturellement occuper mes souvenirs. Son caractère de savant le rendait propre à la fonction qu'il occupe près d'une des plus belles bibliothèques de l'Europe, et maintenue dans un ordre parfait. N'ai-je pas vu souvent M. de Falkenstein grimper sur

¹ Les médecins forment une classe distinguée dans tous les pays. Comment, en parlant d'eux, ne pas citer le docteur Marshaall en Angleterre, qui a tant écrit et dont l'ouvrage *sur la circulation du sang* a eu l'honneur d'avoir été traduit en allemand! Aussi excellent homme que savant laborieux, c'est encore lui qui a sauvé la vie du comte Ladislas Zamoyiski, avec son illustre confrère, sir James Clark. Tous deux ont renvoyé à la Société littéraire, qui s'occupe des Polonais, la rémunération à laquelle ils avaient de si justes droits.

l'échelle pour nous chercher des livres, tant sa courtoisie ne laisse rien à désirer ! Il est venu en Angleterre il y a quelques années avec la princesse de Hesse-Hombourg, et a laissé dans ce pays des amis sensibles à tous ses mérites. Sa position en Saxe, et ses prévenances envers les étrangers, les ressources immenses qu'offre la bibliothèque, jointes à la facilité d'avoir ces livres chez soi, doivent rendre la personne de M. Falkenstein présente à toutes nos arrière-pensées vers son pays. L'esprit libéral qui prévaut en Allemagne est poussé au point que la bibliothèque du roi de Saxe fournit quelquefois le secours de ses livres à ses compagnes de Munich et de Berlin, lorsqu'elle en est requise par leurs savans respectifs, et il n'en résulte aucun inconvénient, tant chacun a d'ordre et de droiture.

Bon, aimable peuple Saxon, quitté par moi avec un regret si vif et si partagé, que de fois ma pensée va errer sur les beaux sites parcourus avec tant de plaisir, et sur les amis que j'y ai comptés !

Quoique mon cadre circonscrit n'ait pas embrassé la dernière insurrection, parce que je me défie de mes propres forces, et que l'on aime mieux quereller de loin que de près, je succombe à une tentation de femme, celle de louer la bravoure et de payer un tribut

d'admiration reconnaissante à notre vaillante armée. C'est elle qui depuis le commencement jusqu'à la fin n'a point manqué à l'honneur national, ni à tout ce qu'on avait droit d'en attendre. Les tombes ignorées de ses véritables héros gisent épars sur les champs qui signalèrent leur valeur, car, tels que les Spartiates aux Thermopyles, ils n'avaient combattu que pour la patrie et ses droits. Portant sans murmure le poids du jour et de la chaleur, le soldat accomplit un devoir qui ne lui présente que la satisfaction de l'avoir rempli. Leurs efforts, que le succès n'a point couronnés, manifestent un caractère de beauté morale dans ces instans d'horreur et d'effroi où ils disputaient pas à pas à l'ennemi le terrain arrosé d'un sang si généreux. Tous furent braves, car nous naissons ainsi; mais si les Grecs discernèrent d'un commun accord un trophée aux Platéens, après la bataille de Salamine, le quatrième régiment de ligne a droit à la même faveur de notre part. Le grand-duc Constantin en tirait vanité et l'offrait comme un modèle de tactique et de tenue aux autres régimens russes et polonais¹. Dès que l'insurrection du 29 novembre eut éclaté, il se rallia sur-le-champ à la nation; le deuxième batail-

¹ Mémoires inédits de M. le major Swiencichi.

lon montait la garde dans Varsovie, mais il se mit aussitôt sous les armes et joignit le mouvement partout où le poste était de peu d'importance. Le reste du régiment ayant à sa tête Joseph Swiencicki, qui n'était que le plus ancien des lieutenans, mais à qui le vœu général avait déferé l'honneur de conduire le fameux quatrième, vint occuper l'arsenal, et repoussa les attaques de la garde volhynienne en conservant ainsi à la nation ce poste important.

Lorsque le quatrième quitta Varsovie pour se rendre en campagne, leur colonel les harangua aux barrières en les exhortant à montrer désormais le même grand cœur. Tous les soldats spontanément vidèrent leurs bassinets en criant : « Vive la Pologne ! le quatrième n'a pas besoin de poudre ; il attaquera l'ennemi la baïonnette en main !!! »

Ce serment fut religieusement tenu, et leur sang coula sur tous nos champs de bataille. Ils se signalèrent surtout à Grochow, dans le *bois d'aunes* devenu depuis si célèbre, et dont les branches ont été converties en reliques de patriotisme. Ce fut encore le quatrième qui sacrifia aux besoins urgens du pays à cette époque, l'argent de ses épargnes déposé à la Banque, et qui devait servir à leur assurer une paisible vieillesse.

Quoique une démoralisation complète eût

prévalu après la prise de Varsovie, l'armée ne fut organisée que par l'incapacité ou le découragement de ses chefs ; les régimens qui en eurent de braves conservèrent jusqu'au bout l'ordre et la discipline. Le quatrième entra en Prusse au son de sa musique guerrière, et avec une si belle tenue qu'on ne se fût guère douté qu'il avait passé par dix mois de toute espèce de maux. Mais alors commencèrent les véritables infortunes qui finirent par l'accabler et le dissoudre ; les violences, le manque d'honneur et de bonne foi du gouvernement prussien, sont de nature à faire rougir tout ce que son pays compte d'honnêtes gens, et il y en a eu dont toutes les sympathies nous furent acquises, malgré l'antipathie nationale qui nous sépare. Après avoir éloigné, avec le secours des gendarmes, les officiers qui auraient pu veiller à la sûreté de ces malheureux, à qui on avait préalablement enlevé leurs armes, ils furent jetés sans défense, à l'impitoyable merci des autorités prussiennes, dans les villes où on les casait en petit nombre, tant on les redoutait encore. Il n'y eut sortes de mauvais traitemens, tels que la faim, l'incarcération, la violence, la ruse, qu'on ne se permit envers ces braves, auxquels on avait ôté tout chance de salut. Leur dernier commandant, le major Swiencicki, qui les avait

suivis dans toutes leurs phases de gloire et d'infortune, tenait à ne point quitter ces soldats, qu'il aimait comme un père aime ses enfans, et avec un amour-propre bien naturel au commandant du plus beau régiment de l'Europe, lors même qu'il était décimé. Une escorte de gendarmes transporta le major hors de la Prusse, et il eut à peine le temps d'atteindre la frontière hospitalière de la Saxe, qu'un ordre des autorités prussiennes arriva à l'endroit qu'il venait de quitter, enjoignant de le saisir, de le mener à Graudentz chargé de fers, pour y être jugé par un tribunal militaire.

Lorsqu'on vit qu'aucune persuasion n'engagerait les soldats à retourner en Pologne, on les fit charger par la cavalerie, tout désarmés qu'ils étaient; on les enfermait dans des bâtimens isolés durant les plus grands froids de l'année, où la faim était encore un de leurs moindres tourmens. Il y en eut qui se rassemblèrent en petit peloton pour porter plainte au général Smidt, qui leur avait toujours promis le redressement de leurs griefs. Les Prussiens, commandés par le capitaine Richter, firent feu sur les supplians désarmés; il en tomba sept sur place, et il y en eut onze de blessés. Tout désarmés qu'ils étaient, on les appelait encore les soldats du quatrième, et ils auraient pu fouler aux pieds les Prussiens,

qui les attaquaient en lâches, et qui n'ont jamais tenu contre nous sur aucun champ de bataille. Mais remettant leur vengeance au Seigneur, ils en appelèrent à la justice du général Smidt, qui, voyant toute la ville de Mariembourg émue de douleur, se prit à en redouter les effets et se rendit en toute hâte auprès d'eux. Ils se plaignirent avec calme et dignité du meurtre de leurs frères, et demandèrent des passeports pour l'étranger, qu'on leur avait tant de fois promis. Le général Smidt leur engagea sa parole d'honneur, la dixième fois tout au moins, qu'ils leur seraient accordés, et les engagea à se loger au château des chevaliers Teutoniques. Ils s'y rendirent avec notre bonne foi polonaise, qui ne met jamais en doute celle d'autrui; et là on les tint enfermés sous bonne garde durant huit jours, souffrant le froid, n'ayant que du pain et de l'eau pour toute nourriture. Voilà comme le général Smidt s'acquitta de sa parole d'honneur. On finit par accorder aux six mille Polonais rassemblés en Prusse, quinze jours de réflexion pour retourner en Pologne, car ce délai passé, on devait fusiller celui qui refuserait de partir, tandis qu'on ne cessait de pénétrer de nuit dans leurs quartiers, enlevant et enfermant dans les forteresses ceux qui semblaient capables d'une longue résistance.

Cette violation du droit des gens, que le sauvage respecte dans ses déserts, amena plus d'une scène de sang et de douleur. Les massacres commis à Fishau sont bien connus, et la peinture en a retracé les horreurs; mais il y en a que je crois de mon devoir de consigner ici, n'avançant pas un mot qui ne soit la vérité même. Révéler toutes ces iniquités au monde civilisé, appeler sur leurs auteurs le dédain qu'ils méritent, fait partie des obligations d'un auteur, et quoique ma main tremble et que tout mon être frissonne, j'essaierai de le raconter.

Soixante-cinq soldats du quatrième s'étant rassemblés, virent venir tout-à-coup un bataillon d'infanterie prussienne et un escadron de cuirassiers, qui les cernèrent de tous côtés, et l'un d'eux leur lut à haute voix la *soi-disant* amnistie de l'empereur. Ils s'écrièrent unanimement qu'ils ne s'y fiaient pas et ne voulaient pas retourner dans le pays. On commanda à l'infanterie de les y forcer à coups de crosse; elle ne les épargna pas et leur criaît : *En avant*. Meurtris de coups, ils restaient immobiles; alors ce fut le tour de la cavalerie, elle chargea. Ces infortunés jetant leurs havresacs se mirent tous par terre en disant : « Venez nous écraser sous les pas de vos chevaux; » et ils entonnèrent le chant du cygne, leur air

national : la Pologne n'a point encore péri ! La cavalerie se porta de côté, mais le commandant s'écria : « Eh bien ! je ferai faire feu sur vous.— A la bonne heure ! reprirent-ils ; nous préférons périr ainsi que de retourner dans une patrie jetée au tombeau. » Le commandant interdit ne sut que résoudre; il les laissa sur place, gardés à vue par un bataillon d'infanterie, et alla essayer ailleurs ses moyens de conviction. Il fit accroire aux autres détachemens polonais que ceux qu'il venait de quitter s'étaient soumis et qu'ils devaient prendre le même parti. Tous réfléchissaient tristement, lorsque l'un d'eux s'écria : « Jen'enferai rien, car je suis du quatrième ! » Aussitôt un cuirassier prussien lui asséna un coup de sabre sur la tête; il fut garrotté et transporté à Graudentz, tandis que le reste fut livré aux Russes par les Prussiens.

Les soixante-cinq soldats du quatrième continuèrent inébranlables, et voyant que la force ne produisait qu'une boucherie, on les envoya dans des cachots malsains, et on les fit travailler aux fortifications de Graudentz. Ce ne fut qu'à la fin de 1832 qu'on embarqua à Dantzig quatre cent soixante de ces malheureux qu'on destinait à peupler l'Algérie; mais les Français les accueillirent à Aix et leur permirent de joindre leurs frères.

Le premier détachement polonais quitta cette forteresse en 1833 pour aller en Amérique. Ayant débarqué à Portsmouth, la générosité anglaise prit feu en leur faveur, et ils participèrent à ses bienfaits, trop heureux de rester en Europe et d'entendre souvent parler de leur patrie. Pour être juste il faut convenir que les citoyens, en Prusse comme en Russie, ont marqué plus d'une fois aux infortunés que le gouvernement châtiât avec rigueur, des sentimens pleins de pitié et de délicatesse. Dans les villes russes où les Polonais ont été détenus à la suite de la dernière insurrection, les habitans se sont empressés de soulager leurs misères, en y prenant la part la plus vive, et c'est surtout en Russie qu'il faut séparer l'homme du gouvernement qui l'avilit ou le déprave ¹.

¹ Le major Swiencicki, dont je viens de parler, ne dément en rien cette célébrité de bravoure acquise par son régiment; mais son épée de Roland reste dans le fourreau tant que sa patrie ou le faible n'en réclament pas le service; jamais il ne la tirera pour une vaine bravade. C'est à lui qu'est arrivée dernièrement une histoire trop singulière pour ne pas trouver place dans des *Mémoires*. Allié par sa mère, une comtesse de Puy du Laurans, aux premières familles du Languedoc, le hasard vient de l'y amener en cet instant. Ses ancêtres l'avaient quitté pendant la persécution des Cévennes, mais il retrouve partout les traces de leurs vastes propriétés de jadis. Dans un café, à Castres, il aperçut un vieillard dont les yeux restaient constamment fixés sur lui; enfin, n'y pouvant tenir, cet homme se leva et alla interroger le compagnon du major pour savoir

qui ce dernier pouvait être. On lui demanda l'explication d'une curiosité aussi extraordinaire, et il avoua que c'était la ressemblance frappante du major à une miniature qui se trouvait en sa possession, celle du marquis de Puy du Laurans, qu'il avait achetée pendant la grande révolution française, avec d'autres objets appartenant jadis à cette famille. Cette miniature, qu'il apporta, était en effet celle de l'aïeul du major, à qui il ressemble parfaitement. Le vieillard lui en fit don aussitôt.

La réalité est plus que le roman, a dit lord Byron, et nous le dirons avec lui en avançant dans la vie et rénumérant ses incidens.

qui ce dernier pouvait être. On lui donna l'explication d'une
certaine sorte extraordinaire, et il écrivit que c'était la
récompense proposée au major à une mission qui se
trouvait en sa possession, celle du marquis de Roy de Lan-
roux, qui avait obtenu pendant la grande révolution fran-
çaise, avec d'autres objets appartenant jadis à cette famille.
C'est pourquoi, par l'apport, dans un effort de l'État de
l'État, et qui est devenue nationale. Le vicomte lui en
fit don.

CHAPITRE IV.

Châteaux de campagne en Pologne. — Esquisses de la vie sociale.

Il me serait difficile de comparer notre vie de château à ce qu'on voit en France, n'y étant jamais venue, quoique à Varsovie la société soit organisée sur le même modèle qu'à Paris, à l'exception des diners tardifs, qui commençaient toutefois à l'emporter sur l'ancienne habitude de se mettre à table à deux heures de l'après-midi. Trois était l'heure raisonnable, quatre, cinq commençaient à devenir à la mode; mais comme le spectacle est à six ou sept, si je ne me trompe, la licence devait s'arrêter là. Après le dîner, qui dure fort longtemps, vu la quantité d'entrées, chacun se retire pour faire ses visites ou aller au spectacle. Il n'était pas de bon ton de se faire voir au Théâtre National, mais les Français ne manquaient pas de votares. Les visites d'étiquette se font le soir; le matin on n'admet que les in-

times. Lorsque la dame de la maison reste chez elle, dans la soirée elle reçoit indifféremment tous les habitués et même les étrangers.

Ce que je connais de la vie de campagne, en Angleterre, me ferait supposer qu'il existe de grands rapports dans notre manière respective d'exercer une hospitalité pleine de profusion. Mes plus agréables souvenirs, ceux où tout est gaieté, danse, jeunesse, se rattachent à nos maisons de campagne en Pologne, ou plutôt en Lithuanie. Je puis parler de cette province avec une connaissance locale, y ayant constamment vécu, tandis que je connais peu ce qu'on appelle le royaume de Pologne, où je retrouve parfois de ces réminiscences dont on demande au temps d'oblitérer les traces.

C'est de vous, ma Lithuanie chérie, que je vais encore parler, et oubliant un instant les crêpes noirs qui recouvrent votre beauté, je vais vous présenter intelligente, animée, préparant pour nos jeunes fêtes vos parfums et vos guirlandes. Il y a ordinairement à la campagne des époques de l'année spécialement destinées à des réunions de famille ou d'amis, et une quinzaine de jours, un mois se passaient souvent à faire fête aux personnes qui restaient dans la maison avec armes et bagage, c'est-à-dire avec gens et chevaux, bien plus difficiles à contenter. Je me rappelle de qua-

rante chevaux aux frais du maître du château; comme ils étaient de la famille, ils avaient part aux honneurs, car en général les étrangers invités renvoyaient les leurs ou bien les faisaient rester à l'auberge. Chacun des hôtes avait sa chambre, prenait son thé ou son café au lit, si tel était son bon plaisir, ou bien descendait au salon, où il trouvait la dame de la maison établie à la table du déjeuner, en simple toilette du matin. On y jouissait d'une causerie agréable qu'on prolongeait à loisir, et comme la liberté la plus parfaite était à l'ordre du jour, on se retirait dans sa chambre, ou bien on allait lire dans la bibliothèque, dessiner, faire de la musique, toujours pour soi, sans chercher des auditeurs; car une remarque à faire, c'est la modestie qui accompagne les talents des jeunes personnes de mon pays. Je n'en ai point connu auxquelles on fit chanter du matin au soir des paroles d'amour devant les étrangers. Si même, on admet le cas, que la pureté virginale qu'on demande à une jeune fille, n'en demeurât point tant soit peu ternie, un second écueil l'attend, c'est une vanité d'artiste qui vient s'attacher à des talents médiocres. Laissons les femmes aimer, plaire, briller dans leur intérieur, mais ne les exposons pas à respirer de si bonne heure l'atmosphère empoisonnée des passions, et à les

infiltrer dans le cœur souvent encore innocent de leurs auditeurs.

A deux heures ordinairement le dîner était servi, aussi splendide qu'il l'est en Pologne. On allait ensuite promener à cheval, en voiture, faire des visites dans le voisinage, ou bien on attendait celles qui manquaient rarement de varier tant de variété. A six heures venait le thé, et voilà qu'on causait si gaie-ment autour de cette table où aucune recherche d'élégance n'était épargnée; les uns se mettaient au jeu, d'autres continuaient leurs entretiens; il y avait peut-être une lecture à haute voix, les dames travaillaient à leur tapisserie. Neuf heures sonnaient, le souper était annoncé; les uns se mettaient à table, quelques-uns préféraient n'y point aller; personne n'était gêné par la plus insupportable des contraintes, la politesse désolante du maître de la maison; vous faisiez ce que bon vous semblait.

Ce tableau de la vie de campagne peut s'appliquer à la plupart des grandes maisons, dont c'est l'invariable routine; mais le conflit des souvenirs qui m'occupent en cet instant venait de se porter vers la charmante habitation du prince et de la princesse ***, dont l'hospitalité et les attentions toujours polies, toujours égales pour tous ceux qui y étaient admis, font

époque dans le passé de bien des personnes, j'en suis sûre. C'est là que m'est advenu la bonne fortune de passer quelques jours de suite avec le comte Rzewuzki, dit l'Arabe, si je ne me trompe, parce qu'il en avait adopté le costume et les mœurs. Des années écoulées dans le monde établissent moins d'intimité dans les rapports des individus qu'un rapprochement de ce genre, à la campagne, sous les auspices bienveillans des maîtres de la maison; aussi, malgré l'impromptu de nos relations, je puis dire l'avoir connu, et je m'en applaudis maintenant. On l'attendait de jour en jour, on me disait à quel point j'en serais charmée. Un beau matin, en descendant pour le déjeuner, mes premiers regards rencontrèrent un homme qui portait un turban, et la robe flottante de l'Orient, et qui prenait son café tout en fumant une belle pipe, car il s'était fait Arabe tout de bon, et démentait moins son costume que son origine. Ses traits graves, prononcés, quoique animés par un regard plein d'intelligence, et le plus calme, le plus charmant des sourires, sont gravés dans ma mémoire comme tout ce qui porte physionomie. La sienne était calme, pensive même dans ses momens de gaieté, et si la nature l'avait déplacé en le faisant naître en Pologne, il voulait réparer son erreur en se fixant pour tou-

jours dans l'Orient, à ce qu'il nous disait alors. Il préférait les Arabes à tous les autres peuples de la terre, et se sentait entraîné vers cette vie indépendante, et débarrassée des entraves sociales par les périls et les jouissances qu'elle présente à un caractère romanesque. Disputer le terrain pas à pas pour y planter sa tente, conquérir le puits qui doit abreuver le chameau, se réjouir à la seule vue du brin d'herbe qui sert à nourrir le cheval, lui semblaient des plaisirs dont il voulait bien vainement nous faire comprendre les charmes. L'imagination était le trait distinctif de M. Rzewuzki; elle demandait le vague, l'inconnu, l'espace; l'Orient seul pouvait assouvir ses vastes désirs, ce même Orient qui présentait à lord Byron les enchantemens des Mille et une Nuits, et auquel nous devons le Giaour et ses autres belles créations. Avec tout ce prestige, M. Rzewuzki était un Arabe très-européen, et les flammes de son enthousiasme poétique s'allumaient tout aussi bien à la lampe élégante de la princesse S***, qu'aux rayons du soleil de l'Orient; il ne parlait pas comme Job, mais comme M. de Lamartine. Il est encore le premier individu à qui j'aie entendu prononcer le nom de lady Esther Stanhope, avec qui il était très-lié, vu la conformité de leurs goûts, et qu'il admirait particu-

lièrement. Cette femme est un effort de Dieu et de la nature, s'écriait-il avec enthousiasme.

Après avoir satisfait avec une infatigable complaisance à nos questions sur les ruines de Palmyre, les cédres du Liban, et surtout le cheval de l'Arabe, la plus jolie de ses poésies, M. Rzewuzki se mettait au piano et chantait de la voix la plus douce *les amours du rossignol et de la rose*, va-t-on me dire, si tant y a qu'il était l'homme de l'Orient. Non ! non ! rien de semblable. Revenu à de plus anciennes impressions, près d'un piano européen et accompagné par la plus belle personne de ce temps-là, il chantait, l'un après l'autre, les plus nouveaux vaudevilles français. Tout cela ne déparait point le turban et nous amusait mille fois davantage par l'effet du contraste. Il en fut de même d'une soirée passée toute entière à nous faire deviner des jeux de mots si éminemment français, que le marquis de Bièvre en eût été embarrassé. M. Rzewuzki avait le jeu en horreur, la médisance tout autant; il semblait exclusivement dévoué au chant, à la musique, à la conversation des jeunes personnes. Il nous a donné des noms arabes, de son droit d'émir, je suppose, et j'avais même conservé pendant bien long-temps quelques lignes de son écriture, qui eussent fait un si précieux autographe par le temps qui court.

M. Rzewuzki avait présenté au grand-duc Constantin deux beaux coursiers arabes, et se concilia ses bonnes grâces, quoiqu'en général ce dernier fût peu disposé en faveur des *spécialités*, quoiqu'il en fût une si saillante lui-même. Qu'avez-vous apporté à la comtesse votre femme? demanda le grand-duc. Eh! monseigneur, du maroquin. Pourquoi faire? reprit le grand-duc; autant eût valu des pantoufles. — Comme elle a autant d'esprit qu'un livre, c'était pour le relier.

La destinée de cet homme si intéressant est inconnue jusqu'à ce jour. Les uns supposent qu'il a péri dans la campagne de 1831; d'autres, enclins au romanesque, se plaisent à en environner son existence, et s'imaginent qu'il s'en est retourné chez ses bons amis les Arabes, afin d'y laisser passer l'orage, et que dans un jour plus propice nous le reverrons au milieu de nous. Son fils Stanislas réunissait des capacités immenses. L'abbé de Lamennais l'avait mis sur les rangs pour être roi des Belges. Sa mort prématurée nous porte à dire :

Mon triste ciel pleure une étoile de moins.

Cet heureux coin de la Lithuanie, où toutes mes pensées se concentrent en ce moment,

où elles viennent à une si grande distance chercher des émotions dans les lieux où l'on a été tendrement aimée, ce coin-là, dis-je, présentait non loin de la maison première dont j'ai esquissé les contours, celle de deux dames, de deux sœurs, vivant l'une pour l'autre. Karpinski, le Wordsworth de la Pologne, avait dit d'elles : « Se tenant par la main dans » l'ouragan comme sous un ciel serein, » pourvu que rien ne les sépare. »

Mais ces cœurs si bons, si aimans, avaient plus d'une affection à donner. Leur famille se composait d'une mère âgée et de deux frères qui ne s'étaient point mariés, tant ils se rendaient mutuellement heureux, et tant ils craignaient qu'un seul mauvais choix ne gâtât une si belle union. L'une de ces dames, demeurée veuve à vingt-huit ans, ne s'était jamais remariée, conservant un mélancolique souvenir du mari qu'elle avait perdu, quoiqu'il fût âgé de quatre-vingts ans, et qu'elle en eût dix-sept en se mariant. Une santé très-délicate demanda dès lors un dévouement absolu des heures ou plutôt des minutes de la vie de sa sœur, qui, toujours montre en main, règle tous ses mouvemens. Les autres individus de cette famille, si singulièrement bénie du ciel, ont contribué à en embellir l'intérieur, et c'est grâce au tableau qu'elles ont offert à

ma jeunesse charmée que je puis dire avec vérité : *Et moi aussi, j'ai vécu en Arcadie.* Chose plus extraordinaire encore dans cette vie où tout est changement, que là il n'avait point pénétré; une fois aimée d'eux, on s'y reposait avec confiance. Les jeunes personnes qui ont dû quitter ces lieux pour satisfaire à la condition imposée à la femme d'abandonner père et mère, en tirant ce billet de loterie qu'on appelle *un mari*; ces personnes, dont les destinées sont si différentes, n'en ont pas moins conservé les unes pour les autres d'inaltérables attachemens. Si mon cœur palpite en ce moment sous la douloureuse pression qui l'émeut, tel autre dans les steppes éloignées sent à la même heure tout ce que j'éprouve.

Là ont coulé mes plus beaux jours, là on riait, on jouissait dans l'heureux vague de l'avenir; là on dansait, là on faisait des charades, des lectures, des parties de plaisir; là on jouait la comédie, et l'on dépensait en exigences de la toilette et en répétitions, un temps qu'à présent encore il me semble avoir parfaitement employé, vu le souvenir qui m'en est resté. La troupe n'était nullement à dédaigner : nous avions le Lovelace de cette époque, fraîchement arrivé de Paris, au fait des bons modèles, muni des pièces de M. Scribe, mais plus occupé encore à tourner

toutes ces jeunes têtes qui ne demandaient pas mieux. Quant aux comédies de circonstance, elles sont toujours venues à point : quelqu'un de la société prenait une feuille de papier, et en décochait une, faisant descendre le vieil Olympe et la Grèce au seul appel de sa plume. Et voilà l'Olympe rajeuni.

Notre bonne et douce hôtesse, que nous poursuivions de nos comédies et de nos idylles jusque dans son dernier refuge, sa belle chambre à coucher, eh bien ! elle nous disait toujours : « Mes chers enfans, pourquoi vous » fatiguer l'esprit et la mémoire? vous en faites trop pour moi. » Et nous de l'accabler de nos attentions, et elle de nous laisser faire. Ce temps dont je parle est déjà du *passé*, il se présente avec charme et regret. Une parfaite harmonie ajoute à ses enchantemens, car aucune prétention de *prima donna* ne venait traverser les efforts de l'actif directeur, que la partie intellectuelle occupait bien moins que le plaisir d'arranger la scène de ses propres mains, et de mettre partout les clous lui-même; plaisir auquel je ne puis trouver d'équivalent que dans le mien, lorsque je fis à l'âge de dix-sept ans le rôle d'une vieille bonne de soixante-dix, affublée de deux bonnets avec des rubans écarlate, d'une robe grise à traine, et d'une paire de bésicles. Je

dis plaisir : eh ! non, c'était bien du bonheur.

La mère de la dame de la maison, une personne dont la vénération de ses enfans entourait les quatre-vingts ans, exprima un jour le regret de nous voir jouer ces ennuyeuses pièces françaises, disait-elle, auxquelles je ne comprends rien. « Si vous voulez jouer les » *Souliers mordorés*, à la bonne heure ; c'est » une des plus jolies comédies, et qui vaut » bien toutes les vôtres, allez ! » Ce vœu ne fut pas plus tôt proféré, qu'il devint une loi pour tous, et voilà qu'on est tout en l'air au sujet des *Souliers mordorés*, dont l'exécution présentait quelques difficultés. Le prince général, père du prince Czartoryski, avait fait cette pièce dans sa jeunesse ; elle se ressentait tant soit peu du siècle dont elle était l'expression, chose dont la vieille dame ne se rappelait nullement. Une femme mariée pouvait seule remplir le principal rôle ; il fut donné à la plus jolie personne de la société. Le fils favori de la dame, qui avait bien dépassé la cinquantaine, mais qu'elle traitait en maillot, se chargea du rôle fameux de ce mari dont l'honneur *cloche* durant tout le cours de la pièce, mais qui finit par *clocher* en son honneur. La pièce fut jouée à bâtons rompus, car aucun des acteurs n'avait l'habitude de sa propre langue, ni ne savait un mot de l'alle-

mand qui y abonde ; le souffleur l'épelait et laissait courir les acteurs sans pouvoir ensuite les rattraper ; une fois même ils s'arrêtèrent tout court. Néanmoins, la joie de l'excellente mère fut complète, surtout en voyant son fils chéri sur la scène qui venait de donner une si grande preuve d'amour filial. Cette pièce fut suivie d'une des plus jolies comédies de M. Scribe, *le Mari et l'Amant*, afin de dédommager celles que les convenances avaient empêchées de prendre un rôle dans les *Souliers mordorés*. On se mit à table pour souper à deux heures après minuit, et toute cette partie occupa plus d'une semaine dans la maison où l'on s'était rassemblé.

Que tous ces gens étaient bons, aimables, qu'ils avaient de l'esprit, de cet esprit fin et délicat que les carlistes se donnent seuls la peine d'avoir, à l'heure qu'il est ! Formés dans la bonne compagnie, quelques-uns à la cour, tous avaient fait des études, des voyages et cultivé la société si remarquable de l'Europe dans le dernier siècle, dont ils conservaient fidèlement les traditions. Je n'ai pas vu depuis attacher tant de soin au choix d'une expression, à la grâce d'un geste, d'un mouvement. Étaient-ils donc si bien parce qu'ils étaient vieux ? A tout prix je ne les eusse pas voulu plus jeunes.

Le comte Paul Grabowski, mort en 1630, à l'âge de soixante-douze ans, portait le cachet de ce brillant, de ce chevaleresque dont le dix-huitième siècle a été le modèle, et qui est allé depuis en dégénéral. J'en demande pardon à mes contemporains, ils peuvent dire que je radote tout à mon aise; mais que de fois il m'arrive de regretter qu'ils n'aient pas puisé à la vieille école, à celle du grand seigneur polonais dont j'ai cité le nom, puisqu'il ne vit plus! Son duel pour la duchesse de Courlande, son éloquence, sa belle figure et sa fortune l'avaient jeté dans la route dangereuse des succès. Il les a tous épuisés, même sa fortune s'y est noyée; mais il lui est resté le don inappréciable d'appeler tous les cœurs à lui par la seule grâce qu'il y avait dans cet appel. C'était de la fascination; elle tenait aussi à sa parfaite bonté, à sa puissance d'élocution. C'est lui qui nommait les chiens *les honnêtes gens de ce bas monde*. Mais si j'eusse abordé le dictionnaire réservé au culte et à l'éloge de mon sexe, mes deux pauvres volumes y auraient passé. Tout au moins ses derniers regards fixés sur sa petite fille n'ont gâté en rien l'image qu'il pouvait se faire d'une péri.

On ne tient pas assez de compte de la bonne fortune de rencontrer à son entrée dans le monde de ces célibataires (*old bachelors*) qui,

parfaitement désintéressés, n'ont d'autre affaire que celle d'y frayer une voie douce et facile aux novices qui pourraient s'y fourvoyer. J'ai connu quelqu'un de ce genre *dans nos châteaux*, le dernier des Romains, comme qui dirait, voué au culte des femmes avec une abnégation absolue dont rien désormais ne leur donnera l'idée; ce culte si inhérent à mon pays, comme le prouve toute son histoire, n'aura jamais présenté un sacrificateur plus dévoué à son objet. Respect, délicatesse, soins, admiration sans bornes, étaient prodigués à tout ce qui portait cotillon, et s'il a dû enfin clore une si belle carrière, on peut dire qu'il s'est reposé sur ses myrtes.

Il ne faut pas oublier que je parle de la Pologne, que ce n'est pas de l'Angleterre, et surtout que cette courtoisie, commune à la plupart des contrées de l'Europe, depuis l'ascendant que Louis XIV y a acquis, s'est prolongée dans la mienne, au delà des bornes assignées ailleurs à son existence. Il faut ajouter que les personnes dont j'esquisse les portraits forment une galerie de caractères entièrement disparus de la Pologne, et dont j'ai peut-être connu les derniers coryphées. La galanterie des hommes en Pologne n'a rien de commun avec celle des Italiens; c'est la chevalerie dans l'amour; elle n'effémine point;

Kosciuszko y retrempa son âme de héros, le prince Poniatowski ne lui sacrifia aucune noble inspiration.

Le même individu joignait à des agrémens frivoles une autre qualité, dont on devrait d'autant plus apprécier la valeur qu'elle se perd de jour en jour; c'est celle que les absens avaient toujours raison avec lui. Un secret, une réputation étaient un *fidei commiss* remis entre ses mains; sortis de là, le fonds s'en trouvait doublé. Jamais personne ne porta plus loin cette vertu chrétienne et ne mérita davantage la confiance de ses amis. Il disait joliment des choses fort jolies. Je me rappelle qu'en lui parlant de l'élévation sociale d'une de ses cousines, modeste dans la grandeur, je me servis du mot d'humble violette. — Pas si humble, reprit-il d'une manière charmante; elle se fait chercher! On a cessé de payer un tribut de déférence à ce genre d'esprit; c'est fâcheux, car se pourrait-il que l'absence du désir de plaire, la vulgarité des phrases, ou l'ennui de la politique traduisissent un caractère plus aimable ou plus vrai? C'est un grand pas qu'on fait vers la vérité dans les relations sociales que de témoigner à chacun une sincère bienveillance, car en laissant les autres satisfaits, on leur ôte le désir de vous nuire, et l'on établit des rapports chrétiens sur cette base,

— J'ai connu là encore une espèce de phénomène, une dame, maintenant avancée en âge, mais conservant sa force d'esprit, de raison, la mémoire du présent et du passé, les plus belles facultés intellectuelles avec la vigueur qu'elles ont seulement dans la jeunesse. Aucune petitesse, aucun caprice ne venaient gâter les jouissances de son commerce, et si l'on a pu rester jeune à cet âge-là, c'est bien le cas ou jamais. Peut-être doit-elle ce tour d'esprit spartiate et l'énergie qui la distingue à l'honneur d'avoir été la sœur de deux héros.

— Quoique le paysan naisse et meure serf en Lithuanie, et qu'un bon maître y soit trop souvent un *heureux accident*, les gens qu'on tire du village pour servir au château y sont invariablement traités avec la plus grande bonté, par les *heureux accidens* s'entend. Ils montent de grade en grade, commençant par être *pages* aux ordres de tous, puis domestiques, et pour peu qu'ils soient intelligens, il n'est pas rare de les voir devenir valets de chambre en titre, ou régisseurs. Le paysan lithuanien a plus de moyens que celui du royaume, et un meilleur fonds. J'ai vu un lien, comme celui de l'esclave dans l'Orient, associer avec amour le paysan aux intérêts de son seigneur. Des soins paternels d'une part, un dévouement illimité de l'autre, cimentent

leurs rapports et y répandent une teinte patriarcale qui rappelle Abraham chargeant Eliézer de la plus délicate des négociations. Ici, le serviteur n'est étranger à aucune affaire, il s'intéresse au procès du maître avec son voisin, aux jeunes amours de la fille de la maison, décide du mérite respectif des prétendants, donnera son avis s'il en est requis, n'en sera pas plus familier, ni plus affectionné. Il se croit créé pour sentir dans son maître. Il y en a bien qui se croient créés avec la même résignation pour souffrir en lui et par lui, sans que jamais un murmure échappe à leurs tristes lèvres, car c'est un pays où l'on punit la plus juste plainte. J'entends toujours parler des malheurs et de la barbarie stationnaire de l'Orient. Philanthropes, écrivains, voyageurs, allez interroger le paysan de ces contrées si rapprochées de votre civilisation et gémissant en silence sous le droit de vie et de mort déposé aux mains du régisseur infidèle et dépravé, tyran comme tous les subalternes, tandis que le maître dépense en France et en Italie le fruit de ces travaux arrosés de sang et de sueur à la fois. Voyez cet homme, sur qui aucune passion généreuse n'exerce de contrôle, porter l'immoralité et la honte dans la demeure de ce paysan déjà si malheureux, dont la femme et les filles sont les jouets de

sa brutalité ; si même on leur avait appris que la résistance est une vertu, elles succomberaient sous la crainte des châtimens infligés à tout ce qui porterait le caractère de la moindre opposition. Le régisseur, armé des droits du maître, ne les exerçant qu'en faveur du mal, est le Jonathan Whitelaw, peint par M^{me} Trollope avec des traits dont la vérité fait frissonner, mais qui m'ont représenté les scènes dont j'ai mille fois entendu le triste récit, quoique, grâce à Dieu, les personnes et les maisons où j'ai vécu aient traité leurs paysans et leurs gens avec une constante bonté.

L'impératrice Catherine avait donné à la famille de Polignac une terre de mille âmes (mille paysans mâles), dans le voisinage de celle où j'ai passé les années qui ont précédé mon mariage, et j'ai joui de la société des individus de cette famille à laquelle tant d'associations venaient se rattacher. M. de Polignac, frère du duc Jules et de la fameuse comtesse Diane, et oncle du ministre de Charles X, était bien le noble Français d'en deçà de 89, conservant intactes les traditions de l'aristocratie française, plein de déférence envers les inférieurs, froid avec ses égaux ; de supérieurs il n'en avait point. Ses rapports avec son pays étaient fort suivis ; mais, émigré à l'âge de dix ans, il aimait la Russie et se trouvait fixé dans

sa terre d'Oziaty, où il avait établi des manufactures et où il veillait paternellement au bonheur de ses paysans. Il leur donnait des fêtes, dansait avec eux, caressait les enfans, les connaissait tous; c'était un de ces seigneurs pour qui les paysans de la Vendée ont jadis donné leurs vies avec transport. La dernière fête de ce genre à laquelle j'aie assisté eut lieu le 25 d'août 1829, jour de la Saint-Louis, dont il portait le nom. Nous arrivâmes à quatre heures de l'après-midi, et je partis à cinq heures du matin, après avoir dansé toute la nuit, et joui du bonheur des paysans qui, répandus sur les gazons à l'entour de la maison, remplissaient l'air de leurs cris bruyans. Le châtelain en faisait les honneurs avec la grâce et la gaieté françaises; il dansait plus et mieux que tous, et nous communiqua son animation. Je l'avais connu bien des années auparavant, je le revoyais cette année après une séparation qui n'avait point eu de prise sur l'amitié qu'il m'avait portée et dont j'ai tiré de si grands avantages, car il m'a toujours dit la vérité et a beaucoup contribué à ma culture intellectuelle.

Hélas! à un an de distance, la révolution de 1830 venait d'éclater et bouleversa les fortunes de sa famille. M. de Polignac m'écrivit encore après; sa lettre se ressentait de l'état de

ses esprits, et, toujours fidèle au culte des Bourbons, il déplorait leur chute avec plus d'amertume que les infortunes des siens. Il n'y survécut que d'un an. Triste chose que la vie, dont tous les retours sont vers des tombeaux!

Les villes de province en Lithuanie offrent quelquefois des réunions très-brillantes, lorsque les nobles, à certaines époques de l'année, viennent y arranger leurs affaires ou élire les magistrats civils, tels que le maréchal qui est à la tête de la noblesse, et autres. J'avoue à mon grand regret n'avoir jamais assisté à ces diètes en petit, dont le tumulte eût été une source de délices pour moi; mais j'ai été des plus fidèles aux premières de ces réunions, et m'y suis toujours parfaitement amusée, précisément parce qu'à l'âge que j'avais le *pêle mêle* de la société offre un attrait de plus, et que ce *pêle mêle* regardait comme une souveraine, dispensatrice d'excellens diners et d'excellens vins, la personne avec qui j'y allais. Je faisais pour ce *pêle mêle* des frais qu'un empereur n'eût pas obtenus de moi, et j'en étais adorée. La soirée se passait au spectacle, car une troupe d'acteurs ambulans, vrais tréteaux de Thespis, ou joueurs de mystères, établis-saient leurs séances dans la première écurie restée vide ou réservée à leur usage spécial.

Des planches un peu élevées, des paravens et des banes pour les spectateurs, avec trois juifs pour orchestre, voilà quelle était la salle de spectacle. Je n'ai manqué aucune représentation, et je vis jouer *Othello* dans une de ces écuries; je riais en vraie folle à côté de M. de Polignac, qui ne comprenait rien à la pièce, mais en qui le costume et le jeu des acteurs excitaient la même hilarité. C'est à la lettre que j'y ai vu la casaque d'*Othello* retournée de devant par derrière, afin de faire illusion sur le changement de costume. Desdemona criait à tue tête, de la voix la plus rauque, la plus discordante dont le ciel eût maudit les organes flexibles de la femme, et un de nos messieurs, épouvanté de la furie de ses accens, se bouchait les oreilles, disant que si de tels sons devaient partir des lèvres d'une femme, tous ses charmes perdraient leurs prestiges. Et cependant, cet *Othello*, si poétique, dont je ne me lassé jamais en Angleterre, redevenu le nègre brutal et couvert de baillons, qui gémit sous le fouet du despote américain, parodié, baffonné, essuyant par d'autres larmes les pleurs qu'il me vit verser, c'est cet *Othello* qui crée un des sourires de mon passé. Jamais depuis madame Shroeder Devrient, dans le rôle de Desdemona, ni les sons de rossignol de mademoiselle Sontag, ni madame Pasta, à

Londres, ne m'ont renvoyée satisfaite, joyeuse, pleine d'une expansive gaieté comme cette écurie transformée en salle de spectacle! — *Fuit!*

Dans le nord reculé de la Lithuanie, le plus beau nom de la Pologne peut-être, celui de Zawisza a fixé son séjour. Lors de la naissance de l'héritier présomptif, cent personnes se trouvaient réunies au château avec gens et chevaux, et toutes ont tenu sur les fonts le fils unique dont la naissance comblait les vœux ambitieux des parens. Un bal des plus magnifiques suivit le lendemain cette cérémonie; durant une quinzaine de jours la maison ne se désemplit pas, les plus proches voisins venaient le matin pour s'en retourner le soir, mais les cent personnes étaient à demeure. Jamais je ne vis étaler un luxe pareil en fait de vaisselle; la table pliait sous le poids d'une argenterie massive, à laquelle on tenait comme à une antiquité. Une coupe d'argent précieusement ouvree faisait le tour des convives et rappelait ces bons vieux temps où toute la Pologne était ivre, ses dimensions ne laissant rien à désirer à cet égard. La profusion et l'hospitalité de ces nobles pouvait retracer l'époque où le palatin Jean Laski étonnait les Anglais par ses prodigalités, et fournissait à Shakspeare des vers qui paraissent se rapporter directement à lui. Nous avons fait un voyage de près de trois

cents milles, et sommes venus à point nommé le jour même de la grande cérémonie. Vivent de pareils amis ! Nous étions au milieu de l'automne, et nous allions avec nos propres chevaux, deux voitures, deux femmes de chambre, cochers, domestiques, cuisiniers, matelas, linge, etc., etc., nous arrêtant pour diner et coucher dans les horribles auberges, d'où notre illustre présence chassait les juifs, et leur innombrable progéniture, multipliée comme les feuilles des arbres et le sable au bord de la mer. Ils déguerpissaient en un instant pour aller se nicher au-dessus du poêle de la grande chambre, destinée à l'usage des premiers venus, contribuant ainsi à la salubrité de l'air et à la propreté peu commune de ce bel appartement. On a tant dit que la Pologne était le *Paradis des juifs*, qu'il faut bien m'y conformer, faisant abstraction, dans ce paradis terre à terre, de l'un des plus grands bienfaits de l'autre, un air constamment pur. A force de se nourrir d'ail et d'oignons, les juifs sont imprégnés de leur terrible odeur, qu'ils traînent partout à leur suite, dont ils infectent l'atmosphère, et dont en ce moment encore il me semble que mes organes olfactifs vont se ressentir. Une personne de ma connaissance, étrangère à ces particularités, prête à aller en Pologne, croyait adresser le plus beau compliment à des jeunes

juives anglaises, en leur disant : — Je vous enverrai de là bas des juifs bien riches pour époux. Elle les vit frissonner à cette perspective, et je me chargeai de compléter le tableau qu'on lui esquissa à cette occasion de ces parias européens : *les juifs de la Pologne*.

Radziwillmonty, résidence princière, qui appartenait aux princes Radziwill, palatins de Kleck, a été dernièrement habitée par la princesse Louis Radziwill, et tirait un nouvel éclat de la présence de sa fille Hélène. Belle comme l'Hélène des Grecs, il m'a toujours paru que sa beauté classique ressortait encore davantage dans ces salons aux lambris dorés, aux colonnes de marbre, qu'elle parcourait avec la légèreté et l'innocente gaieté d'une sylphide. Quoique élevée dans la solitude, rien n'était accompli comme elle ; on pouvait la croire une de ces princesses que les fées avaient douée à sa naissance de tout ce qui agit à la fois sur l'âme et l'imagination. Sa grand-mère, la princesse palatine de Wilna, la comparait à Ève sortant des mains du Créateur, qui croit tout l'univers fait pour elle. Deux filles d'un premier mariage contribuaient à répandre sur cet intérieur les perles de leur intelligence et de leurs talens. La vie domestique, en Angleterre, dont on a si bien ménagé l'économie morale, m'a quelquefois offert le reflet de

Radziwillmonty. Quoique tout y fût harmonie, tout n'y avait pas été constamment bonheur; des larmes y avaient coulé, de ces larmes qu'un regard jeté sur Hélène arrêta aussitôt. Sa mère eût redouté de flétrir une fraîcheur si délicate, d'enlever une seule feuille à cette rose fragile, cultivée avec amour dans l'ombre et le silence. La mort imprévue de la princesse Louis fut un coup de foudre qui frappa cette famille. Dans ce monde, où l'on rencontre si souvent la bonté, il faut cependant dire que peu de personnes approchaient de la sienne. Toujours occupée des autres, sans aucun retour sur elle-même, ses yeux suivaient les mouvemens de ceux qui l'entouraient pour prévenir leurs besoins, leur désirs; que de fois l'ai-je vu se lever, chercher ce qu'on souhaitait, vous l'apporter avant que vous ayez eu le temps de songer à le demander! Bonne de bonté, caressante et aussi adorée qu'elle méritait de l'être, les juifs vinrent dans notre église pour rendre un dernier hommage à sa mémoire et verser des pleurs sur le cercueil de la bonne princesse. Hélène fut mariée à son cousin, le fils du prince Antoine Radziwill et de la princesse Louise de Prusse, et succomba bientôt après aux atteintes de la consommation. Elle mourut à Nice en demandant si c'était un péché de regretter la vie lorsqu'on était si

jeune et si heureuse. Son tombeau et celui de son enfant augmentèrent le nombre de ces monumens, sur lesquels la princesse Louise, vraie Niobé de nos jours, a déposé tant de funèbres guirlandes. La princesse Hélène était une sorte de perfection, elle rayonnait d'esprit et de beauté; son instruction était remarquable, son chant suave comme elle, et pour complément de ce portrait, elle fut bonne comme sa mère.

Le beau, l'idéal sont des apparitions célestes qui viennent visiter les mortels, exhalent quelques parfums et laissent de poignans regrets. Toute cette chaîne, qui pouvait river le présent avec le passé, est brisée pour moi; mais si jamais ces lignes appellent les regards de ceux qui survivent encore, ils verront que le cœur humain est susceptible de longs souvenirs, et me pardonneront d'avoir mis leur nom en l'entourant d'une auréole d'affection.

Mon bon, mon indulgent lecteur anglais pardonnera aussi à l'exilée d'avoir retracé *con amore* quelques momens heureux, dérobés au triste cercle de la vie, et d'avoir jeté ces arrière-pensées à ceux dont un abîme la sépare à jamais. Je n'en ai pas moins réduit au silence les émotions si douces, évoquées par les amis chéris qui demeurent dans cette terre de prédilection, et dont le nom est recelé dans

mon sein. N'importe ; il n'y a pas ici d'affec-
tion perdue, et je leur dirai ces jolis vers de
Marie Stuart, avec le sentiment qui les lui a
dictés :

La nef qui déjoint nos amours
N'aura de moi que la moitié ;
Une part te reste, elle est tienne
Je la fie à ton amitié,
Pour que de l'autre il te souviene.

— 113 —
CHAPITRE V.

Encore un château de campagne en Pologne.

Le courant de la révolution du 29 novem-
bre rassembla, au mois de juillet 1831, dans
un coin de la grande Pologne, une réunion de
personnes de très-bonne société, qui se con-
naissaient toutes et furent charmées de se
retrouver ensemble. Trop des leurs y man-
quaient pour que ce plaisir fût complet ; l'a-
valanche qui les avait séparés les uns des
autres venait d'en ensevelir plusieurs sous ses
débris. Un retentissement mélancolique amené
par chaque réminiscence, l'inquiétude dont
étaient l'objet les amis qui nous restaient en-
core, lancés au plus fort de l'orage, gâtaient
pour nous un intérieur que tout concourait
à rendre agréable. Il eût été aussi à désirer
que le système de *non intervention* politique
adopté si récemment signalât les rapports des

individus, mais là comme partout ailleurs il semblait destiné à être le système de la *quasi-intervention*. Cependant ces nuages passagers n'altéraient point la sympathie qui rendait notre intimité pleine de charmes, et peut-être cela est-il son plus glorieux triomphe. Cette indulgence de si bon goût s'arrête ordinairement en matières politiques, et donne le démenti le plus formel à la parabole de la poutre et de la paille. On vous impose arbitrairement ses propres opinions sans vouloir rien entendre à la modération des vôtres. — Ah! je garde rancune à la vilaine politique; elle a été de tout temps mon brevet d'ennui!

A l'abri de cette dangereuse influence, un autre fléau nous restait à combattre. C'est cet ennui qui se glisse insensiblement dans les relations journalières où l'on se relâche du désir et du besoin de plaire. Pour tenir compte de tous nos succès, je dirai qu'il n'est pas venu nous y atteindre. Peut-être faut-il l'attribuer à la diversité des caractères qui n'admettait qu'un seul point de contact, une instruction très-variée et une bienveillance sur laquelle nous avons soin de veiller comme qui dirait sur le feu sacré, voyant avec regret combien elle se perdait de jour en jour. — Mais il faut un peu grouper mes personnages. J'indiquerai simplement par le surnom de châtelain le

maître de ce château, qui nous y ménageait un champ d'asile. — Cette épithète est un quand même au dix-neuvième siècle, mais il a bien la couleur féodale d'un baron du moyen âge, et cependant il est jeune encore, et la guerre patriotique de 1809 a vu commencer sa carrière; il l'a terminée à Fontainebleau en 1814. Le vétéran du soldat couronné professe les principes les plus monarchiques. C'est une des colonnes demeurées debout de cet édifice battu en brèche par les vagues d'un océan en furie; l'anomalie qui se trouve entre ses opinions et une conduite dénuée de toute ambition m'a paru tenir à un vague songe du passé; il y revient sans cesse, car il a le culte des aïeux et aime à s'entretenir d'eux. Le salon à manger est rempli de vieux portraits de famille l'un plus laid que l'autre, où se trouve un chevalier de son nom, tué à coups de flèches par les Tartares, mort héroïque qu'il était allé quêter, car les Tartares ce sont nos croisades. Et dans le salon à côté vous voyez les portraits de Kosciuszko, Napoléon, et notre dernière gloire chevaleresque, le prince Joseph Poniatowski. Des ifs d'une grande beauté projettent leurs sombres reflets sur tous les appartemens; ces arbres, auxquels on tient ici comme à un legs paternel, taillés avec la symétrie de Le Nôtre, sont soignés par

un jardinier dont l'âge ne se laisse plus séduire aux grâces du *laisser aller*. Recouverts de neige, ils ont eu un faux air de marquis de l'ancien régime. Pour compléter ce tableau d'hiver il n'a été question que de spectres, d'apparitions, de lueurs vaporeuses, de musique aérienne, attestés par des individus dignes de foi. Le châtelain n'est pas absolument esprit fort à cet égard; il rit et plaisante parfois, car il est gai et spirituel par dessus tout; mais on serait tenté de croire que cela provoque ou réveille en lui des sensations pénibles. Quant à nous autres, nous avons fini par avoir peur de notre ombre. Il y avait un souterrain où aucune de nous n'est descendue, à l'inverse des héroïnes de madame Radcliffe, qui nous eût bien méprisées. Que de fois cependant les accens d'une folle gaieté ont fait fuir ou peut-être sourire les revenans! Elle ne venait pas toutefois provoquée par le nombre des convives. Les circonstances critiques au milieu desquelles nous nous trouvions jetés avaient resserré plus que jamais le cercle des relations. Il en était comme de la chaumière du Paria, d'où nos propres opinions ne sortaient jamais et où celles d'autrui entraient rarement. Et cette hospitalité que nous traitons de barbare dans notre civilisation moderne, s'est conservée ici dans sa pureté origi-

nelle; le châtelain en est un modèle. C'est chez lui aussi un principe, mais il s'y trouve un fond de générosité qu'il est de notre devoir de relever.

Sa femme... pourquoi m'est-il défendu d'en parler? Elle m'en voudrait de soulever le voile virginal qui recouvre tant de vertus ignorées et toute la perfection qu'une chrétienne seule peut embrasser. Si en dame châtelaine elle eût adopté une devise, celle de Cordélia : *Aimer et se taire*, lui convenait uniquement. A ce tableau si pur et si beau, l'ombre seule a failli pour le mettre en relief.

La famille émigrée qui s'y trouvait réunie pendant mon séjour se composait de dix-sept personnes à la fin du sien. Je place dans ce cadre une suite de bonnes, de nourrices et d'enfans; c'étaient heureusement de ces enfans que l'on aimait quand même ils ne pleuraient pas. Il faut d'ailleurs en parler avec respect, car ils préludent à cette autre génération, effrayante d'esprit et de perfection, qui nous menace bien autrement de sa supériorité que celle dont nous supportons si patiemment les mépris.

J'ai vu de bien près, lors de la révolution du 29 novembre, deux de nos plus hautes sommités sociales tout-à-fait déchues. Quelque pénible

que soit la vibration d'un passé aussi récent, qu'il soit permis de faire abstraction d'opinion, afin de se reposer sur des images faites pour raviver des émotions froissées. Une convulsion politique est l'équivalent d'une suite d'observations philosophiques tristement consacrées à sonder les replis du cœur humain. Qui de nous n'a pas sa liste de déceptions et de mécomptes, je ne dirai pas à faire valoir, mais à dérober à d'affligeans souvenirs ! C'est cependant à une époque où les plus généreuses croyances du cœur sont soumises à des calculs égoïstes, à cette époque terne, positive, blasée, décourageante et découragée, dont Richard Arlington a défini l'individualité, que j'ai vu l'idée abstraite du devoir planer sur des intérêts personnels. Elle emprunta même du caractère de l'une des dames associées à ces destinées une teinte d'héroïsme. Une égalité d'humeur parfaite, une douce gaieté n'auraient jamais laissé deviner à un étranger que ces individus-là avaient tout perdu en un instant; aussi disais-je en riant à l'un d'eux qu'il était comme le roi René se consolant en chantant de la perte de ses états. L'un entrevoyait sa récompense dans la figure radieuse de l'ange qui l'aidait à franchir la tombe ouverte à ses cheveux blancs; l'autre, bien plus jeune et toujours optimiste, se confiait à une

étoile qui pouvait pâlir, mais jamais disparaître de l'horizon.

Notre hôte, le comte G*** était un modèle de cette politesse gracieuse et bienveillante dont notre siècle fait justice assez sommairement ce me semble. Lorsque je le lui observais : — C'est que je suis vieux, me disait-il; avec vingt années de plus je serais tout-à-fait aimable, — et c'était le cas ou jamais d'accorder une *dispense d'âge*. Une grande élégance d'expression et de toilette, une imagination vive et mobile tout-à-fait méridionale, ont ôté à son immense érudition ce qu'elle pouvait avoir d'effrayant sans ces accessoires modifiants. C'est lui qui reprochait à une de nos dames avec des expressions que le prince de Baudeau n'eût point désavouées, son goût si prononcé pour tout ce qui portait un cachet français, et cette dame, française d'esprit et d'opinion, ne s'en défendait pas, car, comme elle n'approfondissait jamais rien, il ne lui était pas venu à l'idée de peser les motifs de cette sympathie. Elle eût pu dire toutefois que ses yeux à peine ouverts à la lumière du jour avaient rencontré les aigles victorieuses de Napoléon, et que le premier sentiment qui lui eût été révélé fut celui d'une généreuse indignation au récit de ses revers. Ce sentiment, que son âge ne comportait point encore, décida depuis sa vocation pour

le malheur, quelles que soient les couleurs de la bannière qu'il adopte. Mais sans aller à Sainte-Hélène, elle avait de quoi battre son ennemi sur son propre terrain, car la dispute n'était pas terminée, que le comte s'informait avec l'impatience de l'attente si les journaux français, sa vie, son élément à lui, étaient là, et ses yeux rayonnaient de plaisir en rencontrant un des spirituels feuilletons de M. Jules Janin ; grâce à lui, la gaieté intellectuelle a pénétré dans notre solitude, et nos obligations allaient chercher tous les ouvrages français qui nous ont valu tant d'heures agréables. Enfin, dans l'attente des lettres, des journaux et des romans de Paris, nous pouvions nous appliquer ce vers d'Otway :

Nous ne vivions point, nous attendions la vie.

Un jeune homme est venu vers le milieu de notre séjour afin d'en varier l'uniformité. Un malin lutin qui le quittait rarement, prenait plaisir à nullifier les avantages qui valent des succès dans le monde. Il avait un joli talent pour la peinture, et de la paresse à la cultiver ; il gâtait une figure agréable par une barbe de capucin et des moustaches de caporal, et il abîmait les rubans parfois très-élégans de nos dames en fumant du matin au soir. Le comte, désolé, déclamaient contre ce qu'il appelait *l'in-*

vasion de la pipe, et l'instant d'après il faisait amende honorable en s'empressant d'en demander une à son valet de chambre, comme qui dirait à son noir ; car ce plaisir oriental a si bien envahi le pays, que je ne m'étonnerai pas de voir venir les noirs à sa suite. On me fait peur en disant qu'un usage aussi subversif de toute élégance va gagner les salons de Paris ; mais il est à supposer que le goût parfumé des dames françaises protesterait contre. Ah ! si nous avions eu quelque soi-disant type de perfection à opposer à ce jeune homme ! Mais le seul qui eût pu nous en servir, un admirateur du moyen âge, n'a fait ici qu'une apparition. Tous ceux que le hasard jetait sur notre chemin n'admettaient pas de comparaison : pour son malheur et pour le nôtre, il était là, le seul de son espèce. Il en est toutefois de mes observations à son égard comme de celles auxquelles la pipe donnait toujours lieu. L'expiation ne leur fera pas faute, car, bien que le siècle l'ait moulé ou déformé, si vous le préférez ainsi, il a encore de quoi le faire paraître en beau ; en lui ce sont des ombres qui ne gâtent presque rien. Il est loin du frisson d'être bon, de la terreur d'être poli, qui dénaturent tant de ces bons enfans, faits pour jeter du charme dans la société, et qui ont pris en sens contraire le mot être et paraître. Nous pou-

vons nous vanter aussi de notre jeune Polonoise.

Pour éviter un faux air d'ingratitude, je vais additionner toutes nos obligations. Sans lui aurions-nous fabriqué ces myriades de questions qui nous ont fait passer tant de bonnes soirées d'hiver ? Plus d'une équivalait à tout un sommaire de traité. Le comte de *** en avait fait, je me souviens, une soixantaine sur l'esprit et ses variantes. Celles-ci, au moins, étaient bien françaises. Le mot et son essence ont là leurs droits de cité ; le jeune homme en faisait de jolies ! de jolies ! il a une dance marquée vers la métaphysique.

Sans lui encore aurions-nous joué la petite pièce de M. Scribe, *la Haine d'une femme*, et dépensé quinze jours bien gais en répétitions ? Nous étions là un peu comme les comédiens de province de M. Botte, et la bonne française des enfans, suppléant au défaut d'acteurs, s'était chargée du rôle du savant. Elle y a mis la bonhomie requise, et l'a poussée jusqu'à estropier Homère et Thucydide, disant toujours ma Omère, ma Tucile. Mais le bon Homère a déjà eu tant à pardonner durant sa vie et bien au-delà ! D'abord son lieu de naissance, disputé et nié en cent endroits divers, d'autre part ce méchant Zoïle, détracteur volontaire, et puis son existence, mise en pro-

blème par des gens bien autrement savans qu'une bonne inoffensive, toute française qu'elle ait été, et tout affublée d'une perruque. Elle m'a moins gâté Homère que ceux qui me le donnent pour cet insidieux Ulysse. La pièce a été jouée comme qui dirait un concert d'amateurs. Notre auditoire, composé du tiers et du quart, ne s'attendait à rien moins qu'à des brigands de Calabre. Il a été bien choqué de voir que tout se passât comme à une table de thé. Le succès, de ce côté-là, n'a pas été brillant.

Aurais-je eu le tort de ne point consacrer quelques lignes à la fille du comte *** ? une jeune, suave créature, placée là pour ravir le cœur et les yeux. C'est une matinée du printemps, c'est la première fleur fraîche qu'il fait éclore ; à l'inspection, elle vous donne l'idée d'une Galatée, on se dit : rien de profond ne passera jamais par là, et cependant il y a bien toute une vie intérieure refoulée vers l'âme. Je n'ai jamais vu d'organes plus susceptibles de saisir le beau et de l'admirer ; aussi est-elle artiste.

Nous avons en général peu connu et peu joui des personnes de ce pays-là ; le léger aperçu parvenu jusqu'à moi a été tout-à-fait à leur avantage. Il y a bien une nuance au bon goût de Varsovie, qu'une dame âgée de ces con-

trées et remarquablement spirituelle, me faisait observer. Il me paraît, à moi, que l'air de la paroisse devient contagieux; on y prend insensiblement les teintes de ses entours, et l'on est provincial parce qu'on vit en province.

Nous nous sommes trouvés quelquefois en rapport avec les curés des environs, les Kettle-drumle, quoique certes pas les Mac-Briar de notre époque. On comprend mieux le fanatisme religieux, cet élan d'exaltation religieuse; mais les couleurs politiques jurent trop avec leur état de quiétude. Celui de notre paroisse était un bon et saint homme que les saint-simoniens, auxquels il ne comprenait rien, agitaient violemment. Il confondait leur apôtre avec le disciple de Notre Seigneur; ensuite il en a fait le saint Martin des illuminés, et n'a jamais voulu sortir de là.

Le comte G^{***}, sa fille, cette couvée d'enfants et moi, sommes restés inséparables durant plus de huit mois; les autres individus, partie tout aussi intégrante de la société, ont enfreint la consigne à maintes reprises; le châtelain et sa femme furent obligés de s'absenter tout-à-fait. La maison était donc gouvernée *par interim* par une jeune et jolie personne qui en faisait très-bien les honneurs. Elle savait seule en imposer à un vieux domestique,

race perdue d'anciens serviteurs, ayant regret au verre d'eau qu'il ne pouvait raisonnablement refuser. Celui-ci a négligé de plein gré une chance de salut aussi aisée.

C'est bien la bonté, parcelle émanée de la Divinité même, qui seule peut expliquer comment l'homme est fait à l'image de Dieu. La puissance n'a pas été départie à ce jouet de tout vent, zéphir ou aquilon, n'importe, ni l'éternité à la plus forte de ses affections; mais la bonté et son action sur le bonheur d'autrui rentrent très-bien dans la sphère de ma conception depuis que j'ai tant vu le comte de^{***}: savoir tout heureux, était un de ses premiers besoins; et que de fois n'a-t-il pas évoqué une *gaieté grognon* sur nos figures pour répondre à ses exigences! Nous avons eu, durant son séjour, des danses et des fêtes d'idylle.

Le *Lorgnon* de madame Girardin n'eût été d'aucun usage dans des rapports marqués par une bienveillance si vraie. Nous avons admiré l'idée ingénieuse qui fait les fonds du roman, les situations piquantes qu'elle a développées, et ses gracieux détails; mais nous avons plaint M. de Lorville; il n'a pas connu le charme de deviner le cœur de celle qu'il aimait, d'attraper au vol quelques sensations fugitives, de traduire sa rougeur, de douter ou de se rassurer par un sourire. Une de nos dames surtout

avait l'habitude assez singulière de juger les gens par ce qu'elle leur entendait dire, et se trouvait si bien enlacée dans ce cercle d'illusions créées à plaisir, que je ne sais si le lorgnon de M. de Lorville lui eût fait voir clair. Elle démêlait si peu les intérêts croisés de ce bas monde, qu'elle eût mis aux prises, pour me servir des expressions du comte, les blancs et les noirs, les verts et les bleus, sans s'en douter le moins du monde. Le comte n'aurait eu à cacher que le secret de sa bienveillance décelé par son premier regard, et la petite personne qui était là se contentait de sa native finesse de femme, qui lui tenait lieu de lorgnou.

Mais il vint un moment où il fallut se quitter. Des adieux pleins de regrets et d'émotion m'inspirèrent des pensées semblables à celles d'un habitant de la lune, dont parle un auteur allemand cité par madame de Staël, qui s'étonnait que sur cette terre on voulût du don de la vie lorsqu'elle ne sert qu'à aimer ce qu'il faut perdre. Si l'on ne se sépare pas là, ah ! je veux aller demeurer dans la lune !

CHAPITRE VI.

Du divorce en Pologne.

Le divorce est une plante indigène qui ne croît qu'en Pologne et se flétrit ailleurs. Malgré la latitude donnée au divorce par le code Napoléon, il n'a jamais pu se nationaliser en France; et ce peuple, le moins susceptible du *laisser aller* des superstitions tendres et pieuses, n'en a pas moins attribué le déclin des fortunes de l'empereur à la violation de la foi conjugale. Le nord de l'Allemagne ne connaît pas d'entraves sous ce rapport; cependant les divorces y sont bien rares, et les bons ménages y abondent. Mon pays forme un cas exceptionnel à tout autre; ce mal y est si invétéré, de si longue date, qu'on serait tenté d'imaginer que Micislas, le premier prince chrétien, le grand briseur d'idoles, a trouvé la statue du Divorce exposée aux adorations des habitans, et impossible à déraciner du sol auquel elle s'était attachée. L'ha-

bitude de ne voir, de n'entendre parler que de cela, depuis que nous ouvrons les yeux à la lumière du jour jusqu'à celui où nous la perdons sans retour, n'a jamais pu néanmoins familiariser les personnes religieuses avec l'idée du divorce. Dans la famille où j'ai été élevée, il ne s'offrait aux traditions de personne; le seul cas qui y eut lieu dernièrement provoqua, de la part d'un des individus, l'amère observation qu'il était triste de penser qu'on en comptât un dans cette famille, où tous les liens moraux avaient été si saintement respectés. Je voudrais dire que le divorce, ce fléau destructeur, parcourt le pays, n'y exerçant que des ravages à comparer à ceux du choléra, simplement décimant. Hélas! non, il va frappant de droite à gauche, aveugle qu'il est, froissant ou blessant à mort des cœurs quelquefois bien purs, nullement préparés à porter ce coup fatal. Et cependant, lorsque je rassemble les observations faites à ce sujet, il ne me revient pas d'avoir entendu dire : Qu'elle est à plaindre, l'infortunée! son mari l'abandonne! son mari ne l'aime plus! On n'a jamais mis en ligne de compte les douleurs silencieuses de la femme délaissée; ainsi, on demande simplement : Pour qui fait-il divorce? Et la société a marqué d'avance la personne qui doit remplacer l'épouse mise de

côté; on dirait un meuble tant soit peu usé, jeté par la fenêtre pour se briser en pièces; n'importe, il y en aura un qui occupera sa place. La légèreté, l'insouciance avec laquelle on sourit et on passe devant la plus profonde des misères humaines, n'accuse cependant que la puissance de l'habitude, sortant toujours victorieuse de la lutte que la raison et la morale essayent d'engager avec elle. L'Indienne des rives du Gange puise dans l'orgueil de caste le courage de ne pas survivre à l'époux qui l'a opprimée; le Polonais défend son divorce comme son *liberum veto*, parce qu'il favorise l'inconstance naturelle aux passions, et rentre dans les vieilles habitudes de son pays. Et d'ailleurs, en le condamnant, en s'élevant contre lui, il condamnerait père, mère, tante, oncle, sœur, cousins; tous et toutes ont bien divorcé. Un de mes plus intimes amis en Pologne, deux fois marié, deux fois heureux, va toujours déclamant contre le divorce, l'appelant un *libertinage licite*. Je l'ai vu dans le cas mentionné en cet instant de père, mère, oncle, tante, sœur divorcés, et dernièrement encore il a fait à lui seul le divorce d'une amie qui s'en était reposée sur lui des conditions à stipuler. Ses déclamations, comme on le voit, n'ont pas amélioré l'espèce humaine ni sa propre espèce, et, à défaut

d'anéantir le divorce, il s'est vu dans les rangs de ceux qui lui rendent service.

La parfaite indifférence marquée à cet écueil où toute moralité échoue, a eu un seul bon côté, la paix intérieure des familles ne s'en est pas ressentie, et on aime quelquefois mieux son beau-père que son père, parce que le premier prend à tâche, surtout dans les familles bien nées, à en tenir lieu à l'orpheline. Il y met une sorte de scrupule; mais des rapports moins aisés à concevoir, contre lesquels protestent la délicatesse, la bienséance, s'établissent maintes fois entre les deux épouses divorcées et leurs nouveaux maris. On se fait visite, on se rencontre avec plus d'amitié qu'on n'en éprouvait jadis, et on serre la main qui a dénoué leurs liens. On appelle cela *respecter les convenances*. A cet égard, je les respecte bien peu; car il ne m'est pas advenu de comprendre qu'on pût aimer le pays, vivre sous le ciel qui a consacré cet oubli honteux du plus saint des devoirs. J'ai connu pour ma part la mère de cinq enfans, divorcée et remariée comme de raison, portant aux enfans de son premier mari et de la femme qui lui en avait ravi les affections, un intérêt à la hauteur de celui que lui inspiraient ses propres filles. J'ai vu des amitiés intimes exister entre la femme du *passé* et la femme du *présent*. Je

ne ferai pas faute de grammaire en disant que le *futur* guettait peut-être non loin de là; car deux divorces en Pologne ne sont pas chose rare. Quoique les bonnes mœurs, surtout celles des hautes classes, aient été en hausse durant les années qui ont précédé la dernière insurrection, le divorce a gardé son inexpugnable position. Loin de l'envisager comme un outrage à la moralité, on croyait qu'il en maintenait l'empire en consacrant une fantaisie momentanée par la substitution du serment du lendemain à celui qu'on violait la veille. Lorsque l'homme aura la liberté de jouer avec les passions, il ne manquera pas de sophismes à leur appui.

Loin d'entraîner, comme en Angleterre, la perte de l'honneur et le bannissement de caste, la femme divorcée en Pologne ne se ressent de ce malheur qu'en tant qu'elle aime la dernière, et souffre par le cœur. Elle n'est point dans une fausse position au sein de la société, la sienne y est même assez agréable, si elle a le courage de s'y soumettre. Mais il faudrait pour cela qu'elle fit abstraction du devoir, tel qu'on le lui a inculqué dès le berceau, de la religion du serment, de l'avenir qui l'attend. O vous qui allez prêchant imprudemment l'émancipation de la femme, avez-vous jamais interrogé la destinée de celle

ainsi émancipée, avec ses douleurs secrètes, intimes, profondément refoulées dans son sein ? On dirait un habitant du palais ténébreux d'Eblis, le sourire sur son pâle front, et portant à tous momens la main à son cœur, car le germe du mal est là et le dévore. La femme divorcée de mon pays, c'est bien la femme émancipée dont vous préconisez les tristes avantages. Privée de l'appui de son protecteur naturel, elle n'a de compte à rendre à qui que ce soit au monde; placée par sa position de femme mariée en dehors de toute espèce de contrôle, en est-elle plus heureuse ? Sa situation isolée, indépendante, lui a-t-elle ménagé ces jouissances d'épanchement, de confiance, d'appui dans la peine, que ses facultés douces et aimantes vont demandant à la nature entière ? Lorsqu'on lui fait mal, elle crie ; mais où est l'ami qui prend fait et cause pour elle, sans appeler sur sa tête le mépris de la société ? où est le père à qui elle peut montrer avec orgueil et amour son enfant ? où est l'être sympathisant avec ses souffrances, sa pensée ou ses joies ? Voilà quelle est la destinée de la femme craintive, modeste, qui s'est peut-être sacrifiée au bonheur du mari qui ne l'aimait plus, l'isolement, la plus triste des positions dans ce monde.

Le revers du tableau est celui de la femme

qui a pris son *émancipation* dans une acception littérale, et, tombant de chute en chute, a cherché à noyer ses souffrances dans de criminelles erreurs, comme le mangeur d'opium saisit parfois le rayon du ciel en se jouant au bord de l'abîme ; elle est punie si tôt, si vite, la société en fait justice en la repoussant d'au milieu d'elle. Cette femme, cette pauvre femme est-elle donc heureuse ? une émancipation totale a valu à l'une l'isolement, à l'autre regrets et remords.

Une grande dame de mon pays, peut-être trop connue en Europe, tant elle a fait parler d'elle, s'est offerte à ma pensée lorsque je traçais les lignes qu'on vient de parcourir. Tout ce que la beauté jointe au rang, à la fortune, offre de facilités à une *émancipation totale*, s'est présenté comme autant de tentations à une personne dont l'éducation première avait été négligée ; deux divorces sur trois mariages, d'incalculables erreurs, ont marqué une carrière terminée dans d'atroces douleurs avant l'âge de quarante ans ; elle était si charitable, qu'on n'avait pas le courage de la condamner, tant on lui voyait de retours vers Dieu, d'élan vers le bien. Abandonnée de sa fille, son lit de mort solitaire ne lui a offert que le regret du passé et ce qu'il avait d'irréparable ; c'est elle qui disait souvent : Je devrais être

dans l'abîme, et je retombe toujours sur un lit de roses. Son lit de mort n'en était pas un ! Qu'a-t-il manqué à cette femme pour remplir sa véritable mission ? ce fut de vivre dans un pays où le divorce n'eût pas été érigé en loi, et où les bienfaits de l'*émancipation* qui s'ensuit ne se fussent pas trouvés à sa portée.

Si cette funeste organisation constitue le malheur réel des femmes, elle exerce une action vicieuse sur la moralité des hommes ; car leurs passions violentes n'ont point la salutaire entrave d'une barrière impossible à franchir. De là vient la promptitude à former des liens qu'il est si aisé de rompre. De là le peu de respect qu'on leur porte. Une dame de mon pays a obtenu son divorce sous le prétexte de n'avoir pas été mariée dans sa paroisse ; c'en était assez pour satisfaire la loi. Que disait la conscience ? elle se tait dans les cas douteux. J'ai entendu un homme dire à sa femme : « Vous avez tort, ma chère amie, de rebattre mes oreilles de vos grandes phrases ; car, tout pesé, je fais ce qu'a fait mon père. » — O mon Dieu ! pensa la malheureuse femme, si son fils allait jamais en dire autant ! Et bien vite de prendre ce fils, de le presser entre ses bras, de consentir au divorce, afin que cet enfant, sur qui elle voulait appeler les regards de Dieu, ne suçât pas le venin

de la corruption dans la maison paternelle.

Le stupide étonnement des étrangers, à la seule mention de notre facilité de divorce, m'a maintes fois embarrassée durant les longues années passées hors de mon pays. J'étais obligée non d'en faire l'apologie, ce dont Dieu me garde ! mais d'absoudre la femme, cette victime du mal, de la part involontaire qu'elle est censée y prendre. Un seigneur italien, venu à Dresde, n'en revenait pas, et me communiquait chaque soir ses découvertes en ce genre. Il m'en parlait avec la curiosité qu'on met à la trouvaille d'une pierre géologique indiquant une proximité d'existence avec le chaos même.

Encore une aujourd'hui, madame, une de plus ! « Ah çà ! soyez de bonne foi, n'y a-t-il que des femmes divorcées chez vous ? »

— Mais allez chez nous, vous trouverez celles qui ne le sont pas à la garde du flambeau nuptial, n'épargnant ni peines ni sacrifices en veillant à ce qu'il ne s'éteigne pas. Celles que vous rencontrez de par le monde y promènent leurs misères pour les y oublier. J'en ai connu, renonçant à tous les bonheurs du sol natal, même au premier de tous, les amitiés de leur berceau, afin de fuir le mari méchant qui a flétri à jamais leur existence.

— Je vois plus ou moins où vous en voulez

venir. Soyez franche, c'est à la réhabilitation de la femme aux dépens du mari?

— Précisément; je ne sors pas de là. Tenez, laissez-moi vous dire une histoire.

— Il y a long-temps, oh! bien long-temps, et toutefois je m'en souviens comme si c'était d'hier, il y eut une jeune fille, oh! si jeune, si douce, transparente comme les gouttes de rosée tombées dans les fleurs que lui présentait son amant. Cette jeune fille l'aimait avec passion, avec dévouement. Elle respirait une atmosphère si pure, que rien de terrestre ne s'était insinué dans leurs rapports; tout était calme, suave comme les brises dans leur bosquet préféré, frais comme le gazon sur lequel il s'asseyait pour être toujours à ses pieds. Il lui parlait du ciel, des anges, de la nature, et les associait à leurs communes impressions. Telle fut la poésie de sa vie à son aurore.

Depuis, mon Dieu! depuis, les convenances sociales se placèrent entre elle et lui, tous leurs liens furent brisés. Alors elle se maria, et son mari mit le désespoir dans son cœur, l'égarement dans sa raison. Pour la punir des fautes commises par lui seul, il en épousa une autre; tandis qu'il la jeta, elle pauvre créature, dans ce monde si peu bon, où toutes les protections lui faillirent à la fois.

Cette femme ainsi isolée dénia un moment la vertu et ne s'en consola jamais, tant ce culte déserté lui paraissait digne d'elle. Portant en tous lieux ce désespoir secret, aucun succès de femme brillante ne l'illusionna sur son remords ou sur son malheur; si parfois un sentiment différent faisait doucement palpiter son sein, elle l'empruntait à tout un passé de sainte innocence, aux parfums de ces mêmes fleurs jadis offertes par son amant, à des rêves qui la rejetaient dans ces prairies enchantées. Oh! dites-moi donc, mais dites bien vite quel respect eût entouré cette femme si son mari n'en eût arraché les barrières? Est-ce à elle que Dieu et ses saints reprocheront sa faute dans ce grand jour où nos secrets seront éclairés d'une si terrible lueur?

— C'est de la poésie. Vous savez que je préfère rester terre à terre, car nous y voilà. Remettez tranquillement Pégase sous le joug; et revenant aux réalités de ce bas monde, donnez-moi la clef d'une seule énigme. Dans ce pays de femmes supérieures, comment se fait-il que le divorce fut admis?

— C'est parce qu'elles le sont peut-être trop, dis-je en hésitant.

— Je vous l'accorde. Mais comment alors leur influence ne s'est-elle pas étendue à in-

culquer des principes solides à ces fils qui leur portent tant d'amour ?

— Parce que l'empire de la mère sur ses fils cesse de bonne heure ; qu'il est contrecarré par l'exemple vicieux du père et sa manière de voir. La fille, attachée aux jupes de sa mère, comme disait madame de Sévigné, participe seule aux bienfaits d'une éducation soignée, et cet immense bonheur nous tient souvent lieu de tout autre, en dépit de la perspective de voir un jour sa fille mariée.

— A propos, j'ai été présenté aujourd'hui à madame N***, une de vos compatriotes ; c'est encore une histoire curieuse, à ce qu'on prétend ; veuillez me la dire, vous ; je vous crois sur parole.

— Vous n'y perdez rien, je vous assure. Le fait est que madame N*** avait mis ses habits de noce et sa couronne de myrte, lorsque son père, entrant subitement dans son cabinet de toilette, les lui fit ôter en disant que tout avait été rompu à propos d'une dispute survenue pendant qu'on allait signer le contrat de mariage, relativement à une de ses conditions. Le promis quitta la maison, la fiancée pleura beaucoup, beaucoup, se maria sans amour, et conserva durant plus de vingt ans une fidélité romanesque à l'objet de son premier choix, marié également à une très-

belle personne, mais enfin séparé, et divorcé d'elle. Madame N*** redevenue libre par la mort de son mari, entrevit le paradis dans la possibilité d'être unie à celui qui obtint ses premiers soupirs, malgré que vingt à vingt-cinq ans soient une époque bien fâcheuse dans la vie d'une femme ; mais celle-ci, comme je vous le dis, était très-romanesque. Cela devient intéressant, car on ne l'est plus. Pour ne pas vous tenir en suspens, ils se marièrent ; elle porte son nom, c'est tout ce qui lui en reste. Une haine opposée à vingt-cinq années d'amour et de constance a été la suite de leur rapprochement trop intime. Ils sont séparés à jamais.

— Avec la chance d'un divorce, je ne les crois pas à plaindre.

— Ne plaisantez pas ; rien de triste comme la plaisanterie, surtout quand elle froisse cette vérité non moins triste, la bizarrerie du cœur humain.

Jeune, gai, brillant, quoique très-susceptible de faire porter ses réflexions sur les faces sérieuses de la vie, l'Italien en resta là, se bornant à m'apporter le bulletin des dames divorcées qu'il rencontrait sur son chemin, car du côté de l'étonnement il ne le cédait à personne.

Mais un seigneur français, ancien émigré,

qui avait passé toute sa vie en Pologne, et s'était plu à en adopter tous les usages, reculait d'épouvante à la seule idée du divorce, et s'énonçait avec chaleur lorsqu'il s'agissait de le combattre.

Un nouveau divorce inattendu venait d'agiter toute son organisation fiévreuse, impressionnable; il n'en revenait pas.

— Vous savez, madame, disait-il, si je suis acclimaté chez vous autres, et si je comprends votre expression favorite de la sympathie de nos deux nations, bien que je vous raille de vous en servir si souvent.

— Pas expression, s'il vous plaît, c'est chez moi une opinion.

— A la bonne heure! permettez-moi d'ajouter cette dispute de mots; cela se retrouvera, n'ayez pas peur. En cet instant, toutes mes idées sont tournées vers le divorce. Ne faudrait-il pas attribuer à une infraction aussi coupable les maux dont votre pays n'a cessé d'être affligé? Songez au rang qu'il a occupé parmi les nations et à son rapide déclin. Interrogez l'histoire des nations anciennes, leurs mythes mystérieux; il y a quelque chose de positif, d'éminemment frappant dans le châtement qui frappe les engagemens violés. Et l'Italie! votre Italie tant aimée, la source cachée de ses misères, de sa dégénération, ne

tiendrait-elle pas au mépris qu'elle a fait de la foi conjugale?

— Bon! repris-je, est-ce la France de votre époque qui en a consacré la fidélité?

— Aussi l'expiation ne lui a pas failli; elle fut terrible.

— Grâce pour mes nerfs : ces mots funèbres d'expiation, de châtement me font l'effet du dernier des prophètes criant : Malheur, trois fois malheur à Jérusalem ! Comme chrétienne, comme femme, tout ce qui favorise l'inconstance du cœur humain m'est souffrance... et cependant... allons, vous serez fâché. Les maris, ils sont si peu bons !... Disons tout : ils sont si méchants; ils ont fait du divorce un mal nécessaire.

Ces mots, dits en plaisantant, firent retomber l'orage sur moi; comme la plupart des *gens collets montés* en fait de principes, mon interlocuteur tenait à inoculer les siens.

— Un mal nécessaire, s'écria-t-il, pour les enfans de la catholique Pologne, tandis que les pays réformés l'ont environné d'entraves, que l'Angleterre l'a mis sous la sauvegarde de tout ce que l'opinion a de plus délicat. Et il allait grondant toujours, me grondant pour me convaincre de ce dont je n'avais jamais douté : que le divorce était un tort et un malheur. Une idée bizarre traversa mon imagina-

tion et me fit sourire malgré moi. Il s'arrêta surpris, mécontent.

— Pardon ! dis-je, mais vous m'avez fait une singulière impression. J'ai cru entendre parler un de vos ancêtres, et non vous, si au fait de nos us et coutumes ; tenez, celui qui suivit Raimond, comte de Toulouse, à la première croisade, critiquant le divorce du roi Philippe I^{er}, son contemporain.

La balle avait attrapé le vent favorable ; nous retombâmes dans le passé pour y retrouver les mêmes fautes, les mêmes malheurs.

On n'est pas resté en arrière surtout en Angleterre, où le divorce appelle un si vertueux frisson de questions relatives à cet objet ; mais je me rappelle en cet instant de la bévue parfaitement plaisante d'une jeune Anglaise qui me faisait visite pour la première fois. Elle avait vécu dans la société polonaise à Paris, ce qui l'avait initiée à tous nos mystères. Ayant beaucoup causé chez moi, avec un général de mon pays, elle disait en descendant à un ami commun : Ce général est-il divorcé ? avec la même simplicité qu'eût mise une autre à demander : Ce général est-il marié ? Pauvre petite ! elle faisait tout innocemment une critique amère du pire de tous nos maux ; mais par un hasard extraordinaire,

cette fois-ci, elle n'avait pas rencontré juste. Le général avait été un mari exemplaire. Il est vrai de dire que sa femme était morte jeune.

Je tiendrais à remonter à la source de ce péché originel, mais j'ai beau interroger les documens historiques, son origine se perd dans la nuit des siècles, où nous voyons nos rois répudier leurs femmes, sans trop consulter les lois canoniques et sans attirer les foudres de l'Église, comme cela se voyait à l'Occident. Il semblerait que l'autorité des nobles en Pologne balançât celle du clergé, et ne souffrit point qu'il empiétât sur les privilèges qu'elle gardait avec une crainte jalouse. L'esprit de liberté qui animait les races slavonnes s'insinua de bonne heure dans la constitution des églises ; on le vit hautement manifesté aux conciles de Bâle et de Constance, et à celui de Trente il n'y eut aucun représentant du clergé polonais, ce qui porta à imaginer que les décrets qui en émanent ne sont point obligatoires en Pologne. Ce concile attaqua spécialement le divorce, qui n'en continua pas moins à exercer son règne dans les lieux où il avait fixé son séjour favori. Le pape Benoît XIV adressa de sévères remontrances au clergé polonais sur sa facilité à cet égard, si différente de la manière de procéder dans

d'autres pays, réservant à la décision du pape les dispenses canoniques. Le clergé s'appuya, dans sa réponse, de la base d'une ancienne coutume qui avait été la règle de leurs prédécesseurs. Depuis et toujours, les choses allèrent du même train, la loi civile dissout le contrat, l'ecclésiastique présent dans le cours du procès refuse sa sanction; on n'en divorce pas moins, on ne s'en marie pas moins aussitôt après, et voilà comme les choses se passent dans le pays. Il se pourrait, au reste, que j'en fusse un très-mauvais narrateur; ce sujet révolte tous mes sentimens de femme et de chrétienne; mais comme on l'a débattu à la diète de 1830, et qu'il peut offrir un grand intérêt à mes lecteurs anglais, qui m'en ont si souvent parlé, je transcris le discours du plus fameux de nos savans, Lelevel, qui éclaircit la matière à fond.

— Certes, dit-il, il est très-important de le savoir, mais jusqu'ici on n'a pas assez éclairé ce sujet, qui demande à être suffisamment approfondi. Les recherches subséquentes, éveillées par les discussions actuelles, parviendront à y répandre plus de lumières; en attendant, je rappellerai seulement quelques faits des siècles reculés, dont un meilleur examen est réservé à l'avenir: « Miécislas, après la mort de sa première femme Dombrowka, enleva

une religieuse de son couvent et en fit sa femme. On demande qui donna la bénédiction nuptiale? Ditmar, évêque de Mersebourg en ce temps, par conséquent écrivain contemporain, assure que cela occasionna un grand mécontentement dans le clergé, surtout chez l'évêque du couvent. Boleslas le Grand répudia deux de ses femmes, et contracta un troisième mariage avec Cunilde. Quels étaient ces divorces et ces mariages? On le comprendra peut-être avec le temps! Ce qui est positif, c'est que le droit canonique de l'Occident était connu en Pologne, car le quatrième mariage de Boleslas avec Oda, comme l'atteste Ditmar, évêque de Mersebourg, témoin contemporain et ennemi déclaré de Boleslas, n'était pas conclu conformément aux lois canoniques, puisqu'il fut célébré après la Septuagésime. Toutefois la loi canonique n'était pas inconnue à Boleslas; il se la fit apporter plus d'une fois par son confident l'abbé de Tyniec, pour y puiser des argumens à l'appui de ses contestations avec les Allemands, lorsqu'il voulait justifier ses actions sur cette base.

Au commencement du treizième siècle, nous voyons le clergé insister sur l'obligation de contracter les mariages à l'église; cela prouverait qu'ils n'y étaient pas célébrés précé-

demment. Comment la chose se passait-elle donc ? on ne saurait le dire au juste. L'archevêque Kietlicz, vers l'an 1200, obtint une grande prérogative en faveur du clergé ; ce fut de soustraire les personnes de l'ordre ecclésiastique à la juridiction civile, et en leur défendant de se marier, usage qui durait encore en Pologne.

Ce pays se ressentit de la lutte universelle engagée entre le pouvoir séculier et le pouvoir ecclésiastique. Les nombreux statuts et constitutions, insérés dès le temps des Jagellons dans notre recueil de lois, démontrent que cette lutte entre l'ordre équestre et le clergé a été très-intense en Pologne. La constitution de 1573 est plus détaillée sous le rapport de l'extension de la juridiction ecclésiastique. Il y est interdit aux évêques d'empiéter sur les titres de la noblesse ou du citoyen, et de prononcer la confiscation ou la saisie des biens. Le pouvoir qu'on y laissait à la juridiction ecclésiastique était déterminé et limité par de nombreux statuts.

Maintenant nous allons en venir au concile de Trente.

Dans l'Église comme ailleurs, il y a la lutte continue du despotisme et de la démocratie. Les uns attribuent au pape l'infaillibilité avec une puissance sans bornes, les autres le sou-

mettent à la supériorité des conciles, et soutiennent comme qui dirait une sorte de tendance républicaine dans la chrétienté, en considérant le pape soumis également aux lois générales de l'Évangile et de l'Église. Ce sont toujours des chrétiens, quoique divisés d'opinion ; tout en penchant vers l'un ou l'autre de ces extrêmes, ils n'en restent pas moins des catholiques romains. Entre ces deux opinions, laquelle nous faut-il adopter, nous autres citoyens d'un pays constitutionnel ? C'est à la conviction intérieure à en décider ; cependant la dernière de ces opinions semble plus appropriée à la constitution de notre pays, aussi l'avons-nous fortement maintenue dans les conciles. Les luttes de l'Église romaine à ceux de Bâle et de Constance ne sont que trop mémorables. La nation polonaise y déploya une grande énergie et des opinions libérales. L'indépendante activité de ces conciles, ou, comme on pourrait les appeler, de ces diètes européennes, effraya la cour de Rome, et son animadversion contre ces assemblées fut telle qu'elle cessa de les convoquer. Cependant, un siècle et demi plus tard, la nécessité absolue de convoquer un concile se fit sentir avec force. Ce fut au milieu de difficultés incalculables et de demandes réitérées que le concile fut convoqué

à Trente, afin de ne pas le soustraire à l'influence de la cour de Rome et de la politique transalpine. Sous l'empire de l'une et de l'autre, le concile s'assembla à Trente, et se montra dès le début craintif, irrésolu, manifestant des opinions vacillantes, équivoques et des dissentimens étranges. Il invalida les délibérations du concile de Bâle, et eut un moment l'idée de se déclarer concile universel et œcuménique; mais il hésita, soit modestie, soit timidité, à s'arroger ce titre pompeux, doutant qu'il fût approuvé et accepté dans la chrétienté. A vrai dire, il ne le fut qu'en peu de pays. Il rencontra la résistance de la cour de Madrid et celle des parlemens en France, et fut totalement rejeté par la nation hongroise. L'influence des jésuites et leurs démarches actives dans différens pays chrétiens eurent seules le pouvoir de le rendre suffisamment obligatoire.

Un nombreux clergé se rendit au concile de Trente; mais celui de Pologne n'y assista point. Hosius, évêque de Warmie, y parut à titre de cardinal et comme un des six présidens. L'évêque Herburt s'y trouvait comme nonce ou ambassadeur de Sigismond Auguste. Interrogé par les pères membres du concile pourquoi le clergé polonais ne s'était pas présenté, il répliqua que rien ne pouvait justifier

sa négligence, nul obstacle ne s'opposant à son arrivée. Si quelque ecclésiastique polonais s'est présenté au concile de Trente, ce fut à titre de simple particulier, car il est de fait qu'il n'y eut pas de représentation du clergé national.

Lorsqu'en 1564 le concile fut terminé, le légat Commendoni fut délégué en Pologne pour en promulguer les décrets. L'opposition du primat Uchanski, contraire à leur adoption, n'est que trop connue. Commendoni se rendit à Parcrew, où la diète venait d'être convoquée. Ses lettres, ainsi que celles de Sigismond Auguste, datées *à conventu generali* de Parzew, en août 1564, sont des documens historiques qui existent encore. Mais cette diète fut dissoute avant d'avoir rien arrêté. Les nonces et une partie du sénat étaient rentrés dans leurs foyers; quelques-uns de ces derniers étaient seulement restés sur les lieux. Hosius, qui prit une part très-active dans cette affaire, crut pouvoir dire: « Les décrets du concile de Trente ont été présentés à votre Majesté à Parzew au milieu d'un sénat nombreux, par le cardinal Commendoni, et Votre Majesté les a acceptés avec respect. » Il est vrai de dire que Sigismond Auguste accepta les décrets dans une audience solennelle, comme il acceptait indifféremment toute espèce de

don de la cour de Rome; mais cette acceptation n'a pu être nullement obligatoire, car le roi n'avait aucune autorisation à ce sujet. Les actes et les décrets ont été connus en Pologne; mais loin de s'y conformer, on s'en écarta généralement.

Lorsqu'en 1576 on rédigeait, sous la direction de nos évêques, les *Pacta conventa*, acte si important dans l'état, on y inséra un article relatif au mariage d'Étienne Batory avec la princesse Anne, la dernière du nom des Jagellons. Le roi Étienne y déclare, à la face de la nation, qu'à l'exception des cas déterminés par l'Écriture sainte et la parole divine, nous ne chercherons aucun motif sur la séparation ou le divorce. Cette déclaration est toute différente des principes adoptés au concile de Trente.

En 1577, au concile de Piotrkow, le primat Uchanski, que nous avons vu jadis si contraire aux décrets du concile, ne s'opposa plus à leur adoption. Le clergé réuni se décida à les accepter, mais avec des exceptions et des modifications sur lesquelles on devait se concerter préalablement avec la cour de Rome. En 1621, au concile national de Piotrkow, présidé par le primat Gembicki, on discutait sur toutes ces exceptions et modifications, et au synode de Piotrkow, en 1628, le primat Wen-

zyk fut autorisé à faire imprimer les décrets du concile de Trente; ce qu'il effectua en 1630. Dans les statuts synodaux imprimés ladite année, nous voyons spécifier les exceptions et les modifications dont on était convenu, parmi lesquelles les articles qualifiant le divorce d'anathème sont précisément omis et supprimés. Dans ce cas, il est dit que le concile ne peut influencer la conscience du clergé polonais.

Bientôt après le premier concile de Piotrkow, le pape Grégoire XIII remercia en 1578 le roi Étienne de voir le clergé polonais accéder aux décrets du concile de Trente; mais en 1625, le primat Olszewski écrivit au cardinal Alfieri que les décrets dudit concile n'avaient jamais été adoptés en Pologne, ni par le roi, ni par les états. Ainsi notre clergé était loin d'ignorer que la nation désapprouvait et n'admettait pas ces décrets; peuvent-ils donc être obligatoires pour le clergé national?

Le jésuite Sanchez, ainsi que Barbosa, manifestent leurs regrets que le concile de Trente n'ait pas été accepté en Pologne. Il y a des canonistes en Pologne que je ne saurais citer de mémoire, mais qui affirment de la manière la plus positive que le concile de Trente n'est pas obligatoire pour la Pologne.

Ce concile eut pour but de restreindre le

fréquent usage du divorce, et au milieu du dix-huitième siècle, en 1741, le pape Benoît XIV réprimanda le clergé polonais de ce qu'il favorisait le divorce, ce qui certes n'avait pas lieu dans d'autres pays. En 1748, il revient à la charge, blâmant le clergé de ce qu'il se permettait de donner des dispenses réservées au pape lui seul. L'évêque polonais répliqua que telle avait été l'invariable coutume du diocèse et de ses prédécesseurs. Et cet état de choses dura jusqu'à la chute de la Pologne. S'il y a quelque autre considération, qui soit de nature à obliger la conscience de notre clergé plus que le concile de Trente, ce sont certes les sentimens religieux relativement à la sainteté du sacrement. Nous ne voulons pas non plus nous écarter de ce point de vue, car de véritables sentimens religieux sont gravés profondément dans tous les cœurs, et le respect pour le sacrement, uni étroitement avec le mariage, appelle toute notre attention sur la nature et l'essence du sacrement, et particulièrement sur celui du mariage. Le sacrement est un signe visible de la grâce divine invisible, un moyen d'obtenir la grâce; il est aussi un sens mystique de la doctrine et du rite; il est mystère, sanctification et cérémonie. Par suite de ces différens principes, on remarque dans les écrivains

ecclésiastiques des siècles passés une certaine variation; de sorte que les uns ont multiplié à l'infini le nombre des sacremens, tandis que les autres les ont limités à un petit nombre. Saint Paul regarde le mariage comme un grand mystère; aussi, considéré comme sacrement, il fut compris de bonne heure au nombre des sacremens. Mais aux neuvième et dixième siècles, on limitait encore les sacremens au nombre de quatre, ou on les multipliait en y comprenant différentes cérémonies. La première énumération de sept sacremens se trouve dans Otto de Bamberg. Saint Othon, plus tard évêque de Bamberg, enseignant vers 1124 la doctrine chrétienne aux Poméranien, leur disait: « Vous autres païens, vous avez bien le mariage, mais vous n'avez point le sacrement du mariage; ce sont les chrétiens qui le possèdent. Dans le même temps, Pierre Lombard, *magister scientiarum*, évêque de Paris, consolidant la doctrine de la théologie scolastique, fixa celle des sept sacremens. Depuis lors, les doutes des théologiens cessèrent à cet égard, et Eugène IV, au concile de Florence, après que le clergé grec se fut retiré, inscrivit au nombre des sept sacremens l'indissolubilité du mariage. Cependant la question du divorce et de l'invalidité s'est prolongée jusqu'au concile de Trente.

Le mariage est un contrat ; sans contrat, il n'y a pas de sacrement ; et même, d'après le droit canonique, le sacrement n'est pas l'essentiel du mariage. Le droit canonique admet des cas nombreux de mariages réels et valides qui sont privés du sacrement et de sa sanction, et quoique imparfaits et sans la grâce, ils n'en sont pas moins valides. Observons toutefois qu'il y a peu de mariages chez nous qui soient parfaits, c'est-à-dire corroborés par le véritable sacrement. Dans celui du mariage, ce n'est pas le prêtre qui administre le sacrement comme dans les autres cas, mais les contractans eux-mêmes se l'administrent mutuellement, tandis que le prêtre qui donne la bénédiction n'en est que le témoin. Si les contractans ignorent cette doctrine, s'ils ne sont pénétrés de la grâce divine, s'ils ne sont inspirés par la foi que la grâce descendra sur eux, il n'y a pas de sacrement. Notre clergé néglige d'inculquer cette doctrine ; aussi les mariages conclus devant l'autel portent rarement chez nous le véritable caractère de la force du sacrement ; ils en empruntent improprement le nom. Lorsqu'une fois le sacrement a sanctifié le mariage, il est déjà indissoluble ; la mort seule délie le couple qu'il a sanctifié. Que devient alors le sacrement ? Ici les canonistes sont divisés d'opinion, considé-

rant, dans le mariage subséquent renouvelé devant l'autel par un veuf, ou un nouveau sacrement, ou seulement une cérémonie qui prolonge et transmet le sacrement du mariage sur une nouvelle alliance. Lorsqu'on en appelle d'un contrat de mariage devant un tribunal civil ou criminel, ce n'est pas le sacrement qui en est l'objet, mais les formes et les règles du contrat. Peut-on prétendre qu'un tribunal quelconque, soit civil, soit ecclésiastique, puisse prononcer sur ce qui touche le sacrement ? Non, il n'est pas d'autorité compétente dans un consistoire pour prononcer là-dessus, et, à vrai dire, il ne prononce jamais. Le sacrement est à la connaissance de Dieu seul ; le consistoire, en tant que tribunal civil, ne prononce que sur le contrat. Si cet objet est du ressort des tribunaux civils, comme cela a autrefois eu lieu, ou bien s'il rentre dans les attributions du consistoire, ou bien encore s'il dépend de ces deux juridictions réunies, la législation respective de chaque pays a diversement décidé là-dessus.

En Autriche, les affaires du mariage et du divorce sont du ressort des autorités civiles ; on n'a inséré que quelques conditions canoniques dans le droit civil pour annuler un mariage catholique, et le clergé est obligé de s'y conformer, comme réellement il s'y con-

forme en l'exécutant dans toute son étendue.

Notre loi de 1825 est encore plus indulgente en faveur du clergé ; car, pour annuler le mariage et prononcer sur le divorce ou la dissolution, elle ne touche pas aux réglemens particuliers de chaque culte séparé, et permet au clergé d'avoir une certaine représentation auprès du tribunal, à titre de défenseur de la cause de la part du clergé. On s'en est tenu là pendant un certain temps ; ensuite le clergé commença à s'y refuser en présentant des objections. Cette loi de 1825 a été compliquée par l'intervention ecclésiastique, et quoique cette complication ait été faite en faveur du clergé, la cour de Rome est, dit-on, contraire à l'exécution de ladite loi, ce qui porte le clergé à y refuser sa coopération, après qu'il s'y était soumis. On ne cesse de nous apporter des projets, mais tous semblent propres à exciter la confusion et des collisions entre les réglemens civils et les cultes. Je serais d'avis que la chambre, après de mûres considérations, prit l'initiative d'une nouvelle loi sur le mariage et le divorce, entièrement dégagée et séparée des institutions religieuses.

M. Wolowski, avocat célèbre, joignit son éloquente voix au discours de M. Lelevel. Jamais diète ne fut plus orageuse ; le projet de loi, tendant à déférer à la seule autorité ecclé-

siastique la compétence de connaître de la validité et de la nullité du mariage, fut rejeté par une majorité de quatre-vingt-douze voix contre vingt-trois, et jamais l'empereur ne parut plus irrité.

La nouvelle législation sur le mariage et le divorce, portant la date de 1836, défère aux autorités ecclésiastiques toutes les questions religieuses du mariage, ne laissant à l'arbitrage des tribunaux civils que les questions sur les effets civils du mariage. On soutient que la plupart des articles de la nouvelle législation sont basés sur l'esprit du concile de Trente, dont les décisions n'ont jamais été obligatoires en Pologne.

Entre autres articles, je citerai ceux qui sont de nature à appeler spécialement l'attention.

« Le tuteur et le conseil de famille peuvent refuser leur consentement au mariage, lorsqu'il existe entre les personnes une grande disproportion d'âge ou d'éducation. »

Pauvres vieillards ! si heureux quelquefois de charmer leurs derniers jours par la vue d'une jolie femme qui leur est sincèrement attachée, où est le code qui leur ait interdit ce bonheur-là ?

« Le mariage est rompu par la déportation légalement exécutée sur l'un des époux pour

cause de crime, soit que la personne déportée ait été condamnée aux travaux forcés, *soit au simple exil* : lesquelles peines répondent, selon le code pénal du royaume de Pologne, à celles de mort ou de détention perpétuelle dans une forteresse. »

Si tant y a que l'homme ne doit pas désunir ce que Dieu a joint, se pourrait-il qu'un exil politique relâchât un lien si sacré ? On a tant répété les paroles de l'empereur à la députation de Varsovie, tous les journaux s'en sont emparés à l'envi pour les dénigrer, et l'on a gardé le silence sur cet échec porté au premier des liens moraux que le malheur doit resserrer, loin de le dissoudre. Quelle latitude donnée à la fragilité de la femme !

« La célébration religieuse du mariage d'une personne de la religion grecque-russe avec une personne d'une autre religion doit nécessairement, et à peine de nullité, être faite par un ecclésiastique grec-russe. »

Les enfans de ce mariage mixte doivent être élevés dans la religion grecque-russe. La personne appartenant à un autre culte, en se mariant avec une personne de la religion grecque-russe, doit promettre par écrit qu'elle ne persécutera pas son conjoint pour cause de religion, et que ni par caresses, ni par menaces, ni d'aucune autre manière, elle n'es-

saiera de convertir son conjoint à sa religion, de même que les enfans issus de leur mariage seront nécessairement élevés dans la religion grecque-russe. »

Le clergé n'a pas osé protester contre cette disposition législative qui force les enfans à adopter la religion grecque-russe, tandis que les autres cultes astreignent les enfans à être élevés selon leur sexe respectif dans la foi du père ou celle de la mère. Cependant les mariages entre les personnes de ces deux communions sont si fréquens qu'ils devraient attirer l'inquiétude de nos pasteurs.

Telle est en résumé la loi qui régit le divorce et le mariage chez nous ; puisse ce cancre moral ne pas corrompre plus long-temps nos institutions nationales, et dépraver ainsi le caractère de l'homme en lui présentant la flatteuse amorce de pouvoir changer d'affections à volonté ! En entourant d'une immuable sainteté le lien conjugal, en donnant à la pudeur de la femme les entraves que les lois anglaises ne lui permettent pas de franchir impunément, nous assurerons le respect de nos liens moraux. Leur heureuse influence pourra se communiquer à nos opinions politiques ; nous y mettrons fixité, solidité, principes, car les devoirs forment une chaîne compacte dont un seul chaînon brisé détruit la symétrie ; et

ayant posé cette base, nous appuierons sur elle la charte future de nos libertés, en lui donnant pour sauvegarde la moralité d'un peuple régénéré¹.

¹ Ceux de mes lecteurs qui pourraient désirer des données plus étendues sur cet objet n'ont qu'à consulter la brochure de M. Louis Lubliner (Bruxelles, rue du Musée, n° 7), Essai critique sur la nouvelle législation concernant le mariage en Pologne dans ses rapports avec l'histoire et le droit canonique.

CHAPITRE VII.

Des Classes souffrantes.

Mais ne souffrons-nous pas tous tant que nous sommes? Chaque condition sociale n'est-elle pas soumise au niveau qui nous appesantit sous son poids? Chaque cœur n'a-t-il point une fibre douloureuse, palpitante, qu'on craint d'interroger? Enfin souffrir, toujours souffrir, semble l'immuable loi de la nature humaine. Je n'ai garde de toucher ici à ces existences sensibles pour qui tout a été froissement ou agonie, j'ai pris leur juste milieu exposé également au souffle glacial de l'atmosphère que nous respirons. Elle étouffe tout, elle étiole tout, depuis le soupir naïf de la jeune fille jusqu'aux lauriers de Scipion l'Africain. Toutefois une intelligence supérieure échappe à ce que la plainte a de lâche, à ce que les gémissemens ont de superflu, en se réfugiant dans le sentiment religieux mis à sa portée par une éducation dont il a formé la

base. Les aspirations vers le beau, vers l'idéal, la faculté d'admirer, l'imagination, la poésie, les goûts intellectuels nous enlèvent quelquefois sur leurs ailes d'azur vers des régions plus élevées, où l'on oublie si aisément les petits intérêts de ce monde. Et n'allons pas trop médire de ces mêmes futilités dont se compose le tissu de la société. Là encore, le sentiment de la grâce, de l'élégance, le bon goût en tout genre, ont créé des jouissances délicates et variées dont ses heureux élus usent tout en abusant. Si les passions, surtout les petites passions, ne les entraînaient dans leur incessant tourbillon, ils ne seraient pas si fort à plaindre.

Il est convenu d'entendre par la dénomination de classes souffrantes, celles qui ne participent à aucune de ces compensations, et dont le labeur semble uniquement consacré à alimenter notre luxe et nos plaisirs. Telle est la surface des objets; il n'a pas été donné à tous de mettre en regard les angoisses du riche et les misères du pauvre, les écus avec l'insomnie du financier, et la chanson avec le somme du savetier; les profusions du manufacturier de Manchester, et la paisible aisance du fermier anglais; somme totale, la balance pencherait maintes fois en faveur du pauvre! Le paysan de la Vendée n'était certes pas malheureux,

lorsque, plein de foi, il prêtait l'oreille aux accens de son pasteur et suivait la bannière de Larochejaquelin. Dans toute l'étendue de l'Allemagne, la civilisation et la moralité des classes inférieures ont égalisé les bonheurs si opposés du pauvre et du riche. Mais en Pologne, et surtout dans les provinces annexées à la Russie lors des trois partages, le paysan naît et meurt serf, soumis aux mêmes fardeaux qui ont valu aux nègres de si zélés protecteurs. Son maître peut tout aussi bien le vendre, l'ôter à sa femme, à ses enfans, les lui enlever si tel est son bon plaisir. Il dépend de lui de transplanter des villages entiers sur un autre terrain, si celui qu'ils occupent lui est nécessaire; c'est une des plus pénibles conditions de leur existence déjà si triste, une véritable calamité à laquelle ils se soumettent la mort dans l'âme; il semble que ce foyer domestique, témoin de leurs misères, leur a créé une attache pleine de douceur, destinée à leur tenir lieu de bien-être; car, pour l'homme de la nature, l'habitude est affection. Ainsi ne jouit-il pas sans trouble de ce bien auquel se rattachent ses derniers bonheurs; le caprice du maître, la malice de l'intendant peuvent le déplacer, le livrer à l'empire comme recrue, ou vingt-deux années d'esclavage et de mauvais traitemens continuent celui dans

lequel il est né. En général, les bons seigneurs de village ne se privent qu'à contre-cœur de leurs paysans et ne livrent que les mauvais sujets dont les vices n'admettent pas d'amendement, ou les gens non mariés. En temps de guerre ils n'y peuvent rien; c'est comme la *presse* en Angleterre, le meilleur des maîtres, obligé de donner cinq sur cent si je ne me trompe, se voit dans la cruelle nécessité d'ôter un père à ses enfans et à sa chaumière. Pour se mettre à l'abri de ce mal, le pire de tous les maux, le paysan marie souvent ses garçons dès l'âge de quatorze ans; ce qui n'a pas peu contribué à faire dégénérer l'espèce, en nullifiant les meilleures intentions de leur seigneur. Le plus bel homme, le coq du village, se mutile bien des fois, et préfère son infirmité à l'horreur d'être fait soldat, menace dont les maîtres sont trop prodigues et dont ils ont souvent lieu de se repentir. De là encore des désertions si fréquentes dans l'armée russe, que la sévérité de la loi qui les punit va poursuivre le gentilhomme sur les terres duquel un déserteur a été chercher refuge, et l'entraîne dans un procès aussi interminable que ruineux, ce qui a eu pour effet d'intéresser tout propriétaire à déceler le déserteur, malgré les murmures de sa pitié. Un des plus fameux entre tous fut, de mon temps, un nommé

Simon, serf du maréchal Jagmin, et si je ne craignais qu'on ne m'accusât de faire du roman sur le plus triste canevas de vérité, j'ajouterais qu'il était bon, généreux autant que rusé et brave. L'intendant l'avait fait soldat pour satisfaire à une vengeance particulière, le privant de sa jeune femme et de ses enfans. Simon leur portait un vif attachement, et aussi ses efforts pour rompre ses fers et retourner vers eux sont vraiment fabuleux. Trompant mille fois la vigilance qui veillait sur lui, bravant les châtimens cruels dont chaque tentative était punie, le pauvre Simon, à peine remis en liberté, retournait vers sa femme, l'entraînait dans les forêts impénétrables de la Lithuanie, y vivait de privations, entouré d'anxiétés, de périls, en enlevant quelques jouissances fugitives à ce bonheur domestique, dont un méchant avait fait son jouet. Simon était tellement aimé des paysans, que, loin de découvrir sa retraite, ils lui portaient des vivres, et déroutaient les limiers de police envoyés à sa poursuite. Je l'ai vu chargé de chaînes, emmené par eux, à la suite d'une de ses escapades; eh bien! il bénissait son maître; (il était bon!) mais des malédictions qui faisaient frissonner poursuivaient l'intendant à qui seul il imputait son malheur. Néanmoins il ne se vengea pas sur lui de tout

le mal qu'il souffrait; il lui eût été facile de le faire, car personne ne porta plus loin que lui le mépris de la souffrance, le courage personnel, et cette abnégation que donne un malheur sans espérance. Cela prouve que rien n'est bon comme le paysan de la Lithuanie; son intelligence naturelle l'a rendu moins susceptible de contracter les vices de l'esclave; le servage l'a abruti sans l'avilir, et la moindre étincelle suffit pour réveiller le noble instinct que recèle son sein. Je ne me rappelle pas un seul trait de vengeance exercé contre des maîtres tyrans, ou contre ce vil instrument de leur pouvoir, l'intendant à qui ils en confient l'exercice absolu. La vue de celui dont je viens de parler m'a toujours fait frémir, car il venait quelquefois pour affaire chez nous; je ne lui ai jamais adressé la parole, et l'image du pauvre Simon s'est conservée dans mes souvenirs. Pour en finir avec lui, n'en pouvant venir à bout, et n'ayant nul motif de le condamner à mort, on l'emprisonna, afin de ne plus le poursuivre en tous lieux. Allez, c'était bien! il est retourné dans une autre patrie, et dut oublier celle qui avait englouti son obscur bonheur.

Je disais tout-à-l'heure que le paysan lithuanien est susceptible des plus beaux mouvemens de notre nature, l'oubli de soi-même,

le sacrifice, le pardon des injures. Dans la terre où j'ai passé plusieurs années, un jeune paysan nommé Nestor avait été pris de sa *chaumière* pour être domestique au *château*. Comme il avait un excellent caractère fort naïf et fort drôle, nous l'aimions beaucoup et le gâtions à l'envi; ce qui n'eut point de prise sur ses heureuses dispositions, car il se montra constamment bon et reconnaissant. Lorsque je dus partir, il emporta mes regrets, et dans toutes les lettres on me parlait de Nestor. La dernière guerre de Turquie éclata; on leva des recrues, et la maîtresse de Nestor fut contrainte de livrer un homme marié à l'empire; ce qui la chagrinait vivement. Elle était dans son salon, toute absorbée par cet objet, demandant des conseils à son intendant, pour obvier à une chance si fatale, à laquelle il ne voyait nul remède. Nestor, pendant ce temps, allumait le feu, mais il ne perdait pas un mot de leur conversation. Tout-à-coup il se précipite aux pieds de la dame, en s'écriant: Non, madame! non! il ne faut pas l'ôter à la *chaumière*, il a femme et enfans. Prenez-moi à sa place; je suis jeune, non marié, je me ferai soldat. — Mon cher Nestor, fit la dame vivement attendrie; mais vous n'y pensez pas, votre condition au château est si heureuse; vous ne risquez pas d'être fait soldat, car

vosre conduite est parfaite ; ce serait vous sacrifier. Nestor persista ; mais la dame, qui avait aussi parfois des entraînemens généreux, balançait à accepter un tel sacrifice et lui en représentait les inconvéniens. Rien n'ébranla une résolution si magnanime ; force fut d'y céder. On l'envoya au général d'Auvray, en mentionnant cette action-là. Ce dernier en fut si touché, qu'il l'attacha à son service particulier dans l'écurie ; mais le beau de cette conduite n'en reste pas moins avec Nestor ; car, en se décidant à remplacer le paysan, il ne s'attendait pas au tour que devaient prendre les choses ; il obéit à une impulsion sublime, et méritait certes, le prix Monthyon. A mon arrivée en Lithuanie, en 1829, mes premières questions l'eurent pour objet. Que je fus donc charmée d'entendre dire : Nestor est fort heureux, il continue à être bien traité ; on lui a appris à écrire, et il donne toujours de ses nouvelles à la *chaumière*. Là encore je reconnus Nestor ; il avait le cœur trop bien placé pour oublier la *chaumière*, ou en jamais rougir, car cela a lieu parfois, tant la société fausse la nature. Les *parvenus* sont horribles à rencontrer quelque part que ce soit ; ils me font l'effet des *lépreux* de l'ordre social.

Si un curé exemplaire, tels que sont les prêtres français, eût gravé depuis l'enfance le

nom de Dieu et ses divins préceptes sur ces intelligences organisées à tout sentir, si un maître absolu n'eût dépravé leurs femmes et leurs filles, quels riches trésors à exploiter chez ces peuplades agrestes ! Malheureusement le paysan lithuanien ne connaît de la religion que les genuflexions, les images et les signes de croix, sans se douter qu'elle est la lumière et la vie. Les popes (prêtres russes) se querellent ou s'enivrent avec lui. Le clergé catholique ne vaut pas mieux, et s'expose à la risée des auditeurs lorsqu'il déclame du haut de la chaire contre les vices dont il donne le scandaleux exemple. Jamais une voix évangélique ne s'est fait entendre au maître de ses esclaves, pour lui dire que Dieu lui demanderait compte de chacune de leurs larmes ; jamais ils n'ont protégé le joyau du pauvre, la chasteté de sa femme et de sa fille contre les passions du seigneur ou la brutalité de l'intendant. Mais en ceci au moins il y a réaction ; cette facilité à satisfaire les mauvais penchans fait qu'on s'y livre sans retenue, qu'on y énerve sa santé en abrutissant son intelligence, et que l'auteur du mal se trouve à plaindre autant que ses victimes. D'autre part, un pouvoir absolu exerce dès l'enfance une influence fatale sur le caractère de l'homme ; et le petit égoïste qui maltraite le domestique

particulièrement attaché à son service, contracte l'habitude de rapporter tout à soi, sans aucun égard au bonheur d'autrui. Quels en sont les résultats sur la société et la vie de famille? Un tel homme sera-t-il jamais citoyen dévoué ou mari exemplaire? Non. Il portera dans ses relations sociales l'égoïsme du despote, et *l'état, c'est moi*, aura son acception littérale dans l'étendue de ses domaines et de sa puissance.

C'est aux époques de mauvaise récolte ou de calamités que la destinée du paysan se présente dans toute son horreur, ressemblant trait pour trait à celle du prolétaire indien, mourant de faim en présence de l'opulence dont son travail a fait jouir l'insensible nabab. Sous les yeux du maître le plus soigneux, j'en ai vu que la faim avait fait enfler. Qu'est-ce à dire des autres? Mon Dieu! ayez pitié d'eux! Sans le puissant intérêt de la propriété, le paysan se laissera toujours aller à l'imprévoyance si naturelle à l'homme. J'attribue à ce même inconvénient le goût de la boisson qu'on lui a souvent reproché. Le paysan norvégien ne boit pas, car il est intelligent, religieux et heureux. La boisson, comme l'opium, sera la ressource à laquelle aura recours l'infortuné insoucieux de l'avenir, cherchant à échapper au supplice du présent, qui pèse

sur lui du poids de plomb, de la fatigue et de l'angoisse morale. Le Chinois, obligé d'exposer ses enfans parce qu'il n'a pas de quoi les nourrir, oublie dans les illusions de l'opium les réalités de l'existence; et le pauvre paysan perd dans les fumées de l'eau-de-vie le souvenir du seigneur et de son *mauvais œil*, pour me servir de l'expression chinoise appliquée figurément à un intendant, et si applicable dans ce sens-là.

Semblable en tout au bœuf qu'il conduit au travers du sillon, le paysan lithuanien succombe sous l'excès du labeur dont il est accablé. A l'époque où l'on fait les foins, la moisson, les semailles, la réparation des grandes routes, des villages entiers quittent leurs chaumières, laissant à peine de tout petits enfans à leur garde. Ce sont des jours de labeur en sus de leur corvée, et Dieu seul en sait le nombre!!! Aussi sont-ils en général petits et chétifs, accablés de maladies, soumis à une vieillesse précoce, car il ne faut pas s'illusionner à cet égard, et croire que l'homme des champs doit exciter, sous le rapport de la santé, l'envie du riche. Ceux qui se sont plu à l'avancer n'ont dû jamais visiter la chaumière où tous les maux humains se trouvent rassemblés; un travail disproportionné, l'insuffisance de la nourriture, doivent altérer la

meilleure constitution; et que de fois n'arrive-t-il pas que des femmes accouchent en plein champ, au milieu de leur corvée, sans appeler peut-être la compassion de la dame élégante, vaporeuse, dont leurs travaux ont payé le cachemire! Il y en a qui se blessent dangereusement en battant le blé, car une femme est toujours inhabile à manier le battoir, et il l'atteint généralement au front. J'ai énuméré la somme de leurs misères sous des seigneurs soigneux de leur bien-être; cela seul suffit pour démontrer que, dès que l'homme est jeté à la merci de son semblable, on ne saurait entourer sa sécurité de trop de garanties, et le paysan n'en a d'autre que le caractère personnel du maître, d'une créature faible, avec des vices et des passions. Les serfs d'une terre où j'ai passé bien des années avaient une très-bonne dame, au moins sous le rapport de leur bien-être; il semblait que durant sa vie leur condition continuerait à fleurir; ils le sentaient et lui répétaient souvent: Si vous veniez à nous manquer, nous rongerions le sable sur votre tombeau. Par suite de mauvaises affaires, si communes dans ce pays-là, elle les fit passer de son vivant aux mains du plus impitoyable maître de la contrée. Oh! a-t-il eu le courage de vous maltraiter? vous, si humbles, si doux, tellement choyés par

votre ancienne dame. Vers qui se portait votre plaintif regard pour implorer une pitié que vous ne pouviez attendre de son cœur? Combien de fois, au travers des années et de la distance, mes tristes sympathies allaient vous chercher, comme vous eûtes jadis mes plus jeunes émotions¹! Béni mille fois le jour qui verra soulager tant de maux, où nous appellerons sur nous-mêmes la bénédiction de Dieu, en soignant un peu mieux le bonheur d'autrui!

Le caractère de cette dame fut, sous ce rapport, *toute une constitution*; mais je vois d'ici les figures pâles, haves et si mélancoliques des gens attachés au service d'un seigneur tyran, comme autant de fantômes évoqués par de pénibles souvenirs. Roués de coups, nourris de pommes de terre sans sel qu'on leur jetait sur la table, à peu près comme à des pourceaux, travaillant dans l'amertume du cœur, leur main d'œuvre sous-louée pour aller creuser des

¹ Qu'on me permette de citer un trait d'affection dont j'ai été l'objet, et qui appelle en ce moment ces retours pleins de charme vers le passé, lorsqu'on a été froissé depuis par le monde et surtout le contact d'une émigration. Le jour de mon mariage, ils se sont rendus à l'église afin d'y prier pour moi, quoique je les eusse quittés depuis un an et que je demeurasse dans un autre pays. Cependant mon influence sur leur bien-être fut purement passive; mais ces témoignages désintéressés tenaient à ce rayon de charité allumé par Dieu lui-même pour que l'homme aimât et comprît son semblable.

canaux ailleurs, traités en bêtes de somme, oh! quel tableau! et il est au-dessous de la vérité, car je n'ai pas interrogé toutes leurs douleurs, je ne les ai pas mises toutes sous les yeux de mon lecteur anglais, bienfaisant par nature ou civilisé par l'éducation, et qu'un pareil tableau ferait frissonner. Leur maître les appelait en sifflant, car, à moins d'injures, il ne leur parlait pas; mais alors le dandy élégant, parfumé, courtois avec les dames, trouvait des expressions un peu différentes vis-à-vis de ces silencieuses victimes. C'est sur le seuil du paysan, taillable et corvéable à merci ou sans merci, devrait-on dire, soumis à un tel maître, qu'on peut placer le triste vers du Dante :

Ici n'entre plus l'espérance!

Le paysan de la Samogitie est, à tout prendre, plus heureux que celui de la Lithuanie. Une civilisation graduelle et une instruction religieuse bien conduite l'ont initié à des sources de consolation et de jouissance; il va à l'église, un livre de prières en main; est particulièrement sobre, franc, hospitalier, d'une hospitalité qui même chez nous a passé en proverbe. Dans le royaume de Pologne, proprement dit, le paysan, à moitié émancipé, mais en dehors du bienfait d'une éducation

pieuse et morale, ne porte aucun dévouement à son seigneur; et ce lien de moins établit une indifférence respectueuse. Il n'est pas à dire qu'il n'y ait exception. Quant à son caractère, il n'a rien de bon, de généreux; son intelligence très-médiocre le mène plutôt à mal qu'à bien. Dans les provinces polonaises soumises à la Prusse, il touche de près à une émancipation totale, échangeant, au moyen d'une redevance, son titre de serf contre celui de fermier. Le titre de classe souffrante appartient donc exclusivement au paysan de la Lithuanie, qui n'échappe à cette condition qu'en tombant dans un autre esclavage tout aussi dur, c'est-à-dire celui du soldat; il est alors sous le bâton du caporal comme il fut jadis sous le fouet du régisseur, n'ayant plus l'asile consolateur du foyer de la chaumière pour endormir ses misères au sein de sa famille; dès lors ses enfans cessent de lui appartenir, ils sont les *sujets* de l'état et vont peupler les colonies militaires. Comme le colonel vit en Russie sur son régiment, le pauvre soldat est mis au plus strict régime; ses supérieurs volent par ricochets; s'enrichissant l'un aux dépens de l'autre, le jeu finissant par absorber tout, il est rare qu'ils fassent fortune, justifiant parfaitement le proverbe que ce qui vient par le tambour s'en va par la flûte. Dans tout le dédale de cette

administration vicieuse, qui a porté l'empereur à dire en montant sur le trône, qu'il avait trouvé les écuries d'Augias à nettoyer, le pauvre soldat est le plus à plaindre. Rien n'égale la cruauté du châtimeut infligé à la moindre des fautes, si ce n'est la résignation de la victime et son admirable discipline. Dans les chaumières, on n'a jamais de reproche à leur faire, et il n'y a pas d'exemple d'insubordination de leur part; ainsi s'écoulaient vingt à vingt-deux années d'une existence de martyre, dont les tourmens ignorés n'appellent même pas la pitié; c'est pour eux qu'il faudrait établir des missions; c'est aux oreilles du seigneur, à celles du colonel qu'on devrait faire retentir des paroles évangéliques, et adoucir au moins les tourmens journaliers du serf et du soldat. Par quelle singulière fatalité l'organisation vicieuse de la société frappe-t-elle ses trois plus belles exceptions : le paysan qui la nourrit, le soldat qui la défend, la femme qui la civilise, et dont l'action bienveillante se trouve paralysée par un mari brutal, si peu au niveau de son intelligence ! La marche du progrès rencontre bien des entraves, puisque le raisonnement a jusqu'ici à peine effleuré ces questions vitales dont le christianisme ordonne la solution. Verrons-nous luire le jour où va s'élever sur les ruines

des institutions dont notre malaise actuel hâte la décadence, une république chrétienne qui servira de transition à l'entière communion des saints dans le ciel !

des institutions dont notre malaise actuel hâte
la décadence, une république chrétienne qui
servira de transition à l'entière communion
des saints dans le ciel!

qui attirèrent beaucoup de leurs frères en
Abraham en Pologne, et leur donnèrent tout
lieu de se croire dans leur patrie. L'époque
de leur établissement semble dater de la fin
du onzième siècle, époque où les croi-
sés vers l'Orient se réfugièrent en Pologne les
juifs cruellement persécutés par eux dans
toute l'étendue de l'empire d'Occident.

Les juifs de la Pologne.

Cette spécialité de mon pays réclamait un
chapitre à part, tant elle est une partie inté-
grale de son identité, depuis la dispersion
des enfans d'Israël, lors de la destruction de
Jérusalem, allais-je dire. Cet anachronisme
un peu trop fort eût satisfait la vanité natio-
nale, aux dépens de la vérité, comme c'est sou-
vent le cas, et eût donné la mesure de l'an-
cienneté de leur établissement en Pologne, en
le rattachant aux premiers siècles de l'ère
chrétienne. Tandis qu'on les bannissait et
rappelait tour à tour en France, afin de les
exploiter à nouveau frais, qu'on les massacrait
sur le Rhin; qu'un roi d'Angleterre, doué
d'un aimable et bon naturel, faisait perfec-
tionner la science de dentiste sur leurs gen-
cives disloquées pour leur extorquer de l'ar-
gent; qu'on les bafouait, insultait, pillait,
égorgeait en tous lieux; chez nous on leur
accordait à plusieurs reprises des privilèges

qui attirèrent beaucoup de leurs frères en Abraham en Pologne, et leur donnèrent tout lieu de se croire dans leur patrie. L'époque de leur établissement semble dater de la fin du onzième siècle, lorsque la marche des croisés vers l'Orient fit refluer sur la Pologne les juifs cruellement persécutés par eux dans toute l'étendue de l'Allemagne. Jusqu'ici la langue de ces derniers est un allemand corrompu, ce qui sert à corroborer l'opinion de leur origine. Il en vint aussi des principautés russes dont ils furent chassés au commencement du douzième siècle. Mais des documens plus anciens portent à supposer que leur établissement est d'une date antérieure, puisque Dlugosz fait mention des sommes payées aux juifs par la reine Judith, épouse de Ladislas-Herman (1079-1102), pour le rachat des débiteurs qui se trouvaient hors d'état de satisfaire à leurs obligations. Quoique le droit de faire travailler son débiteur, jusqu'à ce qu'il ait acquitté sa dette, fût un des articles de la législation slave, on est surpris de voir les juifs en possession du même privilège, et ne se contentant pas de l'emprunt fait sur la simple moustache du chevalier¹. Boleslas, duc de

¹ Je dois la substance de ce chapitre à un de mes savans compatriotes, le comte Valérien Krasinski, qui a inséré dans une des Revues anglaises le précis le plus complet de l'état

la Grande-Pologne, leur accorda le premier privilège de date certaine en 1264, et Casimir le Grand renchérit sur ces avantages par les droits qu'il leur octroya en 1334, dans un acte où il les qualifie du titre de ses fidèles et habiles sujets, *fideles et idonei*. Ce roi poussa ce genre de préférence aussi loin que possible; il aima une juive nommée Esther, et l'on put lui appliquer en toute vérité ce beau vers de Racine :

Et le Persan superbe est aux pieds de la juive.

Les juifs, se trouvant si bien casés en Pologne, peuplèrent nos villes et nos villages, altérèrent la salubrité de l'air, s'entassèrent dans des petits réduits, n'y apportant que la bénédiction de croître et de multiplier. Tandis qu'ils adoptèrent partout ailleurs le costume national, ils conservèrent chez nous la robe flottante avec la barbe du patriarche, et la plus pauvre juive eut des pendans d'oreilles, des colliers de perles, les bracelets et tous les attraits de Rébecca, moins son voile. Un fait digne de remarque, c'est que la beauté de cette race a conservé son type primitif, en dépit de ce qui en altère généralement la pureté: des mariages contractés dans un âge très-tendre, et à des degrés de parenté très-rap-

des juifs en Pologne. J'ai traduit littéralement la partie scientifique, ne pouvant avoir de guide plus sûr.

prochés. Les enfans juifs, couverts de hillons, sales, dégoûtans à la vue, offrent quelquefois des traits dignes du pinceau d'un artiste, et les yeux noirs de la juive nageant dans un fluide d'azur présentent le calme de l'Orient comme pour en tempérer les feux. Ces avantages de la nature ont triomphé de toutes les misères, car la civilisation qui a développé partout ailleurs cette race si intelligente est restée stationnaire chez nous. Le maniement des sous et des deniers a seul rempli sa vie; et là, certes, il y a eu progrès, car ils ont englouti le labeur du paysan, étranger au calcul, qui boit à crédit, et dont ils ont si bien sucé le sang et le lait, que sa dernière vache repose dans l'étable du juif, et mange à sa crèche. Tel était, toutefois, l'ascendant du juif, que tout en le maudissant le paysan revenait boire au cabaret, pouvant se passer tout aussi peu de l'eau-de-vie que du conseiller perfide qui lui présentait le verre. Toute espèce de commerce se trouve entre leurs mains en dernier ressort, et si beaucoup de bénédictions leur ont failli, celle d'amasser de l'argent a continué d'accompagner leurs pas. A moins de dispositions guerrières très-prononcées, le drapeau de Bellone ne les attirait guère, et l'empereur Nicolas a le grand mérite d'avoir aboli le privilège qui les exemp-

tait du service militaire. Son prédécesseur les a constamment protégés, et c'est sous son règne qu'on institua un comité à Varsovie, pour procéder à leur instruction, et remplacer le fanatisme dont ils étaient imbus, par des idées plus saines, qui les eussent mis en harmonie avec l'état dont ils sont les citoyens. Malgré l'opposition qu'on rencontra dans des préjugés invétérés, une école normale fut fondée, où les futurs rabbins et les maîtres des écoles juives devaient acquérir des connaissances à la hauteur du siècle, et régénérer la génération à venir. On fit deux parts des études qu'on y enseignait : l'une comprenait l'explication du *Thalmud*, qui est indispensable à un rabbin; l'autre embrassait la langue polonaise, sa littérature, les mathématiques, l'histoire, la géographie et la grammaire de l'hébreu. Ce genre d'instruction rencontra la formidable opposition des thalmudistes, qui prétendent que la connaissance approfondie de l'hébreu mène à l'incrédulité, et ils ont raison dans leur sens, car la véritable science de la grammaire met au jour les erreurs du *Thalmud*, qui sont basées sur une fausse interprétation des paroles et des passages de la Bible. L'abbé Chiarini, un sayant distingué, cité très-souvent par M. Milmann dans son bel ouvrage sur le christianisme, commença alors à tra-

duire le Thalmud en français. Les juifs poussèrent les hauts cris, firent agir toutes les influences, parvinrent à déterrer une bulle papale qui représentait une semblable traduction, comme contraire aux ordonnances de l'Église; mais ils échouèrent contre la persévérance de l'abbé Chiarini. Sa mort prématurée ne lui permit pas d'achever ce grand travail.

Après la destruction de Jérusalem par Titus, il ne resta qu'un petit nombre de docteurs parmi les juifs pour transmettre à la postérité leurs institutions et leurs anciennes doctrines. Une partie de ceux-là se retira en Égypte, l'autre dans Babylone, et on les y accueillit avec humanité. Ceux qui restaient en Palestine recueillirent les débris épars du naufrage de la science dans l'académie de Jafna, où ils recommencèrent à célébrer leur culte avec les formes d'usage. Le fondateur de cette école fut ce fameux rabbin Johanan, dont les auteurs juifs disent : « Que si les cieux étaient autant de feuilles de papier, les arbres autant de plumes, et les hommes autant d'auteurs, encore ne pourraient-ils pas énumérer tous ses mérites. » L'académie de Jafna se composait, au dire des mêmes auteurs, de trois cents écoles ou classes d'élève. Elle fut mise au complet par le rabbin Gamaliel, et son grand

succès décida beaucoup de juifs dispersés à retourner dans leur pays natal. Bientôt après, une autre académie fut fondée à Tibériade, qui surpassa celle de Jafna et devint le chef-lieu de la science des juifs en Palestine. Elle dut à l'empereur Antonin le Pieux ses privilèges et ses immunités; c'est de là que date ce curieux recueil des traditions juives qu'on appelle le Thalmud.

Le Thalmud se compose de deux parties qu'on appelle *Mishna* et *Gemara*, dont l'origine tient aux circonstances suivantes. Après la destruction de Jérusalem, la secte des pharisiens domina toutes les autres sectes, et l'étude des anciennes traditions devint le principal objet des écoles juives; leur nombre s'accrut avec le temps à un tel degré, que les docteurs qui les commentaient et les expliquaient afin de constater leur autorité, se virent forcés de venir au secours de leur mémoire, en chargeant d'autres personnes de les mettre par écrit. Leurs disciples faisaient en même temps des extraits des explications données par leurs précepteurs; on en conserva quelques-unes de temps en temps, et leur nombre finit par grossir prodigieusement : cela entraîna une confusion embarrassante, de sorte qu'en dépit de toutes les peines qu'on s'était précédemment données en arrangeant les traditions, le célèbre

rabbin Juda, surnommé le Saint, qui présidait l'académie de Tibériade, dans le deuxième siècle, essaya de faire un recueil de la loi orale avec les commentaires des plus fameux docteurs. Cette entreprise laborieuse l'occupa durant quarante années. Conformément au témoignage unanime des auteurs juifs, cette œuvre ne fut achevée qu'à la fin du deuxième siècle, et forme la première partie du Thalmud, c'est-à-dire elle embrasse les lois et les institutions auxquelles les juifs se croient obligés d'obéir tout comme aux injonctions de Moïse. Ce recueil consiste dans une infinité de traditions et d'explications des différens passages des Écritures qu'on peut regarder comme le supplément de la loi écrite. Ils prétendent que ces traditions ont été communiquées à Moïse durant son séjour sur le mont Sinai, et qu'il en fit part à Aaron, Éléazar et son serviteur Josué : ceux-ci les délivrèrent aux anciens du peuple, qui les transmirent aux prophètes. Elles passèrent de Jérémie à Baruch, de Baruch à Esdras, qui les communiqua à la grande synagogue. Ces traditions, ainsi transmises de génération en génération par une succession non interrompue, parvinrent enfin à Juda le Saint, qui les rassembla par écrit et en forma la *Mishna*.

Ce livre ne décida néanmoins pas la solution

des questions douteuses qui tourmentaient les juifs, et l'on pensa qu'une explication plus étendue devenait indispensable afin de la mettre à la portée de tous; cela engagea le célèbre rabbin Johanan à écrire, avec l'aide de deux disciples le commentaire de la *Mishna*, et c'est ce qu'on appelle *Gémara* ou la seconde partie du Thalmud.

Le rabbin Asce, président de l'académie juive à Babylone, qui mourut en 1427, écrivit une autre *Gémara* ou commentaire de la *Mishna*. On qualifie de Thalmud de Jérusalem, la *Mishna* de Juda le Saint, et la *Gémara* de Johanan, toutes les deux ayant été compilées à Babylone; mais la même *Mishna* avec le commentaire ou *Gémara* de Rabbi Asce est appelée le Thalmud de Babylone, ayant été composée dans cette cité. Les juifs respectent également les deux éditions, et il est de fait que le Thalmud de Babylone n'est que la continuation de celui de Jérusalem. Quant à la foi, le Thalmud l'emporte chez eux sur les saintes Écritures, car ils comparent la Bible à l'eau, la *Mishna* au vin, et la *Gémara* à une liqueur aromatique. Ces deux *Gémaras* ne sont qu'un recueil d'opinions, de paraboles et de décisions légales de plusieurs grands hommes des écoles juives, et renferment en outre les principes les plus insolites, inculquant une

haine prononcée contre tout ce qui n'est pas judaïque. Au reste, notre surprise diminuera en songeant que les juifs étaient alors l'objet de la persécution générale et dépourvus de puissance. Il semble assez naturel de la part des chefs d'une nation si infortunée de lui inspirer ces sentimens d'inimitié profonde contre les peuples au milieu desquels vivaient les juifs, et qui menaçaient leur religion et leur nationalité si spéciale d'une ruine totale. La tendance atrabilaire de cet ouvrage s'accrut des commentaires faits par différens rabbins qui se voyaient sous le poids des plus poignantes injures. Dans les pays où le progrès de la civilisation s'est étendu aux juifs, la plupart d'entre eux ont renoncé à d'absurdes doctrines, et s'en tiennent aux purs préceptes de la loi de Moïse; mais en Pologne, où l'état intellectuel de la masse de la population juive n'a guère avancé depuis la barbarie du moyen âge, le Thalmud règne despotiquement sur les esprits.

J'ai touché dans un des chapitres précédens à l'intérieur que présentait un cabaret tenu par des juifs, comme ils l'étaient tous en Pologne, avant l'avènement de l'empereur Nicolas. Saleté, désordre, une chaleur étouffante ou un froid perçant, des courans d'air de tous les côtés, des fenêtres qui ne fermaient pas,

des portes toujours ouvertes, le seigneur, le paysan, le juif, sa marmaille, les voyageurs de toutes les classes, leurs bêtes et celles du juif, formaient un tableau flamand qui eût tenté le talent de sir David Wilkie. Mais comme l'observe l'auteur cité au bas de mes pages, cette misère apparente recouvre parfois des richesses réelles, et les buffets de bois commun qui forment l'ameublement de cette chambre contiennent des chaînes d'or, de la vaisselle d'argent, des ornemens de femmes en perles ou pierres précieuses, et par-dessus tout des billets de créance pour de larges sommes prêtées à usure. Le contraste qui existe dans l'état physique du juif se retrouve souvent dans sa culture intellectuelle. Le juif qui a passé la journée à remplir le pénible office de présenter le vin, la bière ou l'eau-de-vie, à des habitués de la plus basse classe, tout en calculant avec avidité la quantité de grain, d'avoine ou de laine, qu'il pourra estorquer en retour au paysan plongé dans l'ivresse, ce même juif oublie souvent le monde et ses soucis, en parcourant la nuit les immenses volumes qui contiennent les trésors des traditions rabbiniques. Ses études embrassent jusqu'à cette science mystérieuse, nommée la *cabale*, qui séduisit Pic de la Mirandole lui-même. Le *Zohar* écrit en chaldéen développe ses subtilités métaphysi-

ques, ainsi que les rapports que l'homme peut entretenir avec les esprits des élémens. Il arrive parfois au juif d'étudier Euclide en hébreu, ou la philosophie d'Aristote dans l'ouvrage du philosophe d'Alexandrie, le célèbre Maimonides. Quoique en dehors de la marche de la civilisation moderne, le juif polonais eût été un savant distingué au moyen âge. Il est instruit sans être éclairé, car sa science a seulement contribué à accroître sa superstition et le mépris des connaissances rationnelles.

Le savoir constitue l'aristocratie parmi les juifs, aussi l'éducation du juif polonais commence dès l'âge de quatre ans, et il est initié de bonne heure à tous les mystères du Thalmud, qui lui inculque dès l'enfance non seulement des préjugés invétérés contre toute autre religion, mais encore lui apprend à la haïr. D'autre part, sa position d'intrus lui enseigne à dissimuler ce sentiment sous le masque d'une déférence servile. Mais quoique lâche, avide, insensible à l'honneur, n'ayant qu'un but sordide en vue, il lui arrive parfois de révéler des sentimens d'une plus noble nature. La ferveur de sa conviction religieuse le soutient au milieu des adversités d'ici-bas, et il manifeste une admirable résignation dans les revers de fortune. Celui qui gémit sur dix sous de moins, ne laisse pas échapper un murmure en per-

dant un bien être acquis au prix de tant de labeurs. « Dieu a donné! Dieu a ôté! que son saint nom soit béni! » telle est la seule exclamation qui sortira de ses lèvres. Et il recommence une vie de fatigue sur la fin de ses jours. Sa patience et sa persévérance dans la poursuite journalière de l'objet qu'il a en vue sont admirables; ses mœurs sont pures, sa sobriété exemplaire. Un joueur ou un buveur forment des cas d'exception; on le voit sensible aux bons procédés, et fortement pénétré du sentiment du bienfait reçu¹.

La condition de la femme chez les juifs se ressent de leur origine de cet Orient où elle est considérée comme un être inférieur dans sa nature, et la facilité offerte au divorce par la loi mosaïque n'a pas contribué à la rendre plus heureuse.

Les juifs polonais sont divisés en trois clas-

¹ C'est précisément dans cette race, vouée aux gains illicites comme on serait tenté de le croire, que j'ai rencontré l'exemple de la probité non seulement la plus scrupuleuse, mais encore la plus délicate dans le juif qui affermaït les vaches de la terre où j'ai demeuré durant mon mariage. Dans ses comptes avec moi, il revenait sur ses pas s'il croyait que je m'étais trompée d'un sou en sa faveur, tandis qu'il reposait une bonne foi de gentilhomme sur mon honnêteté. Il était excessivement pauvre, et n'avait que cette manière d'exister avec sa famille. C'est un souvenir que j'évoque toutes les fois qu'il m'advient de désespérer du genre humain; car, enfin, ce juif avait vécu et mourra en dehors de toute espèce de civilisation. Il m'est arrivé aussi d'en rencontrer de parfaitement probes en Lithuanie.

ses : les juifs rabbiniques ou thalmudistes, les Chassidim et les Caraïtes. Les premiers forment la masse de leur population en Pologne.

On les envisage comme les descendants des anciens pharisiens, et ils adhèrent strictement aux préceptes du Thalmud.

Les Chassidim ou Kassides sont des sectaires, spécialement connus en Pologne. L'origine de ce mot en hébreu veut dire zélé, bon, pieux ou saint. Tels étaient, selon l'opinion des savans, les Assidiens mentionnés dans le premier livre des Machabées, et qui se distinguaient en observant plus scrupuleusement les préceptes de la loi de Moïse. Mais les Chassidim polonais n'ont rien de commun avec eux, si ce n'est le même nom. Ils s'adonnent à l'étude du Zohar, et ont par conséquent une grande foi aux mystères de la cabale. Ils font des gestes bizarres en disant leurs prières, soit en frappant leur tête contre le mur, soit en sautant dans la chambre ; avec cela ils énoncent des prétentions à une sainteté supérieure à celle du prochain.

Les Caraïtes ou juifs qui suivent seulement les saintes Écritures, sont la classe la plus respectable parmi celles que nous venons de citer. Les uns soutiennent qu'ils dérivent des scribes, qui rejetaient toutes les traditions et s'en tenaient au texte littéral des Écritures. Les au-

tres prétendent qu'ils continuent les Saducéens, mais cette opinion tombe d'elle-même si l'on considère que les Saducéens n'admettaient pas l'immortalité de l'âme, tandis que les Caraïtes croient à la résurrection des morts, ainsi qu'aux récompenses et aux châtimens d'une vie à venir. Les Caraïtes polonais s'adonnent particulièrement à l'agriculture ou au commerce; leur honnêteté a passé en proverbe, leur parole équivaut à une lettre de change, et durant les quatre siècles de leur établissement en Pologne, il n'y a pas eu d'exemple d'un Caraïte appelé devant un tribunal. Ils parlent turc entre eux, ayant émigré de la Turquie en Pologne.

La secte *judéo-chrétienne* des frankistes doit son origine à Jacob Franck, né en Valachie en 1728, qui fut baptisé à Léopold, et entraîna beaucoup de juifs par son exemple à se faire chrétiens. Il prétendait que Jésus-Christ et Élie l'avaient chargé de convertir les Juifs, et qu'ils lui étaient apparus plusieurs fois à cet effet. Ses idées extraordinaires ne l'empêchèrent pas de former beaucoup de disciples. On prétend que les frankistes continuent de professer la religion juive sous le couvert du christianisme. Mais personne n'est parvenu à découvrir leurs véritables opinions, qui probablement participent de l'indifférence reli-

gieuse plus que de toute autre chose. Leurs capacités intellectuelles sont marquantes, mais il s'écoulera bien du temps avant que la barrière établie par des préjugés respectifs soit franchie. Ils se tiennent entre eux, accumulant le numéraire du pays, portant *l'esprit d'affaire* et le bonheur qui accompagne le *savoir faire* dans toutes leurs opérations; enfin ce sont les receveurs généraux, les financiers de la Pologne. Le régime russe, maintenant à l'ordre du jour à Varsovie, a tellement mélangé la société, qu'ils ont fini par s'y ménager une station, dans l'absence de la haute aristocratie, et la tolérance forcée du reste. C'est néanmoins un terrain trop glissant pour qu'ils puissent s'y maintenir, à moins de renoncer une bonne fois pour toutes à tout esprit de corps, en s'identifiant avec la nation dont ils font partie, et dont ils ont souvent honorablement soutenu la renommée.

CHAPITRE IX.

État des sciences et de la littérature en Pologne, depuis le règne de Stanislas-Auguste jusqu'à nos jours.

Le siècle littéraire de Sigismond-Auguste avait subi sous ses successeurs une de ces éclipses qui remplacent d'ordinaire un trop grand éclat. La nature intellectuelle a-t-elle aussi besoin de repos? A-t-elle ses momens d'affaissement, d'épuisement total? Sa marche serait-elle analogue à celle de l'individu? La Grèce seule, jusqu'à son asservissement, ne connut que le progrès; partout ailleurs l'essor de l'esprit humain, son vol trop élevé, longèrent les cieux pour retomber sur la terre; le papillon aux ailes d'or redevint chrysalide. La moderne Italie subit ces phases à deux reprises; mais telle est l'inépuisable fécondité de son organisation, que les beaux-arts s'empressèrent de combler le vide de sa littérature. La Pologne vit luire une fois encore, sous le règne de Stanislas-Auguste, le moment pro-

pice de tenir un rang distingué dans l'échelle scientifique; et bien que son triste déclin eût détendu les cordes de toutes ses lyres, elle put rattacher l'avenir de sa littérature à son passé, et jeter même quelques fleurs sur l'abîme qui séparait l'un de l'autre.

Le règne orageux d'Auguste II, la guerre civile qui désola le pays, ne permirent le développement d'aucun talent; mais dès lors on remarque quelques efforts pour raviver les études négligées.

Malgré la corruption qui s'était glissée dans la langue polonaise par le mélange du latin, Stanislas Lubomirski, grand maréchal de la couronne, fut surnommé le *Salomon polonais*. Il vécut sous le règne de Jean Sobieski.

Sous celui d'Auguste III, nous voyons un érudit des plus profonds, Joseph Zaluski, évêque de Ciiovie, à qui la Pologne est redevable de la fameuse bibliothèque connue sous le nom de cette famille. Il écrivit en vers blancs un ouvrage intitulé : *Magna bibliotheca polonica universalis*; *Les deux glaives contre les dissidens*, et autres, etc., etc., où le goût a toujours failli.

Ladislas Rzewuzki, connu par sa science et ses vertus patriotiques, fit des poésies en polonais et en latin, ainsi que deux tragédies tirées de l'histoire nationale, qui donnèrent

l'éveil au bon goût, assoupi dans le mélange bizarre du polonais et d'un mauvais latin.

Elisabeth Druzbacka manifesta un talent natif pour la poésie. Elle emprunta sa vigueur et son originalité de son ignorance d'une langue étrangère. Ses ouvrages, écrits dans le réduit d'un asile champêtre, la firent connaître avec succès; son imagination est vive, gracieuse, et donne à sa plume le même charme d'élégance.

N'oublions pas, dans la liste de ceux qui honorent notre littérature, ce prince dont il a été dit¹ : « Roi philosophe, qui opposa à l'infortune et au bonheur la même fortitude, et qui prouva, en travaillant au bien-être de la Lorraine, tout ce que la Pologne pouvait en espérer. Il fit encore retentir sur ce trône étranger les accens d'un patriote polonais, en appelant ses concitoyens à la véritable liberté, c'est-à-dire à celle qui est réglée par la loi, tant il prévoyait combien les suites de l'anarchie seraient fatales à la Pologne, et amèneraient sa chute. Mais hélas! sa voix se perdit dans le désert. » A un âge très-avancé, il mit en vers l'histoire du Nouveau et del'Ancien-Testament. Son *Philosophe bienfaisant* respire les sentimens de l'humana-

¹ Discours du comte Stanislas Potocki sur les auteurs polonais. J'ai suivi en grande partie sa version.

nité la plus pure, et toute l'Europe le reconnut dans l'image du bien qu'il venait de tracer. Les lettres qu'il a écrites à sa charmante fille, la reine de France, sont un modèle de naturel et de bon goût. A une époque où le macaronisme avait corrompu tous les écrits, ceux de Stanislas Leszczyński ont échappé à l'épidémie; et s'il n'a pas atteint la perfection vers laquelle il tendait sans cesse, il faut avouer qu'il en a approché de bien près.

Stanislas Konarski, jadis secrétaire et ami de Leszczyński, dédaigna la mitre afin de se consacrer à l'emploi d'instituteur. Son style, quoique un peu prolix, rappelle beaucoup celui du roi. Il a laissé une foule d'ouvrages, tant en polonais qu'en latin; les deux plus remarquables ont pour titre : *De emendandis vitiis eloquentiæ*, et *De la meilleure manière de donner des conseils*; tous deux ont pour objet l'amélioration de notre éloquence et de notre grammaire. Il a l'honneur d'avoir été le premier à battre en brèche un de nos préjugés les plus tenaces, et a bien mérité la médaille que Stanislas-Auguste lui présenta, avec l'inscription : *Sapere auso*. Il eut à lutter avec la tempête que les préjugés, une fois attaqués, ne manquent jamais de soulever; mais il la surmonta avec la fortitude et la conviction que le citoyen puise dans le désir de servir son

pays. Il étendit sur l'avenir même ce zèle de patriote, et pour infiltrer chez les jeunes gens l'amour de l'étude, il fonda à Varsovie le couvent des Piaristes, d'où l'on vit surgir tant d'excellens citoyens et des hommes si éclairés. Les moyens bornés d'un prêtre n'étaient pas à la hauteur d'une telle entreprise; sa persévérance en vint à bout, et il finit par y intéresser ceux qui dès l'abord semblaient le plus opposés à ses idées. Tel est le monument que ce grand homme éleva à son pays et à sa propre gloire.

Le généalogiste Niesiecki, l'*Hozier* polonais, ne vit point régner le roi Stanislas, mais il touche de près à son époque. Son blason est rédigé en langage parfois très-correct. Il est un biographe et un bibliographe en titre, non seulement par rapport à la généalogie des familles, mais dans tout ce qui tient aux manuscrits, ouvrages, bibliothèques, leurs fonds, ceux des écoles. Il a de commun avec tous les généalogistes un défaut de crédulité et de respect pour les grands noms, qui gâte parfois tout l'effet d'un si vaste savoir. Son blason n'en offre pas moins une source inépuisable à l'auteur futur d'une histoire nationale et critique.

Tant que la Pologne conservera sa langue et ses souvenirs nationaux, le nom d'Ignace

Krasicki sera populaire parmi ses enfans. Il a enchanté tous les âges par la variété de ses écrits et son style classique ; et il forme à lui seul un des plus beaux fleurons de la couronne de Stanislas-Auguste. Né en 1734, il fit ses études à Léopold ; et comme il était destiné à l'état ecclésiastique, il alla compléter en Italie son cours d'éducation. Là ce talent natif s'inspira encore des grands modèles de l'antiquité, et à son retour il se vit accueilli avec la plus grande distinction. Une humeur vive, enjouée, un esprit saillant, le firent bien venir partout. Né heureux, pour ainsi dire, il lui fut aisé de plaire, car une figure remarquablement belle contribuait encore à ses succès. Un écrit périodique, intitulé le Moniteur, à l'instar du Spectateur anglais, fut rédigé en Pologne, à la renaissance des lettres, et reçut les premières élucubrations de ce génie, qui allait nous créer une si longue source de jouissances. En 1766, Krasicki fut promu à l'évêché de Warmie, par la protection spéciale du roi. Ce siège épiscopal comptait plus d'un homme célèbre, tels que Dantiscus, l'ami de Cortès et de Copernic ; Hosius, de fameux antagoniste des réformateurs, qui fut légat du pape au Concile de Trente ; Kromer, historien, orateur, géographe, statistique, etc., etc. Krasicki prouva que les vertus civiques ne lui

étaient point étrangères, en se portant, à la diète de 1768, comme le défenseur de la représentation nationale. Il fit depuis ses charmantes fables, dont quelques-unes peuvent se placer à côté de celles de l'inimitable la Fontaine. Ses satires, où tout est sel et rien acrimonie, rappellent le bon goût et la grâce de l'Arioste. Un poème comique, traitant de la guerre des rats, des souris et des chats (*la Souriciade*), semble une allusion à nos querelles intestines. On voit que la *Batrachomyomachie* d'Homère lui a servi de type ; il se pourrait, que nourri également de la littérature italienne, la *Secchia rapita*, ou tel autre poème dont cette langue abonde, ait aiguisé un esprit vivement sensible au ridicule. Sa *Monomachie* (la guerre des moines) appelle le *river inextinguible* connu des dieux seuls. Le *Lutrin* de Boileau est certes moins plaisant, quoique peut-être plus correct que l'autre. Ce que j'y admire, c'est qu'aucune faute contre les convenances sociales, qu'aucun moment d'oubli ne s'y soit insinué à la faveur du sujet ; l'ironie y reste continuellement douce et fine, sans jamais friser l'injure. Je ne touche qu'aux plus remarquables de ses écrits, et je dois ajouter qu'il fit une sorte de roman en prose, qui présente la vie du gentilhomme de campagne en Pologne, dont les touches,

pleines de vérité, ont marqué la place de cet ouvrage à côté du Vicaire de Wakefield, en Angleterre. Le style en est aussi léger, aussi flexible que celui de sa poésie. Libéral, hospitalier, recommandable par toutes les qualités de l'homme de bien, on admire Krasicki sans arrière-pensée, et l'on se sent fier de dire aux étrangers : Vous avez beaucoup d'auteurs, mais nous aussi, nous avons Krasicki ! Il a fait trois comédies sous un nom supposé.

La pureté élégante des écrits de Trembecki le place peut-être à côté de Krasicki ; nourri de la lecture des classiques, sa poésie a même pris parfois un vol plus élevé, sans qu'on puisse les comparer sous le rapport de la variété du style et de la riche fécondité de l'imagination ; son poème de Sofiowka¹, traduit par le comte de la Garde, ne donnera jamais l'idée d'un des ouvrages les plus gracieux dont notre langue pût se vanter. Le comte Félix Potocki, ce seigneur si puissant qui aurait pu aspirer au

¹ Sofiowka, en Ukraine, tire son nom de celui de Sophie, comtesse Potocka. A la mort de cette dame, elle fit partie des terres de son fils, le comte Alexandre Potocki, et fut confisquée lors de la dernière révolution, son possesseur ayant embrassé avec ardeur la cause de son pays, et préférant l'exil et la perte d'une immense fortune à l'amnistie qui lui fut offerte. L'empereur Nicolas donna ces beaux jardins à l'impératrice, et cette création primitive de l'amour eut le sort de tout ce qui est jouet.

trône de son pays, créa, comme un autre Abdérame, toutes les merveilles que renfermaient ces jardins pour plaire à la belle Grecque qu'il avait épousée. Née esclave du sérail, elle fut achetée par le comte de Witt, gouverneur de Kamieniec pour Auguste III ; il l'épousa, divorça, et elle devint comtesse Potocka. C'est elle qui, à force d'entendre parler de la beauté de ses yeux, disait naïvement : *J'ai mal à mes beaux yeux*. Elle dut sa haute fortune à ses attraits ; pour que rien n'y manquât désormais, Trembecki la chanta, immortalisant ainsi cette nouvelle Hélène et l'amour passionné dont elle fut l'objet. L'Enfant prodigue et deux volumes de pièces fugitives de Trembecki étincellent de beautés ; mais dans ses autres écrits, le goût a souvent failli au talent. Son érudition en fait de matières nationales a été immense ; il consacra une partie de sa vie à débrouiller les ténèbres qui recouvrent notre origine. Cet ouvrage est resté inédit. Trembecki y a consacré une grande partie de son temps, et l'a enlevé ainsi au grand talent de poète que la nature lui avait donné.

Naruszewicz, ex-jésuite, secrétaire du conseil permanent, évêque de Luck, fut honoré, comme Trembecki, de la constante protection du roi, et fut attaché, pour ainsi dire,

à la cour, accompagnant souvent le roi dans ses voyages. Nous le plaçons généralement à la tête de nos historiens, c'est notre Hérodote; il se présente ici au rang des poètes: il fit des odes, des idylles, des satires, des fables, des épigrammes, traduisit Anacréon et Horace. On a même de lui une tragédie intitulée *Guido*, et des chants anacréontiques dont son état lui défendit de se déclarer l'auteur. Ses satires ont plus d'âcreté que celles de Krasicki; elles rappellent Alamani; il y est plein de nerf et d'énergie; il a la sève poétique; le goût et la grâce ne lui sont pas également fidèles.

Julien Niemcewicz, le Nestor de nos poètes et de l'émigration, vient de suspendre sa lyre aux saules de Babylone, et n'en tire plus que des sons pleins de mélancolie. Sa charmante comédie, *le Retour du Député*, sera lue tant que le bon goût n'aura pas entièrement disparu du monde; les comédies de *l'Egoïste*, *le Nouvelliste*, *les Pages*, sont le produit de la même plume. Il a toujours choisi des sujets nationaux pour ses tragédies, et ses pièces fugitives, surtout ses *Chants historiques*, ont continué sa renommée. Il y a mis en vers les plus beaux traits de nos annales, et les dames de la société les ont ornés à l'envi de musique et de dessins. Ce livre, qui a fait le bonheur de notre enfance, a été aux mains de toutes les jeunes personnes,

et leur a sauvé la gravité de l'histoire. La gaieté, la fine ironie, qui constituent le fond de son caractère, se retrouvent dans ses romans et ses premiers écrits; une vie passée au sein de la plus haute société l'a initié à toutes ses exigences; aussi ses ouvrages en portent-ils le cachet. On a vu dans les pages précédentes que M. Niemcewicz s'est trouvé à poste fixe, soit pour partager les travaux et les dangers de ses concitoyens, soit pour rendre hommage à ceux qui avaient bien mérité de la patrie. Il a manifesté une opposition constante envers le gouvernement russe, dirigeant l'arme du ridicule, qu'il manie peut-être trop bien, contre ses partisans, et, à l'âge qu'il a, nous le voyons à son second exil. Je l'ai présenté dans le premier comme le compagnon de Kosciuszko et son meilleur ami.

Karpinski, le Wordsworth de la Pologne, a puisé, comme le grand poète anglais, dans la nature, qui leur a dévoilé tous ses mystères. Si le simple est le beau, comme je l'ai toujours pensé, l'un et l'autre l'ont rencontré en interrogeant leur propre cœur, et les richesses que Dieu a départies dans sa profusion sur la terre. Une douce mélancolie faisait le fond du caractère de Karpinski, ses élégies en portent l'empreinte. Ayant vécu comme Wordsworth au milieu des montagnes, leurs habi-

tans lui sont devenus familiers, et quelques-unes de ses gracieuses idylles sembleraient le reflet lointain des lacs du Westmoreland. Karpinski a aussi vécu entouré d'amis, et son nom appelle les regrets de la Lithuanie, où fut son berceau.

Kniaznin a laissé trois volumes de belles poésies. Sa *Mère spartiate* ne dément en rien ce qu'on doit attendre de la part des femmes qui disaient en présentant le bouclier à leurs fils : *Reviens avec ceci ou sur ceci.*

Woronicz, évêque de Cracovie, depuis primat du royaume, également heureux comme poète et prosateur, a élevé l'éloquence de la chaire à une très-grande hauteur ; il a célébré dans un poème national, intitulé *la Sibylle*, les beautés de Pulawy et les souvenirs nationaux conservés en ces lieux. L'enthousiasme lyrique semble l'avoir animé, et la pureté du langage n'a rien laissé à désirer. Sa vie publique et privée a offert le modèle des plus grandes vertus.

Lorsque la chute de la Pologne eut ôté à Louis Krupinski, couvert de blessures, la chance de la servir encore, il consacra les loisirs de sa retraite à la littérature nationale ; il traduisit avec succès *le Village abandonné* de Goldsmith, et ses romances sont chantées par les plus jolies femmes du pays. *Luitgarde*,

tragédie nationale, respire les sentimens les plus élevés, les plus déchirans : c'était l'épouse d'un de nos rois, qu'il fit périr parce qu'il aimait ailleurs. La douleur de Luitgarde est pleine de poésie, de générosité. Ce tableau si souvent retracé de Médée sous toutes ses formes doit présenter des couleurs inépuisables au peintre et au poète ; car la souffrance du cœur, la souffrance de la femme ainsi délaissée, est un abîme de misère. On prétend que le rythme en est sans défaut, que c'est beau comme Iphigénie. Krupinski a depuis écrit un roman, *Adolphe et Clara*, qui a obtenu un succès fou dans la société. Comme l'auteur m'a paru un homme fort agréable, il faut mettre un peu sur son compte la vogue de ce dernier ouvrage.

Mais la perfection mélodieuse de Racine appartient sans contredit à Felinski. J'ai souvent pensé qu'il a plié la langue polonaise aux sons harmonieux du chant de mademoiselle Sontag, tant ses vers sont pleins de musique. Il a traduit la tragédie de Phèdre, et a enrichi notre scène de la plus classique des tragédies, *Barbe Radziwill*. Sa mort prématurée a enlevé à la Pologne un auteur de premier rang, et, qui plus est, un homme plein de droiture.

Le prince général, père du prince Adam Czartoryski, qu'on peut appeler le Mécène de

la Pologne, est un des restaurateurs de la scène nationale, qu'il a toujours protégée. En vain a-t-il cherché à cacher son nom, l'esprit saillant et fin de ses pièces l'a dévoilé au public. Il a écrit *l'Avare fastueux*, qui a depuis passé en proverbe, et qui est un chef-d'œuvre. *La Demoiselle à marier*, *le Café*, *les Souliers mordorés*, accompagnent dignement *l'Avare fastueux*. On lui doit la traduction du *Joueur* et des *Ménechmes* de Regnard. Il y a encore un aperçu du même prince sur la littérature polonaise.

Louis Boguslawski, directeur du Théâtre national, et lui-même un acteur plein de talent, a laissé plus de seize volumes de pièces de théâtre, où *les Spasmes à la mode* et *la Chasse de Henri IV* appellent nos plus agréables souvenirs.

Constantin Brodzinski, mort à Dresde en 1836, a donné, au dire de nos critiques actuels, le premier signal de la poésie romantique, en s'éloignant des anciens modèles, que nous avons jusque là si bien imités. On l'appelle le précurseur de Mickiewicz et de notre école romantique. Il puisa ses inspirations dans les chants populaires, qu'il revêtit dans sa poésie de couleurs nationales. Ce pas parut si hardi, qu'on ne lui rendit pas justice, sort commun à tout ce qui s'éloigne de l'ornière tracée par

les prédécesseurs. Ses écrits critiques, le jugement qu'il a porté sur notre littérature, sont des plus estimés. Il a été aussi fécond auteur que charmant poète et traducteur laborieux. Les regrets que sa fin prématurée a excités sont le plus beau tribut payé à son caractère d'honnête homme et de patriote.

Dans ce résumé si rapide et uniquement destiné à ceux qui nous traitent de *barbares*, j'ai dû faire bien involontairement un *passeroit* à plus d'un talent, pour ne pas effrayer les oreilles anglaises d'une série de noms qui perdraient leurs mérites dans la difficulté d'être retenus; aussi n'ai-je point cité des traducteurs estimables, les auteurs de nos comédies nationales, me bornant ici à la *crème de la crème*.

Il a été dit qu'aucune nation ne peut se vanter d'une grammaire plus logique que la nôtre faite par Kopczyncki, et qu'il refit encore en français. Quelques-uns y travaillèrent pour l'allemand, mais Samuel Bantke les surpassa tous. Nous avons des grammaires grecques, latines et des dictionnaires latin-polonais. Le professeur Grodek, de Wilna, traduisit une grammaire grecque à l'usage de ses élèves.

Jean Vincent Bantke a rédigé un dictionnaire portatif français-polonais-allemand, que

son frère Samuel compléta par un parfait dictionnaire polonais-allemand dont il a enrichi la lexicographie nationale.

Mais l'ouvrage le plus classique en ce genre est le dictionnaire polonais en six gros volumes, du recteur de l'université de Varsovie, Samuel Linde. Ce travail, si au-dessus de la portée d'un seul individu, frappe encore davantage par son exactitude; c'est plus qu'un trophée national, c'en est un élevé à la race slavonne par le rapprochement des différens dialectes de cette langue mère. Les étrangers ont rendu à ce laborieux ouvrage le même tribut d'éloges que la Pologne.

Nous retrouvons les véritables orateurs du pays dans les discours prononcés à la tribune par les membres de la grande diète, spécialement Ignace Potocki, Czartoryski, Wawrzceki, Niemieciewicz, Kollontay, Soltyk.

Ignace Potocki, le noble patriote, fut l'orateur le plus éloquent de la grande diète, et un savant de premier ordre.

Chreptowicz, grand chancelier de la Lithuanie, laissa des pièces fugitives en prose et en vers, marquées au coin du goût, du savoir et de la pureté du langage.

Le grand général Rzewuzki était doué d'une éloquence vive et rapide. Il défendit une très-mauvaise cause, le trône électif, avec une

grande puissance d'élocution et une parfaite pureté de langage.

La chaire n'a pas été sans renommée durant cette période si fertile en talens. Le prédicateur de la cour, Lachowski, enlevait, dit-on, ses auditeurs; mais son succès doit être attribué à son débit, car il perd infiniment à la lecture. L'évêque Karpowicz a laissé huit volumes de sermons et d'écrits estimés entre les meilleurs. Il est vrai de dire qu'en ce genre personne n'a égalé le langage classique de Woroniez, quoique Prazmowski soit plein d'onction et de lumières. Dans les derniers temps le père Benjamin, au couvent des capucins, attirait et la ville et la cour, comme on l'eût dit au siècle des Massillon et des Bourdaloue. Il avait certes le don de remuer le cœur de ses auditeurs, par ses douces et onctueuses paroles, auxquelles un organe touchant et la pureté de sa vie prêtaient un puissant support; nous étions tous meilleurs après l'avoir ouï: c'était saint François de Sales.

Naruszewicz, le père de notre histoire, vu la profonde érudition de ses recherches, soit dans les auteurs nationaux, soit chez les étrangers, a surtout déployé ce vaste savoir dans les notes qui accompagnent le texte; il y consacra de nombreuses années, quoique la protection royale ait mis à sa portée les actes

nationaux, et soit allée généreusement jusqu'à fournir les livres, les manuscrits, les plans, propres à faciliter une si grande entreprise. Le dernier siècle n'a rien fait pour l'histoire critique, si nous en exceptons Hume et Robertson; il faut savoir gré à Naruszewicz du savoir et de la conscience qui ont dicté ses pages, sans nous laisser rebuter par leur sécheresse. Il laissa cet ouvrage incomplet; mais la société des Amis des lettres se chargea d'en remplir les lacunes et publia en 1820 une nouvelle édition qui ne laissa rien à désirer.

Julien Niemcewicz fit paraître en trois gros volumes le long règne de Sigismond III, époque des plus grands événemens qui aient influé sur le sort de la Pologne, et le présenta avec le sentiment national qui a toujours guidé sa plume.

Siostrzencewicz, archevêque de Polock, écrivit sur l'origine de la race slavonne.

Le prélat Bohusz chercha à démontrer que le peuple et la langue de la Lithuanie étaient *autochtones*. Le savoir, la correction du langage, une intelligence rare, règnent dans cet ouvrage, ainsi que dans celui où il traite de l'architecture. Il traduisit le Code civil.

Le comte Jean Potocki écrivit en français sur l'origine des peuples du nord; il eut des connaissances supérieures, une érudition pro-

fonde, et les ouvrages suivans en font foi : 1° Essais sur l'histoire universelle, et recherches sur celle de la Sarmatie, 4 vol. ; 2° Chroniques, mémoires et recherches pour servir à l'histoire de la race slavonne; 3° Histoire primitive des peuples de la Russie, avec une exposition complète de toutes les notions locales, naturelles et traditionnelles, nécessaires à l'intelligence du quatrième livre d'Hérodote; 4° Essais d'aphorismes sur la liberté; 5° Fragmens historiques et géographiques sur la Scythie, la Sarmatie et les Slaves. Son voyage de Turquie et d'Égypte, surtout son roman Alphonse Vanvorden ou *les Pendus*, orgie de l'imagination en délire, et dont il n'y a que le premier volume, démontrent la variété des dons qu'il tenait de la nature et d'une éducation soignée. Une base plus solide leur a manqué; un suicide termina ses jours.

Bohomolec, un savant qui essaya de plus d'un genre (car il y a même des comédies de lui), publia, à l'instar de Plutarque, la vie de Jean Tarnowski, et celle de Georges Osolinski, qui était venu en Angleterre, sous le règne d'Élisabeth, avec le titre d'ambassadeur.

Joseph - Maximilien Osolinski rassembla dans deux volumes la biographie des savans de la Pologne. Il légua à l'académie de Léopold sa belle et nombreuse bibliothèque achetée à

Vienne, et y attacha des fonds considérables pour en augmenter les trésors. Tel est le souvenir civique qu'il laissa à son pays.

Ignace Potocki et Kottontay travaillèrent de concert au fameux ouvrage de la constitution du 3 de mai, comprenant son origine et sa chute.

Joachim Lelevel, le premier savant de la Pologne, connu de toute l'Europe par la profondeur de son érudition ainsi que par son patriotisme, a écrit sur l'histoire et la géographie de son pays des ouvrages pleins de mérite, vu le scrupule de ses investigations, qui l'ont fait plonger dans un passé dont personne n'a plus l'idée. Ses connaissances scientifiques sont aussi variées que profondes, et l'on dit que l'Europe n'a pas son pareil pour la numismatique. Il est, si j'ose le dire, l'Erasmus de notre siècle; ce qui suppose un peu plus de science qu'il n'en a fallu à l'ancien pour atteindre à l'apogée de la gloire humaine.

Majewski publia un ouvrage complet sur les archives nationales, et de très-curieux aperçus touchant le rapport de la langue polonaise avec le sanscrit¹. Il traduisit le Code du commerce.

¹ J'ai été frappée du rapprochement de ces deux langues en entendant, à Londres, le roi d'Ouele se servir d'un mot absolument polonais qu'il déclinait de la même manière.

Maurice Mochnacki a retracé une partie de l'histoire de l'insurrection de 1830. Le professeur Gans a dit, en parlant de cet ouvrage : « L'aigle de la Pologne, fuyant sa terre natale, » laissa tomber une de ses blanches plumes; » Mochnacki la releva, et s'en servit pour » écrire l'histoire de la dernière insurrection. » Nous sommes trop près de ces événemens, ils remuent nos fibres les plus retentissantes, et la parfaite impartialité requise de l'historien est au-dessus de nos forces, lorsque toutes les passions sont en jeu; aussi ne pouvait-elle pas marquer un ouvrage écrit sous leur palpitante impression. Mochnacki mourut avant de la terminer; mais c'est à l'histoire littéraire de sa patrie qu'il a consacré les plus belles pages de son éloquence.

Parmi les ouvrages qui traitent spécialement de la littérature, il faut placer au premier rang celui de Bentkowski. La bibliographie polonaise ne lui est pas moins redevable.

François Siarczynski fut un savant très-estimé; nous lui devons une géographie décrivant la position naturelle, historique et politique de l'univers, avec trois volumes d'observations astronomiques.

Aucun pays ne peut se vanter d'un recueil aussi complet du droit qui le régit. Huit volumes in-folio embrassent, sous le titre de

Volumina Legum, toutes les lois de la Pologne, en latin comme dans la langue nationale, depuis 1347 jusqu'à 1780; trois volumes supplémentaires complètent ce fameux recueil.

Antoine Trembicki réunit dans un seul ensemble le droit de la couronne, la juridiction des cours royales et les décrets du conseil permanent¹.

La diète de 1776 avait confié au chancelier André Zamoyski la rédaction du droit national, se rappelant avec quelle noblesse il avait déposé les sceaux en 1767 plutôt que de souiller son emploi par une bassesse. La diète de 1780 rejeta le projet de Zamoyski touchant la rédaction du Code de jurisprudence. Cette œuvre rejetée par la diète rencontra l'admiration des étrangers, qui la traduisirent, et appela l'hommage reconnaissant de la diète constitutionnelle. Lorsque la confédération de Tergowice² eut anéanti toutes les institutions de cette fameuse diète, elle n'osa toucher à l'éloge de Zamoyski et le laissa intact. Ce code amena d'autres écrits, entr'autres les deux volu-

¹ Mon beau-père a mené la vie la plus active et la plus laborieuse. Il débuta à la diète constitutionnelle comme député de la Livonie, et l'éloquence de son discours fut très-applaudie. Le reste de sa vie se passa en améliorations agricoles; il a écrit sur l'éducation des brebis et sur beaucoup d'objets d'économie rurale des ouvrages très-estimés, et même traduits en langue étrangère.

mes des *Lettres patriotiques*, qui furent adressées à Zamoyski par le sénateur palatin Wybicki.

L'ouvrage de Czacki, sur les lois de la Pologne et de la Lithuanie, est fameux dans notre jurisprudence. Il y travailla dans sa première jeunesse, et y mit tant d'érudites recherches, qu'on l'eût cru dicté par la sagesse d'un vieillard. Si à titre de savant il honore sa patrie, ses mérites de citoyen, d'homme de bien dévoué à ses semblables, le placent au plus haut rang.

Il semblerait, en repassant ses immenses travaux, qu'aucun moment de sa vie n'ait été perdu, tant il en a su régler la direction. Ses biens furent mis sous séquestre en Russie; après l'insurrection de Kosciuszko, il dut les vendre et émigrer. Paul les lui rendit, et nous le voyons rassembler des collectes pour ceux de ses compatriotes qui restaient en Sibérie et dont il cherche à faciliter le retour. Il fonde, de concert avec l'évêque Albertrandi Dmuchowski et Stanislas Soltik la société des Amis des sciences à Varsovie, ainsi qu'une *compagnie de commerce* dont Varsovie devint le centre, et un vaisseau de cette compagnie, portant le nom de *Czacki*, part du port d'Odessa. Mais c'est comme fondateur du gymnase de Kizemieniec qu'il est généralement révérendu et qu'un

si grand éclat environne son nom en Pologne. — Il avait commencé par s'occuper des écoles primaires au moyen de souscriptions; et sous ses auspices le clergé vota l'établissement d'une école auprès de chaque église de paroisse. Ayant acheté la bibliothèque du dernier roi Stanislas-Auguste et son cabinet de médailles, Czacki en fit don au gymnase de Krzemieniec en Volhynie. Il s'ouvrit le premier d'octobre 1805, et cette fête devint un anniversaire national pour sa patrie reconnaissante, dont il voulait cicatriser les plaies récentes en offrant à ses enfans, déshérités de leurs libertés, l'asile consolateur des travaux intellectuels. La Providence, qui veillait sur cette génération dont la Pologne attendait désormais ses sauveurs, voulut que le prince Czartoryski fût nommé par l'empereur Alexandre curateur de l'université de Wilna, dont l'autorité embrassait l'éducation de la jeunesse en Lithuanie, en Volhynie, en Podolie et en Ukraine. Tous les deux, agissant de concert, jetèrent les semences du bien à venir, et Czacki mourut en 1813, dans les bras du prince Czartoryski, auquel il était sincèrement attaché.

L'ordre physique et moral, ou la science des obligations et des devoirs de l'homme, est l'ouvrage du chancelier Kolontay, et on y re-

marque cette pureté de diction dont il ne s'est jamais écarté dans vingt-quatre de ses écrits, tous également recommandables sous le rapport de la politique ou de la science. Il faut mettre au rang de ses bonnes fortunes, lui à qui la vie en avait si peu accordé, d'avoir eu pour biographe le professeur Sniadecki de Vilna. Il se plut à honorer les talens d'un de nos auteurs les plus accomplis en se plaçant à son niveau.

Stroynowski, évêque de Vilna, écrivit sur le droit de nature, l'économie politique et le droit des nations.

Le recueil intitulé: *Dissertations sur le droit polonais*, par Vincent Bantke, doit être apprécié non seulement comme étude de droit, mais encore sous le rapport historique. Ses autres écrits latins et polonais révèlent un habile jurisconsulte.

A la tête de cette haute philosophie que Kant ressuscita pour ainsi dire, parut Szaniawski, homme en outre instruit profondément dans les lois; ce qu'il prouva suffisamment lorsqu'il remplissait l'emploi de procureur-général du royaume. Les écrits au moyen desquels il tâcha de répandre son système de philosophie spéculative sont ceux qui vont suivre: 1° Qu'est-ce que la philosophie? 2° Des principaux systèmes des anciens; 3° Un aperçu des

principes du chistianisme ; 4° Coup d'œil sur les annales de la philosophie ; 5° Conseils à un jeune homme qui cherche le vrai sentier de la philosophie ; 6° De la nature et de l'objet des emplois dans la société.

Le palatin Wybicki, citoyen zélé, écrivain courageux, voua à sa patrie toutes les facultés dont il a été doué. Son exposé du moyen de diriger le cours des rivières, pour l'avantage du commerce, fait partie de l'économie politique, ainsi que ses observations sur la mendicité, les frais d'enterrement, le papier-monnaie, l'état ecclésiastique, et trois volumes intitulés : *Principes d'économie politique*. Ses autres écrits sont : 1° *Mes heures de félicité* ; 2° *Éléments de géographie politique* ; 3° *Traductions*. Il prit part au fameux ouvrage de Zamoyiski sur le droit.

Beaucoup d'auteurs polonais se sont occupés d'agronomie. L'histoire naturelle, si intimement associée à cette science, réclame le nom classique de Kluck. Il sut l'appliquer à l'avantage national ce qui en augmente le mérite. Ses œuvres sont : 1° *De la propagation et de l'usage des plantes utiles, tant locales qu'exotiques*, 3 vol. avec des gravures ; 2° *De la botanique, à l'usage des écoles nationales*, avec fig. ; 3° Un *Dictionnaire de plantes*, à l'instar de celui de Linnée, en 3 vol. ;

4° *De l'économie des animaux domestiques et sauvages, spécialement de ceux de la Pologne*, 4 vol. avec fig. ; 5° *Des mines*, 2 vol.

Jundzill contribua également à étendre la connaissance de l'histoire naturelle en décrivant les plantes de la Lithuanie et en ornant d'un style élégant ses élémens de botanique et de zoologie.

Quoique le nom illustre de Staszyc appartienne à toutes les conceptions de la philanthropie, à toutes les ramifications de la science, son ouvrage *des productions minérales des Carpathes*, orné de beaux dessins, est un monument élevé au pays et à sa future instruction. Pour donner une idée du travail immense et des fruits de cette entreprise, il faut dire que le savant Staszyc parcourut la chaîne des monts Carpathiens depuis les frontières de l'Autriche jusqu'à la Valachie, examinant soigneusement sa surface et sa structure intérieure, et nous la présentant fidèlement dans le dessin. Ceci n'est qu'une parcelle des travaux érudits de ce grand citoyen. Nous avons de lui la Vie du grand Jean Zamoyiski ; des Conseils à la Pologne, fondés sur le droit de nature et les alliances politiques de l'Europe ; la statistique de la Pologne ; la traduction des *Époques de la nature*, de Buffon ; celle de l'*Iliade*, en vers blancs. Considérons ses travaux dans la so-

ciété des Amis des sciences, dont il fut le président; dans la commission de l'éducation nationale, où on le vit également actif; enfin dans le gouvernement, où son zèle éclairé découvre de nouvelles voies; et convenons qu'un seul homme n'en saurait faire davantage. Lorsqu'en 1801 des Polonais, qui voulaient conserver leur langue nationale, se furent réunis pour former la société des Amis des sciences, Staszyc, qui en faisait partie, leur fit présent du bâtiment où ils tinrent désormais leurs séances. Il y adjoignit une bibliothèque et un cabinet d'histoire naturelle à l'usage du public. On peut le regarder comme le vrai fondateur de cette société. Sa bienfaisance était sans bornes, on cite de lui des traits de roman à ce sujet. Il l'exerça avec sagesse à l'égard de ceux qui avaient le plus de droits à sa pitié, et sans faire le don Quichotte de la philanthropie, en courant soulager des misères éloignées, il travailla à guérir celles de son village. Il commença par affranchir ses paysans, et leur donna des terres en toute propriété, à charge de payer une redevance qui fut employée à acheter du terrain pour y établir des paysans aux mêmes conditions. Telle fut la carrière de ce véritable ami de l'humanité, qui fit un bien immense sans y attacher le moindre amour-propre; aussi sa seule présence excitait

elle un sentiment d'admiration. Elle éclata plus vivement à sa mort, les étudiants de l'université portèrent le cercueil sur leurs épaules, le célébrèrent en prose et en vers, et sa mort fut regardée comme une calamité publique. Jamais homme de bien n'emporta des regrets plus universels, et long-temps après on en parlait comme d'une perte récente, irréparable.

La physique expérimentale, la chirurgie, l'anatomie, ont été traitées par un nombre infini d'auteurs, et le nom héroïque d'Alexandre Chodkiewicz jette encore sur les sciences un brillant éclat. Il écrivit sur les poids et mesures, objet dont le prince Alexandre Sapieha s'était déjà précédemment occupé. Mais son ouvrage principal embrasse un cours de chimie en huit volumes.

André Sniadecki fait époque dans la science physico-chimique, et joint une diction élégante à des connaissances étendues. Ses ouvrages se composent : 1° Des élémens de la chimie appliqués à l'état actuel de cette science; 2° Théorie des êtres organiques, écrit traduit de l'allemand, et reconnu par ce peuple savant comme appelant toute l'attention des physiologistes; 3° La fonte des glaces; 4° Dissertation sur un nouveau métal dans la platine, découvert par André Sniadecki.

Les mathématiques, la géométrie, l'algèbre,

la tactique militaire comptent bien des noms célèbres.

Les travaux astronomiques de Poczobut se composent de trente-quatre volumes, résultat de l'observation des corps célestes. Ses études principales ont eu Mercure pour objet, planète considérée jusque alors comme insignifiante et très-difficile à examiner. Cet écrit, communiqué à M. Delalande, le porta à corriger ce qu'il avait dit des mouvemens de cette planète, et à en préciser le cercle. Pour reconnaître la protection éclairée que Stanislas-Auguste accorda aux sciences, il forma la constellation du *Ciolek* (armes de la famille Poniatowzki) des étoiles que Flamsteade avait découvertes, en y ajoutant d'autres dont lui-même signala l'existence. Le *Ciolek* est placé dans la sphère céleste tout près du bouclier des Sobieski. Poczobut a aussi écrit sur l'ancienneté du zodiaque de Denderah.

La nation qui donna Copernic à l'Europe n'est pas arriérée dans les sciences exactes, comme on vient de le voir. Le nom illustre de Jean Sniadecki rappelle encore un de ces savans qui sont l'honneur de leur pays. Il a réuni comme son frère la correction du style à la profondeur de la science. Ses œuvres se composent 1° de la théorie du calcul algébrique appliqué aux lignes courbes; 2° d'une

géographie qui comprend la description physique et mathématique du globe. Il a écrit la vie du chancelier Kollontay, une dissertation sur Copernic, la biographie de l'astronome Poczobut, des discours académiques et six dissertations savantes.

Quelques auteurs ont écrit sur les beaux arts, entre autres Joseph Sierakowki, dont l'ouvrage sur les différens ordres d'architecture a paru enrichi de beaux dessins.

Le comte Athanase Raczyński a parlé de la peinture en connaisseur de ce bel art. Son médaillier a été traduit par Georges Sand.

L'évêque Albertrandi est le plus célèbre de nos archéologues. Son ouvrage sur les médailles nationales commença la réputation qu'il acquit depuis par le travail immense auquel il se dévoua pour complaire à Stanislas-Auguste. Ce ne fut rien moins que de copier de sa propre main cent cinquante volumes in-folio, de manuscrits relatifs à notre histoire nationale qu'il trouva dispersés dans la bibliothèque du Vatican et dans d'autres bibliothèques à Rome. Il alla continuer ses fouilles littéraires en Suède, dans les bibliothèques de Stockholm, d'Upsal, et celle des comtes de Brahé à Stokster, restaurant ainsi à son pays ses trésors enlevés. Ce recueil

de manuscrits a passé depuis aux mains de Czacki.

Tel fut l'élan que la protection du roi imprima aux hommes de lettres en Pologne, et qui parle en faveur de cette intelligence supérieure dont la nature a doué mes compatriotes tout en les faisant si braves. On eût dit que la baguette d'un magicien a fait surgir ces talens divers en un instant, tant ils ont tressé à l'envi la guirlande d'immortelles du règne de Stanislas-Auguste.

Pendant mon séjour à Dresde, je fus à même de rencontrer Bronikowski, mort prématurément depuis. Le Walter Scott de la Pologne a écrit en allemand; mais les sujets historiques de ses romans ont été puisés dans les annales nationales. L'auteur de l'Histoire de la réformation (le comte Krasinski) a fait connaître au public anglais la cour de Sigismond-Auguste, dont il a élagué les longueurs. Bronikowski avait beaucoup d'imagination; il n'a pas plié, comme Walter Scott, la vérité historique au cadre du romancier; il porte peut-être au même degré la connaissance du cœur humain, mais il n'a pas son talent de poète, ni le don de saisir la nature au vol, en rencontrant l'accent inimitable du vrai. Ses figures passent et repassent comme celles d'une lanterne magique, sans laisser aucune

trace dans la mémoire; on n'y aime personne comme Jeannie Deans ou Amy Robsart. Le sentiment de la terreur étouffe celui de la pitié.

Tous les auteurs mentionnés ci-dessus ont voué à leur patrie leur premier culte, sans jamais désertier ses autels pour sacrifier à des dieux étrangers, et le soupir du patriote se mêle à l'harmonie de leurs accens. Toutes nos gloires, voilées d'un crêpe lugubre, semblent nous avoir dit un long adieu, et c'est le moment où Adam Mickiewicz projette sur la Pologne le reflet de sa gloire de poète. Partageant l'exil des siens, il leur inspire les sentimens religieux dont il est animé, et présente d'immortelles espérances à ceux qui regrettent plus d'un bonheur ici-bas. On le compare à lord Byron; mais si un amour déçu a étiolé leurs jeunes impressions, il a exercé une influence opposée sur leurs inspirations poétiques. Mickiewicz a enrichi la langue polonaise d'un chef-d'œuvre, le poème de Wallenrod, où les fortes pensées le disputent à l'harmonie d'une poésie classique. Ses pièces fugitives, rêvées sur le gazon qui vit les jeux de son enfance, au bord de la rivière qui le réfléchit, en ont la fraîcheur et la limpidité. Il a esquissé dans un poème purement local les usages domestiques de la Lithuanie, et sa muse flexible, déposant le cothurne, s'est

prêtée avec aisance et gaieté à ce genre, qui a fait vibrer au cœur de tous, les souvenirs du foyer paternel. Dans son livre *du Pèlerinage*, écrit en prose, il a été, dit-on, le précurseur de l'abbé de Lamennais ; mais si tant y est que ce dernier en soit l'écho, il nous apporte dans les *Paroles d'un croyant* des parfums plus suaves, un cri bien plus puissant, et son épisode de *la Mère et la Fille* restera toujours incomparable. Mickiewicz inspire à ses compatriotes une admiration portée jusqu'à l'enthousiasme ; ses qualités personnelles y ont la même part que ses talents.

Des intelligences jeunes, vigoureuses, énergiques, ont surgi depuis la dernière révolution ; car cette calamité a profondément remué les âmes comme toute convulsion morale, et leur a ouvert de nouvelles voies. Je me suis abstenu de parler de ceux qui entrent sur la scène ; mais je ne puis résister au désir de nommer M. Christian Ostrowski, dont les poésies françaises ont appelé l'approbation de cette nation, qui manie trop parfaitement sa langue pour souffrir qu'un étranger vienne abriter impunément ses inspirations sous son ciel classique.

On doit encore à l'insurrection de 1830 l'amélioration d'une autre branche de littérature, une reine à l'heure qu'il est, j'en-

teuds celle des journaux. Malgré le nombre de papiers publics que nous comptons avant le 29 novembre, et même un journal scientifique, rédigé en latin, à Cracovie, rien n'était ennuyeux, pesant comme nos journaux. Je croirais qu'ils avaient gardé les formes antiques de la Gazette d'Amsterdam, et c'est à l'horreur qu'ils m'ont inspirée que je dois attribuer en grande partie les défauts palpables de mon éducation politique. Le fait est que je me trouve plus familière avec Thierry, Clodomir, Childebert et Clotaire, qu'avec les monarques mes contemporains, si les appeler ainsi n'est pas leur manquer de respect. Quelques-uns de nos journaux publiés à Paris et durant la dernière insurrection démontrent qu'ils ont subi un changement complet. La censure pouvait bien mettre obstacle à la propagation des opinions, mais je suis encore à m'expliquer pourquoi on ne soignait pas davantage le style de celles qu'on pouvait énoncer impunément. Hélas ! quand aurons-nous une *Quarterly* et une *Edinburgh Review* ?

— Eh quoi ! va s'écrier l'Anglaise qui parcourt ces lignes, et dont la plume féconde a enrichi toute une tablette du cabinet littéraire du produit de ses loisirs ; eh quoi ! à peine un seul nom de femme dans cette longue liste d'écrivains de tout genre ! On parle tant

de la supériorité des femmes de votre pays, qu'ont-elles fait? Serait-ce encore une réputation usurpée? — Eh mais! madame, en vérité je ne sais que dire, car je ne puis décider de ce procès à coups de livres; c'est impossible; vous avez raison, madame; les femmes de mon pays ne sont pas *femmes auteurs*. — Pourquoi? — Elles attendent. — Que peuvent-elles attendre? — Une société nationale dont la littérature de notre sexe est toujours l'expression, une langue nationale pliée aux bagatelles par le fréquent usage qu'on en fait dans le monde, une correspondance avec son intime amie en polonais. Nous autres, nous avons fait toutes ces choses en français, par suite de l'empire que les habitudes de l'enfance exercent sur toute notre vie.

Nous avons prié Dieu en français, lu, écrit, pensé en français. La mère caressait en français une fille bien-aimée; le mari querellait sa femme en français. Et où chercher la Polonaise supérieure au préjugé, pour se résigner à ne pas entendre son mari parler français? On eût nommé cela *incompatibilité de caractères*. Le prononcer mal était un ridicule, un cas de non admission dans la bonne compagnie¹.

¹ Le dernier roi de Pologne, Stanislas-Auguste, était resté très-long-temps en France avant son avènement à la couronne.

L'hospitalité (vertu de l'Orient), si inhérente à la Pologne¹, adoucit les misères de l'exil des Français en tant que cela peut se faire. Il faut ajouter qu'en recevant l'élite d'une nation si élégante et si sociable, on se créait une source inépuisable de plaisirs et de ressources, car jamais plus nobles émigrés ne vinrent frapper à la porte de l'étranger. Le comte Félix Potocki, ce seigneur roi, accueillit à Tulezyn la famille du duc de Polignac et l'éleva avec la sienne. Il maria et dota la belle Aglaé de Grammont (M^{me} Dewidoff), fille de la duchesse de Guiche et

Polone

et en rapporta les goûts et la langue. Les jeunes gens élevés à Lunéville par les soins du roi Stanislas Leszczyński la parlaient avec facilité, et la mode du temps avait été de dire : *il revient de Lunéville et il sait le français*. Il y eut dès lors en Pologne des gouvernantes françaises, et nos grand-mères s'énonçaient élégamment dans cette langue encore étrangère à leurs aïeules. La révolution française, l'intérêt qu'on prit à ses illustres victimes, nos rapports suivis avec cette contrée, firent refluer sur la Pologne la majorité de l'émigration, et les dames les plus huppées trouvèrent une honorable ressource en se dévouant à l'éducation des jeunes personnes; d'ailleurs elles étaient dorénavant certaines de gouverner toute la maison et d'en concentrer les respects, tant leurs infortunes les avaient élevées. Une foule d'abbés embrassèrent le même métier; j'en ai connu trois qui jamais n'avaient voulu quitter la Pologne, ayant toujours une éducation à faire en perspective, et portés sur les bras d'une maison à l'autre.

¹ Le grand-père de mon mari était si malheureux d'avoir à dîner tout seul, qu'il allait se mettre sur le chemin passant près de son village, pour y saisir au vol les personnes de sa connaissance, et les inviter à partager son repas.

petite-fille de la fameuse duchesse Jules, l'amie de Marie-Antoinette. Elisabeth de Polognac fut mariée aussi à un seigneur russe, et les autres continuèrent à vivre sous sa protection jusqu'à ce que l'impératrice leur eût fait don d'une terre de mille âmes. Le duc de Richelieu fut nommé général gouverneur d'Odessas, et y fit un bien infini; M. de Langeron épousa une princesse russe, et fit ainsi sa fortune. Toutes les grandes maisons de la Pologne rivalisèrent de soins et d'attentions, eurent toujours des Français à demeure, s'identifièrent à leurs douleurs, à leurs sacrifices, et durent naturellement se servir de leur langue, car jamais Français n'a appris celle de la nation au milieu de laquelle la destinée le place. Tous ces émigrés étaient éminemment distingués, leur conduite irréprochable; ducs, marquis, comtes, nés avec des généalogies parfaitement européennes, ils ne se parèrent jamais d'un titre emprunté, et méritèrent ainsi les respects de tous. La jeune fille qui voyait dans sa gouvernante les accessoires de la noble dame déchue s'attachait à elle avec tout l'intérêt de cet âge pour le malheur; de là ses premières associations avec la France, son histoire, ses usages, sa préférence pour sa langue, les mille jolis riens dont se compose sa conversation. Et

cependant ce fut un mal: il rendit étrangères à leur propre littérature ces femmes si susceptibles de contribuer à ses succès. Ce moule de gouvernantes fut brisé, comme disait quelqu'un; les bonnes françaises les remplacèrent, car les mères complétaient leur ouvrage. Les bonnes sont un fléau, et exercent une mauvaise influence sur l'éducation première; mais le fait est qu'elles enseignent à parler français dès l'enfance; c'est tout ce qu'on leur demande. Si j'étais magistrat, je les bannirais pour toujours de la Pologne, en travaillant à sa régénération.

Le prince général, père du prince Czartoryski, combattait de tout son pouvoir une habitude si invétérée, et avait coutume de dire aux candidats qui aspiraient à étaler leur mauvais français: « *Parlons polonais, car j'ai un peu oublié mon français, et vous n'avez pas tout-à-fait appris le vôtre* ¹. » Le palladium de tout ce qui est national a été conservé à Pulawy, et dans le temps où la princesse Isabelle Czartoriska s'est occupée de l'éducation des jeunes personnes, elle a soigneusement implanté l'étude du polonais. En général, c'était la *coqueluche* de Varsovie; les provinces y ont plus

¹ Le prince général avait infiniment d'esprit; c'est lui qui a dit en voyant M^{me} de Staël jouer le rôle d'Agar dans le désert: *que c'était une Agar qui justifiait Abraham.*

ou moins échappé, sauf les imitations ridicules ou exagérées. Nous devons à Pulawy la première femme auteur qui allait créer une littérature à la portée de son sexe, M^{lle} Tanska, aujourd'hui M^{me} Hoffman, établie à Paris depuis notre insurrection. Elle débuta par la traduction d'un livre allemand intitulé *Souvenirs d'une bonne Mère*, écrivit depuis en langue nationale des ouvrages à l'usage des enfans, que tout le monde lisait avec plaisir, prêchant l'amour du pays, le respect de ses usages, mettant ses principes en pratique, les appuyant de toute l'influence d'un aimable caractère. Elle allait faire en faveur des jeunes personnes de son pays tout ce que M^{me} de Genlis a eu le mérite d'opérer pour des femmes en général, c'est-à-dire une réforme radicale dans le mode de leur éducation; l'élan était donné, d'autres se seraient élancées vers un but que le suffrage de tous couronnait d'avance; mais dans une contrée si agitée, rien ne saurait promettre quelque durée¹. Nous en restâmes là à notre grand regret. Il faut encore alléguer en faveur de mes compatriotes que les soins dont leurs enfans sont l'objet, celui de leur économie domestique, prennent une grande partie de leur temps. En Angleterre, les dames

¹ M^{me} Rautenstrauch a fait le plus joli roman qui existe en langue polonaise; il a pour titre *Valérie*, si je ne me trompe.

non mariées se consacrent généralement à la littérature, et il y en a bon nombre, ce me semble. En Pologne, plus ou moins, chacun se marie, et une vieille fille fait événement dans la société. Il faut mettre en ligne de compte un mari fantasque, ou mal élevé, qui n'aimerait pas trop à voir sa femme toujours la plume à la main quand la sienne est couverte de rouille. Allez! vous, heureuses femmes de ce pays, allez vous heurter contre cet obstacle; et même l'imagination poétique de l'auteur d'Egla aurait été réduite au silence. Cependant la nature les a traitées en enfans privilégiés; elles s'énoncent avec plus de grâce que les femmes étrangères, pourraient écrire aussi bien qu'elles, font de plus jolies lettres, parlent toutes les langues, sont fort instruites, et se trouveront, dans le courant de chaque conversation, à même de comprendre un savant, de lui répondre, sans être *précieuses ridicules* le moins du monde.

J'en ai fini une bonne fois pour toutes avec les femmes de mon pays, et je me flatte qu'elles ont trouvé en moi un avocat bien zélé à leur rendre justice et par conséquent hommage.

J'avais dîné avec d'excellens amis dans ce pays et leur avais lu quelques fragmens de cet ouvrage, encore inédit, lorsque la dame se

tourna vers moi tout en faisant son thé, et prêtant l'oreille aux chants nationaux fredonnés par mon fils, me dit tout-à-coup : A propos ! est-il question de musique dans tout ceci ? il me semble que votre mélodie nationale est bien douce à l'oreille. Vous le savez, il faut nous rendre compte de tout. — Mille fois merci ! lui dis-je ; j'allais oublier la musique, et je suis en Angleterre ; c'est un crime de lèse-harmonie envers vous autres¹. La Pologne est moins favorisée sous ce rapport que ses sœurs de race slavonne, et la harpe bohème ne résonne pas sous ses épais ombrages. Dans les hautes classes, toutes les jeunes personnes sont musiciennes, et cette étude commence de très-bonne heure ; mais je n'imagine pas que nous soyons particulièrement doués de cet organe, vu le peu d'attrait du peuple pour la musique, genre de plaisir si indispensable dans toute l'étendue de l'Allemagne. Cela me rappelle un

¹ Quelqu'un de très-amusant et de très-spirituel, M. de Breza, venu dernièrement en Angleterre, disait un jour chez moi : « En vérité, depuis que je suis dans ce pays, je me sens rougir de mon ignorance musicale, et chaque fois qu'on me demande quel est l'instrument dont je joue, mes yeux parcourent le salon pour nommer celui qui ne s'y trouve pas ; enfin, j'ai pris le parti de répondre que je suis fort sur la basse. — Prenez-y garde, mon cher ami, lui dit le comte Fontaine-Moreau, vous pourriez être joliment attrapé, car dans beaucoup de maisons en Angleterre il y a une basse. — Alors ! alors ! je ne sais plus à quel saint me vouer ! »

heureux intérieur de famille à Dresde, que la musique contribuait à embellir encore. Wickler, le fameux cordonnier, occupé de son métier, sa femme, sa fille ourlant les souliers, tandis que le fils, en rentrant le soir, s'asseyait près d'un très-bon piano et charmait le plus sensible de leurs organes en jouant leurs airs favoris avec une précision accomplie ; eux de l'écouter dans cet heureux silence qui donne plus de plaisir à l'âme recueillie.

Les airs de l'Ukraine, ancienne province polonaise, sont pleins de mélancolie ; ils rappellent ceux de la Moldavie. Le fameux chant qui a si souvent retenti dans les rues de Londres : *La Pologne n'a point encore péri*, s'est acclimaté partout où nous avons porté nos pas errans. *Le trois de mai*, *la Mazourka de Chtopicki* ont également cherché un ciel étranger, puisqu'il leur a été interdit de retentir sous celui de la patrie. Le rival de Paganini était un jeune polonais nommé Lipinski ; lui aussi joue du violon comme s'il y tenait *renfermée l'âme de sa mère*¹. Cette nécessité absolue d'une contrée bouleversée de se tenir toujours prêts à partir, le peu de liberté d'esprit qu'elle entraîne, ont été des obstacles réels à la culture des beaux-arts, qui demande une si grande portion de notre temps. Les dernières

¹ Expression de Hoffman, le romancier allemand.

quinze années où nous avons fermé le temple de Janus ont vu développer le goût et le talent à la fois ; nos expositions annuelles ont présenté des choses charmantes en fait de peintures, et les amateurs se sont placés parfois au niveau des artistes ; il sullit de citer pour exemple un tableau généralement connu, le chœur d'une église de Capucins, où le clair-obscur est admirablement ménagé, et dont le comte Henri Zabielloa fait une si belle copie.

Il faudra bien du temps encore avant de faire participer le peuple en masse à des plaisirs aussi intellectuels ; et, à vrai dire, ses besoins réclament des écoles primaires et non des académies, un catéchisme de morale et non les expositions du Louvre. C'est dans les montagnes dont les cimes bleuâtres se dessinent à l'horizon de la ville de Cracovie que le goût de la musique prédomine. Les paysans de cette partie de la Pologne rappellent les *Highlanders* ; ils sont d'une taille très-élevée, extrêmement intelligens, plus libres dans leurs montagnes que partout ailleurs ; portent un costume pittoresque, en soignent la propreté, et chantent, en s'accompagnant de la musette ou de la guimbarde, les airs de leur contrée natale, nommés des *Cracoviennes*, qu'ils entremêlent à la danse connue sous ce nom. Leur caractère est franc, bienveillant, audacieux ; ils

feraient justice du premier qui voudrait les opprimer ou les insulter. On rencontre rarement la simple nature, en général trop poétisée sous des traits aussi aimables. C'est un paysage du Poussin, une églogue de Théocrite. Le cadre qui le renferme est malheureusement très-circonscrit. J'eusse voulu, mais en vain, y comprendre les autres parties de la Pologne.

étaient justes du premier qui voulait les
opprimer ou les trahir. On rencontre rare-
ment la simple nature, en général trop possé-
dée sous des traits aussi simples. C'est un
pays de Pologne, une église de Thébécie.
Le ciel qui le recouvre est inégalement
traversé. L'usage voulu, mais en vain,
y comprend les autres parties de la Pologne.

est permanent de souffrance morale dont
le romantisme devint l'éloquente expression.
M. de Lamartine en France, lord Byron en
Angleterre, furent les échos de l'impétuosité
indéfinie qui se tendait à rendre tous
les mystères de sa destinée, dont la Providence
était réservée le secret. Ce prisme brillant
qui en avait fait le romantisme, se brisa
en mille éclats.

CHAPITRE X.

De la poésie polonaise de l'époque actuelle. — Le romantisme.
— Adam Mickiewicz. — Son poème de Wallenrod. — Frag-
mens. — *Elle n'est pas divine.* — Iridion.

La poésie polonaise s'était astreinte, durant
le dernier siècle, à l'imitation des anciens,
familiarisée avec eux par des imitations par-
faites tirées de son propre sein, la connaissance
approfondie de la langue latine, ses rapports
avec l'Italie, qui continuait l'antiquité. La ré-
volution française mina le piédestal de tout ce
qu'un long passé avait appris à vénérer. Les
nouvelles opinions, les nouvelles idées deman-
daient une nouvelle littérature qui harmo-
nisât avec leurs besoins. Le flambeau qui avait
guidé jusqu'alors l'humanité projetait le pâle
éclat qui éclaire toutes les époques de transition.
Retourner sur ses pas n'était plus au pouvoir
de l'homme : il avançait guidé par cette lueur
vague et incertaine ; son malaise, sa mélancolie,
qui tenait encore au regret du passé, aux incertitudes de l'avenir, lui créèrent un

état permanent de souffrance morale dont le romantisme devint l'éloquente expression. M. de Lamartine en France, lord Byron en Angleterre, furent les échos de l'inquiétude indéfinie qui portait l'homme à sonder tous les mystères de sa destinée, dont la Providence s'était réservé le secret. Ce prisme brillant qu'on appelle poésie le mit aux prises avec le malheur, par de continuels retours sur lui-même, en le lui présentant sous toutes les faces; elle lui enleva ses dernières illusions, une grande portion de sa foi et même l'espérance. Le développement plus rapide de ses facultés intellectuelles sous l'action d'un tel stimulant ne valut pas les biens qu'il perdait en retour. Chacun demanda séparément à sa destinée le compte d'un bonheur auquel elle avait failli; tous plongèrent dans ces tristes abîmes de la pensée d'où l'on ressort si fort à plaindre, et faute de mieux il y en eut qui prirent pour confidente de leurs douleurs cette même poésie qui avait décoloré toute leur existence.

Parmi les poètes de l'école de lord Byron, en Pologne, Adam Mickiewicz a échappé au désespoir en embrassant avec ardeur les idées religieuses, et la chasteté de sa muse s'en est ressentie avec bonheur. Quelques-uns de ses ouvrages ont été traduits en allemand; on a

essayé de les faire passer dans la langue française, et sa renommée européenne n'a encouragée à présenter à mes lecteurs des fragmens de ses écrits qui leur donneront, j'en suis sûr, une faible idée de la hauteur à laquelle s'est élevée la poésie polonaise.

Il serait impossible de faire apprécier à leur juste valeur ces pièces fugitives, dont le charme tient à leur cadence musicale ou à leur simplicité même. Poète patriote, il a toujours chanté son pays avec des circonstances locales familières à ses seuls enfans. C'est un rapport de plus qu'il a avec Schiller, dont il se rapproche dans ses pièces fugitives; mais c'est son poème de Wallenrod, écrit dans la maturité du talent, et sous l'impression des ouvrages de lord Byron, qu'il est plus aisé de mettre sous les yeux des étrangers, car il y a toujours une sorte d'unité dans la poésie épique de toutes les nations.

Conrad Wallenrod est un chevalier de l'ordre Teutonique qui, quoique étranger, s'est acquis l'estime unanime de ses confrères par ses exploits guerriers et ses vertus chrétiennes, la pauvreté, la chasteté, le mépris du monde. Les autres traits de son caractère rappellent Lara aux lecteurs de lord Byron.

« Était-il insensible, orgueilleux de sa nature, ou le devint-il avec le cours des années? Quoi-

que jeune encore, ses cheveux gris et ses joues flétries déposent de la maturité des souffrances. On ne saurait le deviner : il arrive parfois qu'il se mêle aux plaisirs des jeunes gens, qu'il écoute en souriant les gentillesses des femmes, qu'il leur adresse des mots galans, et ce sourire d'indifférence avec lequel on présente un bonbon aux enfans, qu'il raille avec les courtisans. Mais ce sont autant de momens d'oubli : il y a telle parole insignifiante dont l'acception échappe aux autres, et qui réveille en lui des sentimens passionnés. Les mots de patrie, de devoir, d'amour, les croisades, la Lithuanie, empoisonnaient la gaieté momentanée de Conrad ; il détournait les yeux, devenait insensible à tout, et se replongeait dans son mystérieux orgueil. Peut-être que se rappelant la sainteté de sa vocation, il se refuse à des douceurs purement terrestres. Il semble s'être borné aux charmes de l'amitié, et on lui connaît un seul ami, un moine à cheveux blancs, nommé Alban, d'une vie irréprochable et sainte ; il partage la solitude de Wallenrod ; c'est le confesseur de son âme, le confident de son cœur. Douce amitié ! il est saint sur la terre celui qui sut s'attacher aux saints.

» Néanmoins il a un tort, car qui en est exempt ? Conrad n'aime pas les distractions

mondaines ; Conrad ne partageait pas les plaisirs de la boisson, mais lorsqu'il se voyait en proie aux regrets ou aux ennuis dans sa cellule solitaire, il cherchait à en perdre le souvenir dans le vin ; alors cette figure pâle et austère se colorait d'une rougeur fébrile, et ses yeux, jadis si bleus, dont le temps avait amorti le feu, jetaient des éclairs enflammés ; des soupirs douloureux échappaient de sa poitrine, et une larme perlée gonflait sa prunelle ; sa main cherchait un luth, et de ses lèvres découlaient des chants modulés dans une langue étrangère, que le cœur de ses auditeurs pouvait seul entendre : c'était une musique funèbre ; il suffisait de l'écouter en contemplant la figure du chanteur ; on lisait tous les efforts de la mémoire dans ses sourcils froncés, dans son regard baissé comme pour arracher quelque chose aux profondeurs de la terre. Quel est l'objet de ses chants ? sa pensée s'égarait-elle dans des plaines sans limites à la poursuite de sa jeunesse, sur les flots du passé ? Où reste son âme ? Dans le pays des souvenirs !

» Jamais sa main ne se laissa aller, dans un moment d'entraînement musical, à tirer de son luth des sons plus joyeux ; ses lèvres même ont l'air de redouter d'innocens sourires comme autant de péchés mortels. Il fait vibrer toutes les cordes tour à tour, hormis

celle de la joie. Son auditeur partage tous ses sentimens, hormis un seul, l'espoir !

» Parfois ses frères sont entrés inopinément, et ont paru surpris du changement inouï qui se manifestait en lui. Conrad subitement réveillé, était contrarié, en colère; jetant son luth, il cessait de chanter, et prononçait à haute voix des paroles impies.

» Puis il parlait à voix basse à Alban, ou bien appelait des soldats, donnait des ordres, proférait des menaces furieuses. Mais contre qui ? Ses frères prenaient l'alarme; le vieux Alban s'asseyait en fixant sur Conrad un regard froid, scrutateur, sévère, plein d'une mystérieuse éloquence. Peut-être rappelait-il ou conseillait-il quelque chose; peut-être éveillait-il la terreur dans l'âme de Conrad; mais, aussitôt le front orageux de ce dernier redevenait serein, ses yeux ne lançaient plus des éclairs, ses joues se refroidissaient. Tel le gardien des lions, entr'ouvrant la grille de l'arène où sont rassemblés les seigneurs, les dames et les chevaliers, donne le signal des jeux : le royal animal rugit de toutes ses forces, et fait frissonner les spectateurs; le gardien seul reste immobile, les mains sur la poitrine, et se contente de terrasser le lion avec un seul coup d'œil; cet immortel talisman de l'âme qui conduit en laisse la fureur insensée. »

Tel est le caractère dont le poète a revêtu son mystérieux héros. Le chapitre se rassemble à Mariembourg, et procède à l'élection du grand maître en invoquant le Saint-Esprit. On se sépare sans avoir rien résolu.

« C'était une de ces nuits paisibles du mois de mai; un jour incertain apparaissait dans le lointain; la lune avait parcouru le firmament azuré en changeant de couleur, avec un éclat différent dans sa face, nageant dans un nuage tantôt sombre, tantôt argenté, abaissant une tête calme et solitaire. On eût dit un amant rêveur dont la pensée parcourt tout le cercle de la vie, avec ses espérances, ses joies, ses souffrances, versant des larmes, ou souriant tour à tour; enfin, penchant sur son sein un front fatigué, il tombe dans la léthargie de la rêverie. »

Quiconque a observé durant une longue nuit d'été la course que suit la lune, verra combien cette peinture est fidèle.

Le grand prieur appelant Alban et les frères les plus marquans de l'ordre, sort du château, et entraînés par l'intérêt qui les absorbe, ils se trouvent dans la matinée sur les bords d'un lac éloigné de leur capitale. Tout-à-coup ils entendent le son d'une voix qui partait de la tour située auprès du lac. Cette tour servait de retraite depuis dix années à une

pieuse femme venue à Marienbourg, d'un lieu éloigné, qui s'y était ensevelie vivante, peut-être pour calmer des remords de conscience. On avait muré la porte de cette tour, et on lui faisait passer des vivres par une petite fenêtre grillée.

« Pauvre pécheresse ! est-ce la haine du monde qui a brisé votre jeunesse au point de vous faire redouter le printemps et le soleil ? Enfermée dans ce tombeau, on ne la vit point accueillir la brise rafraîchissante, contempler un ciel serein, les fleurs des prairies, ou, ce qui est plus doux encore, l'aspect de ses semblables. Cependant elle vivait encore, et des sons enchanteurs arrêtaient parfois le pèlerin pieux égaré la nuit au pied de sa tour ; c'était apparemment un hymne dévot. Les enfans du village, jouant au pied d'un chêne, ont vu aussi luire quelque chose de blanc à la fenêtre, comme le rayon de l'aurore naissante ; c'était sûrement une de ses boucles dorées, ou sa petite main blanche qui bénissait l'innocence. Le grand prieur, tournant ses pas de ce côté, entend ces mots : « C'est toi, Conrad ; » hélas ! les destinées s'accomplissent ; tu seras » grand maître pour les massacrer ! Ne te re- » connaissent-ils pas ? Tu te caches en vain. » Si, tel que le serpent, tu pouvais emprunter » une autre forme, ton âme garderait encore » beaucoup du passé. Ne m'en reste-t-il pas à

» moi ? Si tu re venais après ta mort, les croisés » te reconnaîtraient encore. »

» Les guerriers prêtent l'oreille ; c'est l'accent de la recluse de la tour. Ils la voient tendre les bras au travers des barreaux ; vers qui ? la contrée est déserte. On aperçoit de loin comme le reflet d'un casque d'acier, et une ombre ressemblant au manteau du chevalier. Mais tout a disparu ; c'était une erreur visuelle, le regard rosé de l'aurore, ou la vapeur matinale. »

Alban présenta les paroles échappées à la femme de la tour, comme les arrêts du ciel, et Conrad est élu grand maître ; son seul aspect inspire aux chevaliers teutoniques la confiance du succès. La guerre incessante qu'ils ont faite à la Lithuanie, le fer et la flamme qui ont marqué partout la trace de leurs pas, les cruautés de tigre qu'ils y ont exercées, forment des pages les plus sanglantes de nos anciennes annales. Jamais institution chrétienne n'a dévié autant de son origine. Le poème de Mickiewicz embrasse l'époque où ces guerres féroces avaient atteint le plus haut degré, et amené l'extermination totale de la population lithuanienne, placée en regard des croisés comme les peuplades américaines vis-à-vis de la civilisation européenne.

L'ordre entier s'attendait à voir la croix

plantée sur les murs de Wilna ; mais les semaines, les mois, l'année même venaient de s'écouler, Conrad restait inactif. Le Lithuanien, autrefois si craintif, brûlait tous les villages à l'entour, emmenait les femmes et les enfans, et faisait trembler l'ordre à son tour. Jamais la fortune ne lui avait été plus propice. Une discorde intestine déchirait la Lithuanie, et un de ses princes, Witold, vint solliciter les secours des chevaliers porteglaive.

L'ordre s'assemble ; Conrad ne paraît pas. Les frères se doutent qu'il est près de la tour ; car on le voit errer chaque soir aux bords du lac, et, semblable à un pilier de marbre, il reste attaché à ses murs jusqu'aux premières lueurs de l'aube matinale. On le voit agité en répondant aux paroles timides de la recluse, et l'on suppose que leur entretien est plein d'intérêt. Elle chantait et fit retentir le mot d'*espérance*.

» *L'espérance* échoèrent les rives du lac, les taillis, et les plaines. Conrad tressaillit : « Où suis-je ? s'écria-t-il avec un sourire farouche ; on parle d'espérance ? A quoi bon ces chants ? Laisse-moi rappeler ton bonheur passé. Trois filles également belles croissaient sous les yeux de leur mère ; tu fus mariée la première.... Malheur ! malheur à vous, fleurs délicates et

fraîches ! Une effroyable vipère s'était glissée dans le verger, et partout où se portent ses mouvemens incertains, l'herbe sèche, les fleurs s'étiolent et prennent les teintes jaunâtres de la gorge du reptile ! Laisse errer ta pensée ailleurs ; ressouviens-toi de ces jours si heureux jusqu'à celui.... tu le sais. Chante, maudis ! Puisse cette larme brûlante qui perce le granit ne pas couler en vain ! Tiens ! j'ôterai mon casque ; laisse tomber cette larme sur mon front, qu'elle le brûle ; laisse-la tomber, te dis-je ; me voici prêt à souffrir, prêt à anticiper les tourmens que me réserve l'enfer. »

LA VOIX DE LA TOUR.

Mon bien-aimé, pardonne ; c'est moi qui suis coupable ! Tu es venu plus tard qu'à l'ordinaire. Oh ! l'attente est si cruelle ! Malgré moi une des chansons de mon enfance.... Qu'il n'en soit plus question. Ai-je lieu de me plaindre ? N'est-ce pas avec toi, mon bien-aimé, que j'ai traversé cette heure fugitive que je n'eusse pas voulu échanger contre la vie ignorée et pleine d'ennuis de la tourbe vulgaire ? Tu disais un jour que le commun des hommes ressemblait à ces conques marines enfouies dans les marais ; grâce à l'orage, elles surgissent parfois de leur réduit bourbeux, entr'ouvrent les lèvres, soupirent vers le ciel

et se replongent dans leur tombe ignorée. Non! je n'ambitionne pas cette espèce de bonheur; lorsque ma paisible vie s'écoulait au sein de ma patrie, il m'arrivait de rêver, de soupirer au milieu de mes compagnes vers quelque chose d'inconnu, et je sentais mon cœur palpiter avec angoisse. Je fuyais la prairie pour courir au sommet élevé de la colline. Là, j'eusse voulu que chaque alouette vagabonde me donnât une des plumes de ses ailes afin de m'élever au ciel; enlevant de la colline une seule petite fleur, celle qu'on nomme *Ne m'oubliez pas*, je me serais élancée haut, bien haut, dans les nuages, pour m'y absorber. Tu m'entendis, toi, et tu m'enlevas sur tes ailes d'aigle, monarque des oiseaux! Alouettes! belles alouettes! je n'ai désormais rien à vous demander; pourquoi voler à tire d'ailes? vers quelles délices? quand on a connu un Dieu tout-puissant dans les cieux, quand on a aimé un grand homme ici-bas?

CONRAD.

Tu parles de grandeur, mon ange! de cette grandeur qui nous fait gémir sous son poids. Quelques jours encore laissons agoniser notre cœur; quelques jours auront bientôt passé. C'en est fait, les regrets seraient superflus; pleurons. Mais que l'ennemi frémisses, car les

larmes de Conrad précèdent les massacres. Pourquoi es-tu venue ici, toi, ma bien-aimée? Pourquoi avoir quitté les murs de ton cloître, ce sanctuaire de paix, où je t'ai consacrée au service de Dieu? N'eût-il pas mieux valu pleurer et mourir loin de moi dans ce saint asile? Mais non! tu cherches cette contrée du mensonge et du meurtre, tu t'ensevelis dans le tombeau de cette tour pour y agoniser dans de lentes tortures, en y promenant tes regards solitaires, implorant le secours au travers de ces inexpugnables barreaux. Il me faut contempler de loin ta longue souffrance, et maudire mon âme où il y a encore des étincelles de sensibilité.

LA VOIX DE LA TOUR.

Si tu te plains, à quoi bon venir vers moi? Je fermerai ma fenêtre, et tu ne m'entendras plus, dusses-tu m'implorer avec anxiété. Je m'ensevelirai dans ma sombre tour, afin d'y dévorer mes larmes en silence. Adieu donc pour toujours, adieu, mon bien-aimé! et périsse à jamais le souvenir du seul instant où tu fus sans pitié pour moi!

CONRAD.

Aie donc pitié de moi; car tu es un ange. Arrête encore! et si mes prières ne te touchent

pas, j'écraserai ma tête contre les pierres de cette tour, et t'implorerai comme le ferait Cain à son dernier soupir.

LA VOIX DE LA TOUR.

Ayons pitié de nous-mêmes, mon bien-aimé; car, si vaste que soit le monde, nous sommes seuls dans l'espace, seuls, comme deux gouttes de rosée tombées sur un océan de sable. La moindre brise n'a qu'à s'élever de terre, et nous périssons pour toujours. Ah! périssons donc ensemble! Je ne vins point ici pour te faire souffrir; mais je ne voulus point me consacrer à Dieu tant que je portais un amant terrestre dans mon cœur; je désirai vouer mes jours au service du cloître dans l'enceinte de ses murs. Tu n'y étais pas, et sans toi tout me paraissait triste, nouveau, étrange. Je me ressouvins qu'après maintes années tu devais revenir à Marienbourg, te venger de l'ennemi, en embrassant la cause d'une nation infortunée. L'attente devance le long cours des années; je me disais : il revient! il est revenu. Avant de m'ensevelir vivante dans un tombeau, ne me serait-il donc pas permis de désirer ardemment de te revoir, de mourir près de toi? J'irai, me disais-je, j'irai m'enfermer dans un ermitage, situé près de la grande route, sur un fragment de ro-

cher; peut-être qu'un guerrier, cheminant près de mon réduit, prononcera le nom de mon amant; peut-être pourrai-je distinguer le cimier de son casque parmi les autres emblèmes; car il aurait beau changer ses armes, et la devise de son bouclier, changer de figure même, qu'encore mon cœur seul devinerait mon amant de loin. Et si un devoir cruel le force à marquer ses pas par la destruction et le ravage, à s'attirer les malédictions de tous, il y aura un être, un seul être qui osera le bénir de loin! Je fixai mon asile et ma tombe dans ces lieux isolés où le voyageur profane ne saurait épier mes gémissements. Tu aimes les endroits écartés? aussi ai-je bien pensé que quittant tes compagnons vers le soir pour communier avec la brise ou les flots du lac, tu en viendrais à songer à moi, lorsque ma voix se ferait entendre. Le ciel a exaucé des vœux aussi innocens; tu vins, tu compris mes chants. Autrefois je conjurai mes rêves de me présenter ton image, quoique silencieuse, mais consolante; aujourd'hui que de bonheur! aujourd'hui nous pouvons..... pleurer encore ensemble!

CONRAD.

A quoi nous mèneraient nos larmes? Je pleurais, t'en souviens-tu? en m'arrachant pour

toujours à tes embrassemens, en renonçant à tout bonheur pour accomplir une entreprise de sang. Ce trop long martyr va être couronné de succès, je puis me venger de nos ennemis, et tu viens m'enlever la victoire. Depuis que tu me jetas un regard de la fenêtre de cette tour, l'univers entier n'offre à mon œil avide que ce lac, ces barreaux. En vain le cri de guerre retentit autour de moi ; au milieu des sons du tambour, du bruit des armes, mon oreille impatiente, attentive, s'attache à l'accent angélique de tes lèvres, et toute ma journée se consume dans l'attente ; lorsque le soir arrive, je cherche à en prolonger la durée par mes rêveries, car désormais ma vie se compose des seules nuits. Pendant ce temps, l'ordre des chevaliers murmure de mon inaction, appelle la guerre et sa propre ruine, et mon fidèle Alban ne me laisse pas respirer en remettant sous mes yeux mes anciens vœux, nos villages massacrés, nos villes détruites. Si j'évite ses plaintes, il sait réveiller mes idées de vengeance par un soupir, un geste, un coup d'œil. Et tandis que le sort des nations demeure suspendu, je ne pense qu'à toi, j'invente des délais pour compter un jour de plus avec toi. O jeunesse ! quelle est la grandeur de tes sacrifices ! j'ai abjuré dans les intérêts de ma patrie l'amour et ses félicités ;

je l'ai fait le cœur brisé, mais avec courage ! et aujourd'hui que me voilà courbé par l'âge, que le devoir, la volonté du ciel, le désespoir même, me poussent sur le champ de bataille, ma tête blanchie reste appuyée sur ces murs pour ne rien perdre de ton entretien.

« Il se tait ; des gémissemens partent de la tour, et les heures s'écoulent dans un long silence. La nuit a disparu, les premières teintes de l'aurore font rougir les ondes paisibles du lac. Les brises matinales agitent les feuilles du taillis, les oiseaux commencent tout doucement leurs chants et se taisent ; leur long silence indique qu'ils s'étaient réveillés trop tôt. Conrad lève les yeux, fixe douloureusement la grille ; entend la voix du rossignol, et s'aperçoit que le jour va poindre. Il quitte son casque, cache sa figure dans les plis de son manteau, fait un signe d'adieu à la recluse et disparaît dans les buissons. On dirait un mauvais esprit qui, au son de la cloche matinale, quitte précipitamment le seuil de l'ermité. »

« Cette scène, d'une sensibilité si douce, contraste avec les passions haineuses dont l'âme de Conrad est agitée, et auxquelles il va donner l'essor pendant le banquet du soir. Vitold, prince lithuanien, vient solliciter les secours de l'ordre contre un autre souverain de ce pays, et pour lui faire honneur, un vieux

barde lithuanien chante dans sa langue natale les malheurs dont cette contrée n'a cessé d'être le théâtre durant les longues guerres avec les chevaliers. Il chante l'histoire d'un jeune orphelin lithuanien, enlevé jadis par eux, au milieu du feu qui dévorait la maison paternelle, et le cri d'agonie de sa mère, son premier souvenir. Cet orphelin, élevé par les chevaliers, fut nommé Walther, porta un nom allemand tout en gardant une âme lithuanienne. Un vieux barde, captif comme lui, l'attirait sans cesse auprès de soi pour lui parler le langage de son pays, et lui inculquer dès l'enfance la haine des tyrans de sa patrie. Walther aiguissait le couteau dont il voulait percer leur sein ; ou bien il allait visiter les rivages de la Lithuanie, dans une frêle nacelle, guidé par le vieillard ; y cueillait les fleurs de la patrie et s'enivrait de leur parfum. « Voyez, disait le barde, ces prairies brillantes que le sable du rivage envahit ; voyez ces plantes balsamiques dont le front cherche en vain à percer ce linceul funèbre. Pauvres plantes, cette hydre de gravier avance, étouffe la vie et étend le désert à l'entour. Mon fils ! les productions printanières descendent pleines de sève au tombeau, ainsi font les nations opprimées, nos Lithuaniens, nos compatriotes ! »

Le cœur de Walther frémissait ; il voulait

massacrer les Allemands ; le vieillard modérait sa fougue imprudente, et lui conseilla de rester parmi eux pour apprendre l'art de la guerre. Mais dès le premier combat avec les siens, en apercevant leurs bannières et entendant leur langue, il courut à eux, entraînant le vieillard après lui.

« Tel qu'un faucon arraché au nid paternel, et nourri dans une cage, privé de son instinct par de cruels tourmens, et dressé à poursuivre les siens, dès qu'il s'élève vers les nuages, dès que son œil embrasse l'immense étendue de sa patrie d'azur, qu'il respire son air si doux, entend le bruit de ses ailes : Va, dit-il au chasseur, retourne chez toi ; le faucon ne rentrera plus dans ta cage. »

Walther fut accueilli par le souverain de la Lithuanie ; il aimait passionnément sa fille, et elle lui fut donnée en mariage. Mais les malheurs de leur contrée, exposée aux dévastations des Allemands, ne lui laissèrent pas connaître un seul jour de bonheur. Une pensée intime, déchirante, torturait Walther. Il pressa sa femme contre son cœur : Adieu, s'écria-t-il ; tu es jeune, tu es belle, oublie moi ; je perds tout, je resterai seul dans l'univers, pour trahir, massacrer, puis mourir d'une mort honteuse. Il lui dévoila ses desseins ; partit avec son barde, et l'on n'en entendit plus parler.

« La fin ! quelle est donc la fin de ce chant ? s'écrie-t-on de toutes parts ; qui est ce Walther ? qu'a-t-il fait ? de qui voulait-il se venger ? où est-il ? La fin ! s'écrie Conrad furieux, c'est la fin que tu dois chanter, ou bien donne-moi ton luth. Pourquoi frémis-tu ? Donne-moi ce luth, verse à boire ; c'est moi qui achèverai ce chant, puisque tu ne l'oses pas.

» Je connais bien la fin..... mais non..... je chanterai autre chose. Lorsque je guerroyai dans les montagnes de la Castille, les Maures m'apprirent certaine ballade... Vieillard, joue donc l'air, tu sais, cet air de mon enfance que dans la vallée... O souvenir plein de charmes ! c'est l'air dont je m'accompagne toujours. Veux-tu revenir, vieillard ? car j'en jure par tous les dieux, Allemands ! Prussiens ! Le barde retourna, toucha son luth, et on le vit jouer d'une main tremblante l'air sauvage de Conrad, comme un esclave suit son maître courroucé. »

Cette ballade est charmante dans l'original, mais tout gît dans sa mélodie poétique. Almanzor, roi Maure, se défend dans une des tours de Grenade, contre les Espagnols, tandis que la peste règne dans la ville. L'ennemi se rend maître du château ; mais Almanzor parvient à s'échapper au milieu de la déroute des siens. On le voit revenir bientôt après,

et se remettre aux mains des Espagnols, ne demandant qu'à avoir la vie sauve, se reconnaissant leur vassal. Chacun le reçoit à merveille, et il les salue et embrasse tour à tour. Mais au même instant on le voit chanceler et pâlir ; il meurt en les maudissant, après leur avoir communiqué le miasme pestilentiel qu'il était venu leur apporter.

— Voilà, s'écrie Conrad, la vengeance des Maures. Il vous tarde de savoir quelle sera celle du Lithuanien ? peut-être tiendra-t-il parole un beau jour, en mêlant la contagion avec le vin... Mais non. — Oh ! non ! autres temps, autres mœurs, prince Witold. Les souverains de la Lithuanie viennent chercher notre aide contre leur peuple fatigué, et nous font les maîtres de leurs propres domaines.

Conrad avait trop bu ; il divagua et s'endormit au grand scandale de tous. On chercha vainement le barde. Il s'était esquivé ; mais le bruit courut que Alban, déguisé ainsi, avait excité Conrad par ce chant à courir sus aux Lithuaniens.

— Guerre ! guerre ! — Et Conrad s'efforce en vain d'arrêter l'emportement du peuple et les ordres du conseil suprême. Tous demandent depuis long-temps à tirer vengeance de la perfidie de Witold et des incursions de ses sujets.

Witold, qui avait demandé l'aide des chevaliers teutoniques, s'était servi d'un ordre falsifié du grand maître, pour entrer dans leurs châteaux forts et mettre tout à feu et à sang, après qu'il en eut désarmé les garnisons. Conrad partit à la tête d'une nombreuse croisade; on s'attendait à le voir revenir chargé de butin; mais bien loin de là, il avait vu périr tous ses soldats, et le guerrier fameux ne s'était pas aperçu des pièges que lui tendait Witold. On l'avait même vu s'enfuir du champ de bataille.

— Conrad souffrait. Mais regardez ses yeux; cette grande prunelle à moitié entr'ouverte jetait des rayons obliques; on dirait une comète annonçant la guerre, qui change de forme à tout moment, comme ces feux follets dont Satan se sert pour induire les voyageurs en erreur: la rage et la joie leur donnent une expression satanique.

— Arrête, maître orgueilleux! il y a un arrêt qui t'attend. Je connais à Mariembourg un cachot souterrain où s'assemble le Tribunal secret pendant que la ville est plongée dans l'obscurité.

Un homme masqué approche du trône et dit:

« Juges redoutables! nos soupçons ont été constatés par des preuves; l'homme qui porte

» le nom de Conrad Wallenrod n'a pas droit
» à ce titre. On ne sait qui il est; il y a près
» de douze ans qu'il vint dans les provinces
» du Rhin, lorsque le comte Wallenrod allait
» en Palestine, et il l'y suivit en qualité d'é-
» cuyer. Wallenrod disparut bientôt après;
» cet écuyer, soupçonné de l'avoir assassiné,
» quitta la Palestine et se rendit en Espagne.
» Il fit preuve de valeur contre les Maures et
» dans les tournois, se couvrant partout du
» nom de Wallenrod. Ayant prononcé des
» vœux, il fut élu grand maître pour nous
» perdre. Vous savez tous comment il a gou-
» verné: pendant le dernier hiver, lorsque
» nous eûmes à combattre le froid, la fa-
» mine et la Lithuanie, Conrad courait soli-
» taire au travers des bois et y rencontrait
» Witold en secret. Mes espions suivent ses
» pas depuis long-temps; ils se sont cachés
» auprès de la tour, ne pouvant comprendre
» ce que Conrad disait à la recluse. Mais, ju-
» ges! écoutez bien, il lui parlait lithuanien.
» D'après toutes ces données, j'accuse le
» grand maître de mensonge, de meurtre,
» d'hérésie et de trahison. »

Ici l'accusateur confirma ses paroles par un serment.

Il se tut. Les juges délibèrent, mais il n'y eut aucun vote, ni entretien secret; à peine

échangèrent-ils un coup d'œil ou un signe de tête. Ils sont dominés par une pensée formidable, profonde. S'approchant du trône tour à tour, ils tournent avec la pointe de leurs poignards les feuillets du statut, interrogent leur conscience, posent la main sur le cœur et s'écrient unanimement : Malheur ! que les échos des murs redirent à trois reprises : Malheur ! ce mot seul renferme tout un arrêt. Les juges lèvent douze glaives en l'air, tous dirigés contre le sein de Conrad. Ils sortent en silence, et les échos des murs disent encore : Malheur !

Conrad vient dans la matinée au pied de la tour, et là il semble retrouver les émotions rafraîchissantes d'un heureux passé.

« Je les ai détruits, dit-il ; cent années ne » répareront pas les maux que je leur ai faits. » L'enfer n'eût pas inventé une vengeance » plus cruelle. Je n'en veux pas davantage, » car enfin je suis homme ! J'ai consumé ma » jeunesse dans cette série de fraudes, de » sanglantes représailles. Aujourd'hui que je » me vois courbé par l'âge, la trahison m'en- » nuie, les batailles ne me vont plus, je suis » rassasié de vengeance, et les Allemands sont » aussi mes semblables ! »

Et il lui propose de revenir à lui et de vivre ignorés dans quelque obscure retraite ; mais

elle reste inflexible ; il s'éloigne, erre sans but, au hasard ; l'air lui semble pesant au plus fort de l'hiver ; il jette son manteau, son armure, découvre son sein, rejette tout, hormis ses douleurs. Il entend murmurer à ses oreilles ces mots : Malheur ! malheur ! malheur ! Il retourne chez Aldona, et la supplie de lui jeter au travers des barreaux un fil, le ruban qui a noué ses cheveux, une pierre de sa tour, ou telle autre chose qui eût reposé le matin même sur son sein, sur laquelle une de ses larmes fût tombée. Il lui dit qu'il attacherait une écharpe noire sur son balcon, qu'il allumerait une lampe à sa fenêtre. Si elle la voyait disparaître avant la soirée, c'est que probablement il ne reviendrait plus. Adieu.

Conrad reste jusqu'au coucher du soleil à sa fenêtre, les yeux fixés sur la tour de la recluse, et se prépare à y aller lorsqu'on entend frapper à coups redoublés à la porte, en faisant retentir le mot de : Malheur. Walther barricade l'entrée de sa chambre, prend une coupe et boit. On approche :

— Vieillard, dit-il, à quoi penses-tu ? Ta coupe est pleine, bois.

— Non, je veux te survivre, mon fils : je veux fermer tes paupières et vivre pour répandre ta gloire par tout l'univers. Je par-

courrai la Lithuanie, ses châteaux, ses villes, ses villages ; mes chants me devanceront là où mes faibles pas ne pourraient plus me guider. Le barde les récitera dans les batailles, la mère les apprendra à ses enfans, et peut-être qu'à ce son patriotique un vengeur s'élèvera dans l'avenir.

Walther arrête encore sur la tour ses yeux baignés de pleurs, comme s'il eût voulu embrasser ce qu'il allait perdre à jamais. Il presse silencieusement Alban contre son cœur. La porte cède, ils entrent.

— Traître ! ta tête va tomber sous le glaive ! repens-toi et prépare-toi à la mort. Voici le chapelain de l'ordre, purifie-toi de tes péchés et meurs en chrétien.

Walther les attend, le glaive à la main ; soudain il pâlit, il chancelle, s'appuie contre la fenêtre, et, ôtant son manteau, il foule sous ses pieds sa croix de grand maître : — « Voilà, » dit-il avec un sourire de mépris, voilà les » péchés de ma vie.

» Me voici prêt à périr ; vous demandez mes » comptes ? Voyez ces milliers de victimes, » vos villes en ruines, vos domaines en flam- » mes. Entendez-vous le vent qui se déchaine » en chassant devant lui des tourbillons de » neige ? là gèle le reste de vos escadrons. En- » tendez-vous hurler ces bandes de chiens af-

» famés ? ils se disputent les cadavres des » vôtres.

» C'est mon ouvrage, j'en suis fier à ja- » mais ; d'un seul coup, j'ai terrassé l'hydre » aux mille têtes ; semblable à Samson, qui, » en secouant une seule colonne, détruisit » tout l'édifice pour s'abîmer ensemble. »

Il dit, regarde la tour, et tombe sans vie, après avoir renversé la lampe.

Au même instant, un cri subit, terrible, déchirant, entrecoupé, part de la tour. Vous devinez quel sein vient de le laisser échapper. Et celui qui a pu entendre un semblable cri sait bien qu'il ne torturera plus la poitrine dont il est sorti : il y avait toute une vie dans ce douloureux accent.

Tel est ce poème, qui étincelle de beautés dans sa langue natale, et auquel le sentiment qui y prédomine, l'amour de la patrie, a dû prêter un intérêt palpitant, surtout à l'époque où il parut. C'était en 1829 ; les scènes de Wilna, toutes récentes encore, portaient dans tous les cœurs le désir de secouer un joug détesté ; l'insurrection de 1830 couvait sous la cendre. Il a fallu tous ces motifs pour ôter au caractère de Wallenrod l'odieux qu'inspire un traître, et oblitérer cet instinct de moralité qui ne nous permet d'admirer que ce qui porte son empreinte. Ce n'était pas Hector

défendant les cheveux blancs de son père, le sanctuaire des dieux, les murs sacrés de Troie, ni Godefroi et ses chevaliers chrétiens courant nous rendre le tombeau du Sauveur. Il faut savoir gré au poète d'avoir donné des remords à Wallenrod, et une fin tragique, qui punit la trahison dont il s'était rendu coupable. Il faut savoir gré à un si grand artiste de n'avoir point cherché à revêtir le mal des couleurs d'un héroïsme noble et pur, de ne point s'être illusionné au point de nous prosterner aux pieds de sa création, belle, puissante, poétique, mais où il faut faire abstraction de la beauté morale.

Un autre poète entre en scène avec une masse d'idées qu'on ne peut comparer qu'à un orage, qui l'emporte dans les régions presque inaccessibles du romantique, où l'on a peine à le suivre, car c'est un labyrinthe dont il ne nous a pas donné le fil. C'est que précisément ce fil tient à l'histoire personnelle du jeune poète, placé au plus haut rang de la société, dissimulant son nom pour donner un libre essor au vague mélancolique de ses impressions. Il a débuté par un ouvrage en prose intitulé *la Non-Divine Comédie*, et l'incohérence de cette conception en rend l'analyse difficile. Il a voulu représenter l'état futur de la société, non pas tel que le rêve le phi-

losophe qui suit la marche inaperçue du progrès de nos jours et n'y voit qu'amélioration : la torture abolie, la mendicité presque inconnue dans les États-Unis, le régime des prisons perfectionné, les bienfaits de l'éducation mis à la portée du pauvre, les enfans dont on soigne le jeune bonheur, les liens du mariage beaucoup plus respectés, un grand retour aux idées religieuses, les chemins de fer, le bon marché des marchandises sont des bienfaits d'une civilisation qui a embrassé la condition matérielle et morale de l'homme et dont notre siècle peut s'enorgueillir à juste titre. L'auteur de *la Non-Divine Comédie* s'est plu à nous tracer le tableau hideux de la désorganisation de la société, et en a emprunté les sombres teintes à une imagination exaltée, et aux regrets si naturels d'un passé où sa caste gouvernait le monde.

« Commençons nos chants ; mais qui les commencera et qui les finira ? Oh ! parlez-moi du passé revêtu d'une armure, avec le panache flottant du chevalier. J'évoquerai des tours gothiques devant vos regards charmés ; je projeterai sur vos têtes l'ombre des saintes cathédrales. Mais non, c'est passé sans retour.

» Qui que vous soyez, parlez-moi de vos croyances ; il est plus facile de quitter la vie que de créer la foi ou de l'éveiller dans son

cœur. Rougissez-en tous, tant que vous êtes, grands et petits, car c'est en dépit de vous, hommes misérables et médiocres, sans cœur, sans âme, que le monde tend à son but, vous entraîne, vous presse, vous pousse, se joue de vous, tout en vous bouleversant. Oui, le monde c'est comme une danse folle, enivrante; les danseurs paraissent, disparaissent, car il fait bien glissant, car il y a du sang, beaucoup de sang, il y en a partout, entendez-vous.

» Voyez-vous ces masses éparses aux portes de la ville, au milieu des collines et de leurs peupliers? Les tentes sont dressées, il y a partout des tables couvertes de viandes et de boissons, étayées avec des perches. La coupe passe de main en main, et dès qu'elle a touché les lèvres des convives, un cri de menace, un serment ou une malédiction se font entendre. La coupe vole, tourne, retourne, toujours pleine, brillante parmi ces milliers. Vive l'ivresse et la joie! »

» Les voyez-vous s'agiter impatiemment? ils murmurent, se préparent à éclater; tous sont misérables, la fatigue sur le front, les cheveux épars, couverts de guenilles, le visage en feu, les mains calleuses à force de labeur; ceux-là tiennent des faucilles, ceux-là des marteaux et des rabots. Tenez, cet homme si grand tient

une hache abaissée, cet autre fait mouvoir une massue au dessus de sa tête; là, plus loin, du côté de ce saule, un petit villageois mange des cerises tandis que son autre main serre une cheville. Il y a aussi des femmes, leurs mères, leurs femmes, pâles, affamées, comme eux flétries avant l'âge, sans aucune trace de beauté; leurs cheveux sont couverts de la poussière amassée sur la grande route, leur sein à peine revêtu de leurs vêtements déchirés; leurs yeux ont un je ne sais quoi de sombre, d'éteint, on dirait un faux semblant de vue. Mais bientôt ils vont prendre feu. La coupe vole de main en main. Vive l'ivresse et la joie!

» Une grande clameur s'élève dans l'assemblée. Est-ce joie? est-ce désespoir? peut-on le distinguer au milieu de cette confusion? L'homme qui vient d'entrer a sauté sur une table, puis sur une chaise; il les domine, il leur parle; sa voix est trainante, âpre, distincte; chaque parole est comprise, entendue; ses mouvemens sont lents, aisés, et accompagnent ses phrases, comme la musique va avec le chant; son front est élevé, large, pas un cheveu au sommet de la tête, les pensées les en ont chassé; la peau s'est collée au crâne, aux joues, et s'étend jaunâtre sur les os et les muscles. Une barbe noire descend sur sa figure

à partir des tempes, jamais de changement de couleur sur ses joues; ses yeux impassibles restent fixés sur ses auditeurs, on n'y lit pas une ombre d'hésitation ou de doute; et lorsqu'il élève le bras au-dessus de leurs têtes, ils se baissent, ils ont l'air de se prosterner devant les bénédictions de cette intelligence supérieure. Mais le cœur n'y est pour rien, il est parti avec les préjugés. Vive la joie et le massacre!

» C'est leur rage, c'est leur amour, c'est le desposte qui régit leur âme et leur enthousiasme; il leur a promis du pain et du gain. Des cris éclatent de toutes parts : « Vive Pancrace! du pain! du pain! du pain! Mort aux nobles! mort aux négocians! du pain! du pain! »

Deux figures planent sur cette scène de ruine : le dernier noble, et le nouveau chef de ces masses désorganisées dont nous avons vu le portrait. Le comte est poète, orgueilleux, loyal, religieux, et inspire une admiration involontaire à l'homme nouveau, qui fait une guerre à mort aux nobles, et tient à le sauver. Ils se rencontrent. Pancrace lui offre la vie sauve au moment où la garnison du dernier fort qui reste à la noblesse, se trouve réduite aux abois.

Le comte rejette ses propositions avec hauteur. « C'est donc là le saint honneur, lui dit Pancrace, l'honneur chevaleresque dont vous êtes l'expression! C'est une guenille fanée dans la bannière de l'humanité. Oh! je vous maudis! Quoi! si plein de vie, se joindre aux mourans, avoir foi aux castes, aux os des aïeux, à ce mot patrie, etc., etc.

» Tenez, lui dit le comte en tendant la main vers le portrait de ses aïeux, regardez ces figures; il y a là une pensée de patrie, de foyer, de famille; cette pensée abjurée par toi est tracée dans les rides de leurs fronts, et ce qu'ils ont senti revit en moi. Mais toi, homme, dis-moi où est ta patrie; tu plantes le soir ta tente nomade sur les ruines de la maison d'autrui. Le lendemain tu l'emportes pour aller camper ailleurs. Tu ne saurais trouver un foyer qui t'appartienne tant qu'une centaine d'hommes laissés sur la terre répéteront avec moi, gloire à nos pères! »

Une scène hideuse, grotesque, qui rappelle les assemblées des mauvais esprits sur le Hartz, est celle des saturnales de l'humanité, qui a secoué ses soi-disant fers, et se trouve à cette époque de transition où nous l'avons vue sous Robespierre; mais ici le cadre embrasse l'univers. D'abord on voit apparaître les juifs triomphant sur la croix renversée du Christ,

élevant des potences, préparant des cordes, aiguisant les poignards que leur ennemis naturels, les chrétiens, doivent retourner les uns contre les autres. C'est la voix de Satan lui-même; son expression n'est que malédiction et blasphème.

Puis suit la danse des *hommes libres* autour de la potence, avec des cris tumultueux et les malédictions prodiguées aux nobles et aux rois.

Le *club* des domestiques, présidé par un valet de chambre, qui jurent la mort de leurs maîtres.

Le chœur des bouchers se préparant à faire main-basse sur les grands, avec un refrain horrible.

La *femme émancipée* apparaît ensuite, plus hideuse que tout ce qui a précédé.

Le *condotière des peuples libres*, les paysans préparant une jacquerie, le prophète inspiré de la liberté, passent tour-à-tour devant nos yeux. Autour de ce dernier, on voit se grouper les grands prêtres, les philosophes, les poètes, les artistes, leurs filles et leurs maîtresses, enfin l'aristocratie de cette ère nouvelle.

« Donnez-moi ma fiancée, s'écrie le prophète, donnez-la-moi, belle, indépendante, émancipée, dépouillée de voiles et de préjugés, élue entre les autres filles de la liberté. »

Ces orgies obscènes sont couronnées par la

consécration du futur meurtrier des rois, destiné à détruire les anciennes races dans tout l'univers, avec le secours du fer ou du poison.

On est bien aise de sortir de ce chaos, qui nous rejette dans le genre allemand; mais il faut dire à la louange de l'auteur que quelque incohérentes que soient ses idées, il ne s'est jamais écarté des règles du bon goût et de la décence.

Le dernier noble se jette dans un précipice, du haut des murs, après avoir défendu, avec le courage de l'honneur et du désespoir, le dernier asile de sa caste. Pancrace, le libérateur du genre humain, vient contempler le monde dépeuplé, dont la vaste étendue se déroule à ses pieds. Le sang du *dernier noble* coulait sur ce fragment de muraille.

« Nous sommes seuls, dit-il à son confident Léonard, et cependant il me semble qu'il y a encore quelqu'un entre nous.

LÉONARD.

C'est ce corps qui git ici.

PANCRACE.

Il a connu les secrets de Dieu; ce corps n'est rien, mais il y a un esprit qui règne en ces lieux.

Tout-à-coup il pâlit, et désigne à son

confident un signe dans les cieux que l'autre n'aperçoit pas.

C'était le Christ immobile, au-dessus du nuage, éclairé par le couchant.

« Tuas vaincu, Galiléen ! » s'écrie Pancrace, et il meurt !

Je suis embarrassée d'expliquer la signification de la dernière partie de ce poème. C'est peut-être le Christ terrassant celui qui avait osé niveler ses autels, au milieu de ces triomphes impies. Iridion, le second ouvrage du même auteur, est plus simple, plus soigné, et d'une compréhension plus facile. Laissons parler l'auteur.

Ce récit date du troisième siècle de Jésus-Christ. L'empire romain était à son déclin, tout se relâchait et se désorganisait ; ce qui avait fait autrefois sa vie, et lui imprimait le mouvement et le progrès, redevenait néant, mourait ou se transformait. Trois systèmes marchaient de front. Le paganisme déjà sans vie, il est vrai, mais complété par la fusion de toutes les divinités de l'Orient, se présentait dans son ensemble, comme un cadavre richement paré, prêt à descendre au tombeau. Le christianisme n'avait point encore revêtu de corps ni de forme ; il germaît persécuté, appelant à une lutte philosophique tous les symboles des antiques croyances, qui se combat-

taient ou se rapprochaient tour à tour. On l'eût pris pour un esprit puissant, au moment de son incarnation. Le troisième élément de l'empire consistait dans les barbares, avec leurs variétés de sauvages, mobiles comme une mer agitée par la tempête. Eux aussi avaient leurs mythes, mais Rome les avait absorbés. Ils vivaient au jour le jour dans les régions romaines, en révolte dans le Nord, poussés vers l'Italie, tantôt à main armée, tantôt enrôlés dans leurs rangs, pleins de l'inquiétude des atômes durant leur agglomération, mais ne se comprenant pas, sans la conscience d'eux-mêmes, enfin aveugles, puissans comme les pouvoirs de la nature. C'était une matière combustible, prête à prendre forme et à se pénétrer de l'esprit qui habitait les catacombes, prête à se prosterner devant le christianisme.

Le silence précédant l'orage qui engloutit Rome, et la transforma dans une Europe chrétienne, nous est représenté par les banquets des Césars, et la misère des peuples et des esclaves dans l'étendue de l'empire, misère qui se refuse à toute description. Il est vrai de dire que les excès matériels et leurs misères dénotent le silence de l'âme chez les individus comme chez les nations ; c'est la vie animale à son plus haut ou à son plus bas échelon, tandis que la vie morale repose pour

se réveiller et frapper ! Au total, l'antiquité fut plutôt le monde des chiffres et des formes, l'essor intellectuel n'y prédomine pas ; aussi elle expira convulsivement, absorbée dans la matière... Notre siècle pèche par l'excès contraire.

« Où êtes-vous, fils de la vengeance, fils de ma muse ? Il est temps de ressusciter pour fouler à tes pieds les membres du géant ; souviens-toi, tu l'as juré, tu renonças à l'amour, à l'espérance, à la foi, pour jeter un regard, un seul, et t'abîmer avec des milliers des tiens. »

Ce fils de la vengeance évoqué ainsi est Iridion, né d'Amphiloth Hermès et de Grimhilde, fille de Sigurd, prêtresse d'Odin. Hermès la conduisit dans une des îles de la Grèce sa patrie. Toutes les pensées haineuses de Mithridate et de Jugurtha contre Rome couvaient dans son sein, et lorsque Grimhilde, inspirée par ses dieux, termina ses jours en prenant du poison, ses dernières paroles furent celles-ci :

« Mes frères du Nord, venez combattre ; plantez vos tentes dans la ville aux sept collines ; le sommet du Capitole verra vos bannquets, et Rome mise aux fers, foulée par vous, grincera des dents et pleurera amèrement. Rome ! Rome ! Rome ! »

Nourri dans les sentimens de vengeance de la Grèce conquise, instrument aveugle de la

destinée qui poussait les peuples du Nord à détruire Rome, Iridion est l'expression de toutes les haines du passé et de l'avenir. Sa sœur Elsinoe attire, par sa beauté, l'amour d'Héliogabale ; il la lui donne en lui recommandant d'empoisonner chaque instant de sa vie, en présentant à ses sens effrayés l'image des prétoriens courant aux armes, des patriciens organisant des complots, du peuple arrachant les portes du palais, enfin elle doit sucer ainsi le sang de son cœur.

Cependant Iridion est chrétien, il prie dans les catacombes ; mais il entend mieux les sons du luth grec que les paroles de l'Évangile et ses divins préceptes. La vengeance brûle son sein, quoique l'amour y vienne aussi allumer ses flammes ; il aime Cornelia Metella, une chrétienne, sans pouvoir renoncer à des idées de destruction. Près de toi, dit-il, je suis doux comme un enfant, mais pas plus long-temps que le flot de la mer, qui va pour ne plus revenir ; hors du cercle de ta vue, je pourrais nager dans le sang ; l'herbe cessera de croître là où j'aurai passé.

Aussi Iridion soulève Rome contre Héliogabale et contre Alexandre Sévère, son successeur. La fortune et les conjurés trompent son courage ; il est sauvé par le bon ou le mauvais génie qui veille sur lui depuis l'enfance et ne

l'abandonne jamais. Transporté par lui sur le sommet d'une montagne, il voit Rome avec ses tours orgueilleuses, et pleure de n'avoir pas su l'anéantir. Le Méphistophelès (car c'en est un) lui promet alors de l'enlever aux choses humaines, de l'endormir dans le néant et l'oubli, de le réveiller plein de vigueur et d'énergie, lorsque Rome aura cessé d'exister, pour qu'il puisse fouler ses cendres et ses ruines.

IRIDION.

Ce ne sera pas lorsque les flammes l'auront embrasée, lorsque les frères de ma mère feront retentir leurs trompettes sur les sept collines.

LE GÉNIE DU MAL.

Quand le veux-tu donc ?

IRIDION.

Lorsque le Forum ne sera que poussière.
Lorsque le cirque sera devenu un ossuaire.
Lorsque l'opprobre aura couvert le Capitole!

LE GÉNIE DU MAL.

Mais alors... mon fils.

IRIDION.

Je serai à toi, mais jure.

LE GÉNIE DU MAL.

Je jure de conserver ton corps, je jure d'endormir ton intelligence et de la réveiller, je le jure par ce quelque chose que *lui* a appelé le mal, mon seul bien à moi. Donne-moi ta main.

IRIDION.

Elle est à toi cette âme malheureuse qui a lutté en vain.

Un cri de désespoir fend les airs ; Cornélia Metella du haut des cieux veillait encore sur lui.

Néanmoins Iridion, un moment ébranlé, répète : Rome à moi ! et mon âme à toi !

Les siècles s'écoulent, Iridion se réveille, son génie le fait planer sur Rome, et il rend grâce à la destinée en la voyant tombée si bas. Les colonnes de ses splendides édifices roulant dans la poussière; leurs chapiteaux, leurs fleurs, leurs feuilles d'acanthé qui l'avaient ébloui autrefois de leur éclat, ressemblaient aux cheveux négligés d'un vagabond. Plus de peuple romain dans le Forum; il le frappe du pied en passant. Le peuple romain reste assoupi.

« Son guide le conduit dans la rue des arbres flétris; là il voit l'ombre du mont Palatin,

les corps mutilés des dieux, le sein déchiré des héros, autrefois de jaspe et de porphyre. Là, cette porte de Titus disjointe et recimentée, comme une énorme cicatrice; puis des lieux déserts où la désolation a établi son empire. Il sembla à Iridion ressuscité que le Colysée restait encore debout; mais le vieillard se prit à rire et l'entraîna plus loin.

» Dans le cirque silencieux, sur ce sable argenté, au milieu de ces arcades transformées en arides rochers, recouverts de lierre à leurs sommets, avec des crevasses dans leur sein; là encore tu rendis grâces à la destinée d'avoir avili Rome.

» Ici devait aboutir ta course; c'est d'ici que tu devais aller là où s'engouffrent des milliers.

» Et tout ce que tu contempas jadis, tout ce dont tu fis jadis partie, se présente à ta mémoire; là fut le trône des Césars. Ta pensée entendit le son des flûtes, des trompettes, des applaudissemens, des malédictions. Mais où est le soleil, le rideau pourpré qui flottait au-dessus du cirque? La pâle clarté de la lune éclaire ces masses ressuscitées, qui passent et disparaissent.

» Ils n'ont laissé que le son d'un hymne entendu autrefois; cet autrefois c'était hier. Les Nazaréens ont disparu hier; leurs regards

étaient sereins comme un soir d'été. A l'endroit où on les vit tomber s'élève aujourd'hui une croix de bois noir; elle s'élève silencieuse au milieu du cirque. Le guide d'Iridion détourna de ses paisibles reflets ses yeux assombris.

» Mais toi, Iridion, tu éprouves une singulière émotion; ce n'est pas que Rome t'inspire quelque pitié, car son deuil n'expie point ses crimes. Ce n'est pas la terreur du sort que tu te prépares, car tu as trop souffert pour savoir trembler; ce n'est pas le regret de quitter ta mère patrie, tu as perdu l'amour de l'existence durant ton rêve de néant. C'est le souvenir d'une image virginale, une tristesse à l'aspect de cette croix autrefois dédaignée, que tu voulus en vain aiguïser comme un glaive.

» Maintenant tu ne viens point lutter avec elle, il te sembla qu'elle était affaissée comme toi; déflorée comme la destinée de ta Grèce chérie. Il te sembla, à la voir à la clarté de la lune, qu'elle resterait sainte à jamais.

» Mon fils! il en est temps; tu as bu le calice que les siècles t'ont préparé il n'y manque plus une seule goutte. — Mon fils! l'aurore est bien près, nous avons beaucoup de chemin à faire.

» Des gémissemens se font entendre là où reposent les os des martyrs; des gémissemens dans les airs, où s'élèvent les esprits du Christ;

mais au sommet de l'amphithéâtre une voix pleine de gloire retentit et étouffe ses cris de deuil !

» Là paraît une figure éblouissante de blancheur ; toutes les beautés de la lune se sont concentrées en elle ; semblables à des rubans flottans , elles projettent leurs rayons sur ses ailes d'ange.

» Iridion contemple ce visage si doux ; il reconnaît des formes de jadis rafraichies par la rosée , éclairées par le rayon des cieux , et il leur dit adieu comme quelqu'un qui quitte la beauté pour toujours.

» La voix de l'ange appelle le vieillard au pied de la croix pour y entendre un arrêt suspendu jusqu'ici. Aux sons de cet hymne il avait abaissé son front et s'était éloigné du cirque. Grinçant des dents , il est condamné , condamné à jamais. Qui me l'arrachera ? disait-il.

» Aux pieds de la Passion du Sauveur ce conflit doit se décider. — L'aube allait paraître , la lune s'était couchée au-dessous de l'amphithéâtre , et toute l'arène resplendissait de l'éclat des ailes de l'ange. Un chœur invisible faisait entendre des accens mélodieux.

» Entrel'ange et le tentateur ; Iridion se place au pied de la croix. Pas de terreur sur son

front , pas de prière sur ses lèvres ; il est comme il l'a toujours été : isolé dans l'univers.

» Son mauvais génie redemande ses droits en fixant le sable amoncelé , en baissant la tête sur son sein brûlant. Ennemi immortel ! s'écrie-t-il , Iridion est à moi. Il vécut pour la vengeance ; il haïssait Rome. Mais l'ange déploya l'arc-en-ciel de ses ailes , secoua ses boudes d'or et dit : O Seigneur ! il est à moi , car il aima la Grèce !

» Heure de la destinée de chaque mortel , éloigne-toi !

» Père céleste ! une seule fois durant toute l'éternité tu délaissas ton propre fils , afin de ne plus abandonner à l'avenir aucun de tes enfans. Non , il ne sera pas dit qu'une seule de tes œuvres eût péri dans le néant.

» Lève-toi , fils de la Grèce ! Regarde ! l'ennemi a posé les mains sur ses joues pour en cacher la honte. L'édifice du peuple antique a été ébranlé sous ses impuissans efforts. Ses formes s'éclipsent dans la vapeur matinale. Il meurt appuyant sa tête sur les colonnes du cirque ; sa voix n'est plus que le mugissement des vagues lointaines. Le témoignage de Cornélie , la prière de Cornélie t'a sauvé , car tu aimas la Grèce ! »

Tel est ce poème où respire un sentiment religieux si profond et les beautés d'une ima-

gination poétique, à côté d'une connaissance de l'antiquité qui en a fait conserver toutes les couleurs. On dirait le beau vitrage d'une cathédrale dont le temps n'a point altéré la fraîcheur. A en juger par Iridion, le jeune poète a un bel avenir.

Mon cadre borné m'a à peine donné le loisir de consacrer quelques pages à l'analyse d'un ouvrage de trois cents pages. Héliogabale, Alexandre Sévère, les barbares, les premiers chrétiens, y sont représentés sous des traits si vivans et si fidèles à la vérité historique, que j'éprouve un vif regret de n'avoir pu identifier mes lecteurs à la beauté sévère du poème d'Iridion.

APPENDIX.

APPENDIX.

APPENDIX.

Il y a une ancienne prophétie, touchant nos malheurs et notre résurrection, beaucoup trop curieuse pour n'être pas insérée ici, d'autant plus que personne n'en a jamais contesté l'authenticité. Elle est d'un vieux Cosaque, des anciennes provinces polonaises, très-attaché à notre nation. La voici littéralement traduite¹.

« O Pologne! ma patrie! ton sort à présent
» est bien malheureux; le sang de tes enfans
» va couler à grands flots, et des ossuaires
» élevés seront formés de leurs os. La dévas-
» tation, le désespoir, de longues douleurs,
» vont s'étendre sur ton sol; trois vautours
» voisins te déchireront à trois reprises; tu
» tomberas. Les efforts de tes enfans auront
» été vains; ton roi terminera sa carrière aussi
» honteusement qu'il l'a commencée, en ram-
» pant à la cour de la tzarine des Moscovites.
» Tu gémiras long-temps, ô ma patrie! sous
» le joug de l'étranger. Une partie de tes en-

¹ Czaykowski.

» fans ira peupler les landes désertes; une
» autre ira chercher, au prix de son sang,
» l'appui des pays éloignés pour sa malheu-
» reuse mère. Après de longues années, un
» géant apparaîtra à l'ouest, et l'espérance
» projettera sur la Pologne quelques-uns de
» ses rayons. Une terre étrangère verra les
» Polonais combattre leurs ennemis; mais cet
» espoir aura lui et se sera éclipsé comme
» l'étoile qui tombe du firmament. Néanmoins
» ceux qui ont déchiré le pays diront: Les
» aigles polonaises existent, il y a donc un
» royaume de Pologne; et les hommes faibles
» se laisseront décevoir, ils béniront même les
» meurtriers de la patrie. Mais un méchant
» tzar, avide de voir couler le sang de ses
» sujets, occupera le trône des Jagellous. La
» nation polonaise s'insurgera de toutes parts;
» mais l'énergie, l'union, un homme digne de
» la conduire feront faute à ses efforts; elle
» tombera encore. Semblables aux aigles dont
» les nids ont été enlevés, les Polonais entre-
» prendront un pèlerinage lointain; d'autres
» compteront leurs jours de douleur dans l'exil
» et la captivité... La Pologne arrosée du sang
» de ses enfans, couverte de leurs cadavres,
» portera long-temps le joug de l'opresseur.
» Mais enfin un temps viendra où l'Anglais jet-
» tera son or à pleines mains, où le coq gallois

» fera marcher ses forces, et où les chevaux
» des Musulmans s'abreueront aux ondes de
» nos rivières. Innombrables comme les feuil-
» les des arbres dans les forêts lithuanien-
» nes, comme le sable aux bords de la Vistule,
» comme les tourbillons du désert, les Polo-
» nais se lèveront en masse et combattront
» l'ennemi. Ils remporteront une première
» victoire en Volhynie; la seconde, en Ukraine;
» la troisième, près des sept mausolées; la qua-
» trième et dernière, sur les bords du Dnieper,
» dont les eaux seront rougies du sang qu'on
» y aura répandu. Depuis la mer Noire jusqu'à
» la mer Baltique, depuis les Carpathes jus-
» qu'aux rives du Dnieper, on ne verra ni Russe
» ni Allemand sur le sol de la patrie, et la
» Pologne sera forte et puissante dans les siè-
» cles des siècles. »

Trois jours après l'insurrection du 29 novembre j'en parlais avec quelqu'un qu'elle tourmentait assez; et, au fait, de quoi nous serions-nous entretenus?—Attendez, dit-il tout-à-coup, j'ai dans ma bibliothèque un vieux bouquin, où il y a une soi-disant prophétie, qu'il faut consulter.—Et le voilà qui apporte un immense *in-folio* où nous trouvâmes la prophétie en vers, et d'un polonais assez difficile à comprendre. Nous fûmes frappés de l'expression de coq gallois, qui avait si récem-

ment remplacé les lis; mais quand nous en vîmes aux chevaux des musulmans, mon interlocuteur s'écria que nous avions bien du temps avant qu'ils viennent galopant d'aussi loin!

Et néanmoins cette prophétie a été réalisée de point en point, la dernière partie est son seul problème à résoudre; elle n'a été rien moins que faite après coup; le peuple en garde fidèlement la tradition; et quoique je ne me rappelle pas la date précise du livre, il comptait assurément cinquante-cinq années d'antiquité. Je le racontais un jour à un jeune Anglais qui porte à mon pays l'intérêt virginal d'un cœur qui a besoin de plaindre et d'admirer. Il m'a demandé de la lui traduire, ajoutant gaiement: « Puisqu'on nous demande de l'or, il faut que dès cet instant j'en mette un peu de côté. »

Bon pour les autres! mais pas vous! car vous m'aviez promis encore en Allemagne d'aller combattre pour mon pays s'il était question de guerre, de soutenir sa cause dans le parlement si jamais vous êtes député. J'aime mieux cela!

Ce n'est pas la première fois qu'il m'arrive de raconter et surtout de sentir combien de sentimens généreux le seul nom de la Pologne fait vibrer en Angleterre; mais c'est sur celui de mon dernier interlocuteur que j'appuie

avec bonheur, car il l'a manifesté toujours en tout, y apportant l'abnégation, l'oubli de lui-même. Si jamais il occupe dans son pays la position à laquelle ses talens supérieurs, sa moralité, son besoin de faire le bien, lui donnent d'incontestables droits, nous aurons un ami puissant, mais pas plus zélé qu'auparavant. Oh! que je le souhaite! Peut-être ce livre tombera aux mains d'un autre Anglais que j'ai connu sur le Rhin, et dont je n'ai jamais pu retrouver les traces. Ce sera un chaînon de plus dans les liens qui unissent les Polonais et les Anglais.

La corde de la sympathie de ces derniers amène plus d'un son doux et familier à nos oreilles. L'abbé de Lamennais a dit: *L'exilé est seul partout*; mais c'est en Angleterre qu'il peut parfois s'illusionner sur son isolement, tant il règne de chaleur dans l'intérêt qu'il excite. Je l'ai vu dominer dans ce pays tout le long de son échelle sociale, quelque marqué qu'en soient les degrés. Le poète des laes, le fier conservatif, le partisan d'O'Connell, le marchand de Birmingham, l'employé des chemins de fer, la jeune fille à l'œil d'azur, aux boucles flottantes, tous et toutes manifestent spontanément la même émotion dès qu'on a prononcé le nom de la Pologne. Ses malheurs ne sont point un appel aux convictions politi-

ques que chacun conçoit différemment; ils s'adressent à cette faculté de douleur et de pitié qui certes les a précédés.

On parle des sensations délicieuses qu'éprouva lord Exmouth en sauvant, par son seul courage moral, les six cents hommes de l'équipage du *Dutton*¹. Lord Dudley Stuart, le protecteur des Polonais, doit les éprouver toutes en songeant que depuis dix années ses efforts incessans ont prolongé la vie, ou donné le courage de la supporter, à autant d'infortunés dont les regards reconnaissans se tournent vers lui². Notre cause doit être bien pure et bien sainte, puisque les amis qu'il a su lui rallier l'ont adopté comme la leur.

Ce sentiment plaidera la mienne auprès de tous ceux qui n'ont cessé de nous donner des marques de leur bienveillance. Ils voudront mettre sur le compte de ma sphère bornée de femme les imperfections du livre que j'ai le courage de leur présenter. Je me suis astreinte à la plus scrupuleuse vérité, faisant taire mes

¹ Vaisseau échoué sur les côtes de Plymouth.

² Pour ôter à l'éloge de lord Dudley Stuart toute apparence de flatterie, je dois ajouter que mes rapports avec lui n'ont jamais été intimes, ni n'ont porté le caractère de cette bienveillance affectueuse qui m'a été prodiguée par les Anglais depuis que leur pays est devenu le mien. Il m'a toujours comprise dans la protection qu'il accorde à tous mes compatriotes en Angleterre; mais c'était, à tout prendre, un triste lieu commun.

répugnances, étouffant mes sympathies, et n'ai rien avancé dont je n'eusse été bien sûre, en évitant de porter la moindre atteinte à la réputation d'autrui.

Si j'ai failli, c'est en m'abusant de bonne foi, sans jamais chercher à en imposer aux autres. Le dernier parti à prendre, c'est encore d'abandonner le livre et l'auteur à la loyauté anglaise.

fait point d'entrée par le Très-Haut. L'homme-
honnête avec des cris et des larmes de supplice
ce Judas Machabée qui doit délivrer le pays
du joug de l'étranger, et sauver les vases sacrés
du temple de la spoliation de l'hérétique, en

CONCLUSION.

rendant à la gloire et à l'espoir.
Cette prière en est une de foi, d'espérance
et d'amour ; il entendra les accents plaintifs
prophètes sous leur inspiration réunie, lui qui

Puissent tant de vœux formés par les âmes
généreuses de tous les pays, puissent tant de
souplesse poussés vers le ciel par les opprimés,
monter vers le Très-Haut, et faire descendre
sur nous la rosée de sa grâce ! Prosternons-
nous devant lui, recouverts de cendres et du
cilice ; frappons-nous la poitrine en confessant
que nous avons péché contre le ciel, et que
nous en portons le juste châtiment dans l'op-
pression que l'étranger a étendue sur notre
patrie. Abjurant à jamais nos querelles intes-
tines, n'allons pas chercher dans l'incapacité
des hommes placés à notre tête la cause de
notre perte, nous bercés au bruit des exploits
de Napoléon, nous qui avons contemplé avec
des impressions morales toutes formées la
chute de la monarchie des Bourbons dans l'es-
pace de trois jours. Nous aussi, nous sommes
tombés, parce que notre fragile sablier avait
osé marquer une heure de délivrance qui n'é-

répugnances, étouffant mes sympathies, et
à si rien avancé dont je n'aie été bien sûr,
en évitant de porter la moindre atteinte à la
réputation d'autrui.

Si j'ai failli, c'est en m'abusant de bonne foi,
sans jamais chercher à en imposer aux autres.
Le dernier parti à prendre, c'est encore d'a-
bandonner le livre et l'auteur à la liberté
anglaise.

tait point décrétée par le Très-Haut. Demandons-lui avec des cris et des larmes de susciter ce Judas Machabée qui doit délivrer le pays du joug de l'étranger, et sauver les vases sacrés du temple de la spoliation de l'hérétique, en rendant à la Pologne son ancienne splendeur.

Cette prière en est une de foi, d'espérance et d'amour; il entendra les accens plaintifs proférés sous leur inspiration réunie, lui qui est toujours près de ceux qui l'invoquent dans la pureté du cœur. Il fera descendre son Saint-Esprit sur celui qu'il aura marqué du sceau de notre futur Sauveur. Quel que soit l'instrument de notre résurrection, soit que, caché dans les rangs obscurs de l'armée, il nous dérobe le restaurateur de la Pologne, soit qu'un des anciens trônes de l'Europe nous le présente comme le gage d'une nouvelle balance politique, la condition de ce titre auguste est de refouler vers l'Orient le Moscovite et le Tartare, et de travailler ensuite à la régénération morale de notre patrie.

FIN.

CHAPITRE V. — Époque des campagnes en Pologne 115
CHAPITRE VI. — Du divorce en Pologne 121
CHAPITRE VII. — État des sciences en Pologne, depuis le règne de Stanislas-Auguste jusqu'à nos jours 129
CHAPITRE VIII. — De la Pologne polonoise à l'époque actuelle. — Le comte de Mielnikowski. — Son point de vue. — Elle n'est que diète. — Indes 131
CHAPITRE IX. — 137
CHAPITRE X. — 141

TABLE.

CHAPITRE I. — État du royaume de Pologne sous le règne d'Alexandre. — Diètes. — Opposition. — Espionnage. — Sociétés secrètes. — Diète à huis clos. — Révolution militaire de Pétersbourg. — Patriotes polonais. — Haute cour. — Couronnement de l'empereur Nicolas. — Dernière diète. 1
CHAPITRE II. — La Blacha. — Madame de Vauban. — Madame Walewska. — Le prince Joseph Poniatowski. — Anecdotes. — Les femmes de mon pays. — Mademoiselle Plater. — La princesse Isabelle Czartoryska. — Madame Claudine Potocka. — Mademoiselle Émilie Szczaniecka. — La comtesse Micielska. 35
CHAPITRE III. — La Saxe sous le roi actuel. — Séjour des Polonais à Dresde. — Le général Woyczynski. — Sa biographie. — Couronne de roses sur un lit de mort. — Dresde. — M. de Lindenau. — M. de Falkenstein. — Le docteur Hedenius. — L'armée polonaise. — Le 4^me de ligne. — Sa valeur. — Persécutions et atrocités auxquelles il est en butte en Prusse. — Son dernier commandant le major Swiencicki. 59
CHAPITRE IV. — Châteaux de campagne en Pologne. — Esquisses de la vie sociale. 85



CHAPITRE V. — Encore un château de campagne en Pologne..... 113

CHAPITRE VI. — Du divorce en Pologne..... 127

CHAPITRE IX. — État des sciences en Pologne, depuis le règne de Stanislas-Auguste jusqu'à nos jours..... 193

CHAPITRE X. — De la poésie polonaise à l'époque actuelle. — Le romantisme. — Adam Michiewicz. — Son poème de Wallenrod. — Fragmens. — *Elle n'est pas divine*. — Iridiou..... 241

APPENDIX..... 287

CONCLUSION..... 297

CHAPITRE I. — État du royaume de Pologne sous le règne d'Auguste. — Dictionnaire. — Opinions. — Éléments de la littérature polonaise. — Histoire à peu près exacte de la révolution littéraire. — Traductions polonaises. — Haute cour. — Commentaire de l'empereur Nicolas. — Dictionnaire d'histoire.....

CHAPITRE II. — La Bache. — Madame de Vanden-Hadame Walewska. — Le prince Joseph Poniatowski. — Anecdotes. — Les femmes de mon pays. — Madame de Plater. — La princesse Isabelle Czartoryska. — Madame Chlodzie Poczka. — Madame de Kamille Szumilowska. — La comtesse Michalska.....

CHAPITRE III. — La Bache sous le roi actuel. — Séjour des Polonais à Dresde. — Le général Wojcyski. — Sa biographie. — Couronne de veau sur un lit de mort. — Dresde. — M. de Lindenau. — M. de Falckenstein. — Le docteur Hebenian. — L'année polonoise. — Le 1^{er} de ligne. — Sa valeur. — Fortes lions et statues auxquelles il est en butte en France.

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie de M^{me} V^e Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



beaux jours de 1789 et de 1793, aux cris de *poison ou la mort*... Il y a vraiment de quoi s'étonner que nos bonté-leux remuent sans cesse les têtes les plus inflammables ou les plus méprisables ! Quel bien enfin nous en délivrera ?

* 44. Les *Annales* ont querellé le *Journal de Débats*, qui s'est avisé de protester contre les *écrits anarchiques* que lui a paru renfermer la lettre de M. de Lafayette à M. le procureur-général. *Il est des hommes*, disent-elles, qui tirent du poison des *maximes évangéliques* sur le *paradis des injures*. Hélas ! n'en sommes-nous pas le moins ! Certain parti ne tire-t-il pas du poison ces deux mots *union et oubli* qu'a prononcés bouche auguste ? En reprenant le cours de ses idées atroces, ne prétend-il pas que nous devons taire sur celles, qu'à toute minute, il nous pelle à notre grand regret ? Ne veut-il pas que nous soyons assez simples pour lui permettre de recommencer ses terribles expériences sans lui ralentir la mémoire des brillants résultats que nous avons obtenus depuis trente ans ? Ne vomit-il pas contre nous mille injures, mille imprécations, mille qu'avertis que nous sommes par des *antécédents* qui nous coûtent assez cher pour qu'il nous permette de les consulter, nous ne nous laisser pas, comme jadis, disposés à nous laisser faire, à servir à toutes ses fantaisies, à servir enfin de jouet à ses caprices ? M. de Lafayette s'insurge contre M. le procureur-général, ou, en d'autres termes, *s'oppose de tout son pouvoir aux poursuites rigées* contre des écrivains qui l'ont outragé. M. le procureur-général lui répond qu'il exerce la justice publique, non point dans l'intérêt privé, mais dans l'intérêt général de la société.

T. 1-2. 250,

380831

